

Membre de l'université Paris Lumières

Nacer Kaci

Les mots dans les parlers jeunes en région parisienne :

analyses lexicale et sociolinguistique

Thèse présentée et soutenue publiquement le **21/12/2017**
en vue de l'obtention du doctorat de Sciences du langage
de l'Université Paris Nanterre
sous la direction de Mme. Françoise Gadet (Université Paris Nanterre)

Jury :

Rapporteuse :	Mme. Emmanuelle Guerin	Maître de conférence – HDR, Université d'Orléans
Rapporteur :	M. Jean-Louis Rougé	Professeur, Université d'Orléans
Membre du jury :	Mme. Françoise Gadet	Professeure, Université Paris Nanterre
Membre du jury :	M. Olivier Baude	Professeur, Université Paris Nanterre

Table des matières

RESUME	V
INTRODUCTION GENERALE	1
PARTIE I	5
CADRE THEORIQUE ET METHODOLOGIQUE	5
INTRODUCTION	6
SOCIOLINGUISTIQUE, TERRAIN, ENQUETES	6
CHAPITRE 1	8
LE PROJET <i>MULTICULTURAL PARIS FRENCH</i>	8
1. Présentation générale du Projet	8
2. TERRAINS D'INVESTIGATION	9
2.1. Eléments d'histoire de l'immigration en France	9
3. CORPUS	11
3.1. Les lieux d'enquête	11
3.2. Les types d'enquêtes	12
4. LA TRANSCRIPTION	14
4.1. Le processus de transcription	14
4.2. Les conventions de transcription	17
5. LES OBJECTIFS DU PROJET MPF	19
6. CONCLUSION	20
CHAPITRE 2	22
CONSTITUTION D'UN OBJET SOCIOLINGUISTIQUE : LA DEMARCHE ETHNOGRAPHIQUE DANS L'ETABLISSEMENT D'UN CORPUS	22
1. ZY'VA, ENQUETES DE TERRAIN	23
1.1. Présentation de Zy'va	23
1.2. Premiers contacts avec Zy'va	26
1.3. Enquêtes réalisées à Zy'va	31
1.3.1. <i>Enquête Nacer2 (Mouna et Hanane)</i>	31
1.3.1.1. Le déroulement de l'enregistrement Nacer2	33
1.3.2. <i>Enquête Nacer4 (Lamia & Amina)</i>	34
1.3.2.1. Déroulement de l'enregistrement	35
1.3.3. <i>Enquête Nacer5 : une enquête « ratée » avec six filles (glissement de terrain)</i>	36
1.3.3.1. Le déroulement de l'enregistrement	37
1.4. Enquêtes réalisées en dehors de Zy'va	38
1.4.1. <i>Enquête Nacer1 (Samia)</i>	38
1.4.1.1. Le déroulement de l'enregistrement	38

Table des matières

1.4.2. Enquête Nacer3 (Samir-1)	39
1.4.2.1. Déroulement de l'enregistrement	40
1.4.3.1. Déroulement de l'enregistrement	41
1.4.4.1. Déroulement de l'enregistrement	42
1.4.5. Enquête Nacer8 (Samir-2)	43
1.4.5.1. Déroulement de l'enregistrement	43
2. CONCLUSION	44
CHAPITRE 3	46
RELATION CHERCHEUR-INFORMATEUR	46
1. LES TYPES D'ENTRETIENS	46
2. CE QUE L'ENQUETEUR RAPORTE DE SON TERRAIN	49
3. DONNANT-DONNANT DANS LES ENQUETES DE TYPE ETHNOGRAPHIQUE	51
4. LES ENQUETES DE GROUPE	53
5. EN QUETE DU « PARLER ORDINAIRE »	54
5.1. Le parler ordinaire	54
5.2. A la recherche d'une « méthodologie idéale »	55
6. LA PERSONNALITE ET L'ETHNICITE DU CHERCHEUR DANS LES ENQUETES DE TERRAIN	55
6.1. La personnalité et l'identité du chercheur	55
6.2. Samir, un cas d'une ethnicité vécue comme partagée	56
7. CONCLUSION : LA SINGULARITE DES DISCOURS « AUTHENTIQUES »	60
CONCLUSION DE LA PARTIE I	61
L'INNOVATION METHODOLOGIQUE : RECONSIDERER LES CATEGORIES SOCIO-DEMOGRAPHIQUES	61
PARTIE II	64
ANALYSES SOCIOLINGUISTIQUES	64
INTRODUCTION	65
CHAPITRE 4	66
SUPERVISION LINGUISTIQUE DES ENQUETES	66
1. DIFFERENCE ENTRE LES ENQUETES DU POINT DE VUE DE LA LONGUEUR DES TOURS DES PAROLES	66
2. DIFFERENCE CONCERNANT LES INTERVENTIONS DE NACER	66
2.1. Des différences dans les façons de parler	67
2.2. Différences au niveau lexical	67
2.2.1. Dans Nacer3	67
2.2.1.1. Les mots en anglais	70
2.2.1.2. Les mots en arabe	70
2.2.1.3. Les mots en romani	70
2.2.1.4. Les mots en verlan	71
2.2.1.5. Les mots en FNS	71
2.2.2. Dans Nacer8	71
2.2.2.1. Les mots en anglais	72
2.2.2.2. Les mots en arabe	73
2.2.2.3. Les mots en romani	73
2.2.2.4. Les mots en verlan	73
2.2.2.5. Les mots en FNS	73
2.3. Différences au niveau du débit	74
2.3.1. Dans Nacer3	74
2.3.2. Dans Nacer8	80

Table des matières

2.4. Comparaison du débit entre Nacer3 et Nacer8	84
2.4.1. <i>Comparaison au niveau de la longueur des tours de parole</i>	84
3. SYNTHÈSE DES DIFFÉRENCES ENTRE NACER3 ET NACER8	87
4. NACER2 : HANANE ET MOUNA	89
4.1. Les emprunts à l'arabe	91
5. NACER7 OU L'ENQUÊTEUR COMME SIMPLE OBSERVATEUR NON RATIFIÉ	92
5.1. Les emprunts à l'arabe	92
5.2. Les mots en français non standard (et en verlan)	93
6. CONCLUSION DU CHAPITRE 4 : LES UNITÉS INNOVANTES EN CONTEXTE	94
CHAPITRE 5	95
LE LEXIQUE	95
1. LE TRAVAIL DU COMITÉ LEXIQUE	95
2. LA QUESTION DES GRAPHIES DES MOTS NON STANDARD	96
2.1. Les graphies	97
2.1.1. <i>Le choix de la graphie</i>	98
3. LES CATEGORIES RETENUES	99
3.1. Formes comportant des procédés linguistiques	99
3.2. Formes issues de l'argot traditionnel et /ou changements de sens	102
4. EXEMPLE DU VERLAN	109
4.1. Le codage	110
4.1.1. <i>Les dissyllabiques</i>	111
4.1.2. <i>Les monosyllabiques</i>	111
5. EMPRUNTS À L'ARABE ET CONNAISSANCE DE LA LANGUE	113
5.1. Position du problème	113
5.2. Les noms empruntés à l'arabe	117
5.3. Les verbes empruntés à l'arabe	118
5.4. Les adjectifs empruntés à l'arabe	120
5.5. Les adverbes empruntés à l'arabe	121
5.6. Termes et expressions faisant allusion à la religion	121
6. CONTACTS DU FRANÇAIS AVEC UNE LANGUE DE L'IMMIGRATION	123
6.1. Les mots empruntés à l'arabe de longue date	124
6.2. La présence de l'arabe dans les milieux multiculturels	125
7. CONCLUSION DU CHAPITRE 5	127
CHAPITRE 6	129
LES AUTO-DESIGNATIONS ET LES HÉTÉRO-DESIGNATIONS DANS L'EXPRESSION DE L'IDENTITÉ	129
1. APPROCHE « SENSIBLE » D'UN TERRAIN « SENSIBLE »	129
2. IDENTITÉS ET REPRÉSENTATIONS	132
3. CONCLUSION : DE LA DÉCONSTRUCTION VERS LA CONSTRUCTION IDENTITAIRE	142
3.1. Représentation de Samir sur sa « façon de parler »	143
3.2. S'identifier en « je », « nous » et catégoriser les autres en « ils », « eux »	144
CONCLUSION DE LA PARTIE 2	146
« PARLERS JEUNES » ET « VERNACULAIRE URBAIN CONTEMPORAIN »	146
CONCLUSION GÉNÉRALE, EN FORME D'OUVERTURE :	157
<hr/>	
LA REPRISE SOCIALE DE(S) PARLER(S) JEUNES DANS L'EXPRESSION ARTISTIQUE	157
<hr/>	
1. DES ŒUVRES ARTISTIQUES REPRÉSENTANT LES FAÇONS DE PARLER ET LES PRATIQUES DE JEUNES DE BANLIEUE	158
2. <i>L'ESQUIVE</i> : DES DÉCALAGES ENTRE LE FILM ET LE SCÉNARIO	159

Table des matières

2.1.1. <i>Dans le film</i>	161
2.1.2. <i>Dans le scénario</i>	162
2.2. Les mots de français non standard	162
2.2.1. <i>Dans le film</i>	163
2.2.2. <i>Dans le scénario</i>	163
2.3. Les mots en verlan	163
2.3.1. <i>Dans le film</i>	163
2.3.2. <i>Dans le scénario</i>	163
2.4. Dissimulation des emprunts à l'arabe	163
2.5. Simple omission de mots voire de séquences	164
3. LES JEUNES SONT TOUS PLURISTYLE	165
BIBLIOGRAPHIE	167

Résumé

Le travail présenté ici propose une étude sociolinguistique d'un corpus oral recueilli récemment, auprès de différents locuteurs en rapport avec les milieux multiculturels et plurilingues, en Île-de-France.

Partant de l'hypothèse que la variation (socio)linguistique (et ses locuteurs) reste encore aujourd'hui sous estimée en dépit de l'idéologie du standard, ce travail s'interroge sur les pratiques langagières des locuteurs qui sont significatives, non en tant que formes entièrement à part, mais en tant que formes à part entière de l'environnement socioculturel des locuteurs. Pour ce faire, notre réflexion sur ces formes dites non standard se base sur la proximité communicative entre les protagonistes (Koch & Oesterreicher, 2001) qui partagent des connivences et forment un réseau serré (Eckert, 2006), favorisant l'émergence de variétés linguistiques.

L'analyse des unités formelles dans les parlers jeunes ordinaires montre qu'elles sont en constantes dynamiques tant au niveau lexical qu'au niveau sémantique, par lesquelles les locuteurs situent leurs identités. En d'autres mots, des marqueurs d'identités dans lesquels s'inscrivent les représentations sociolinguistiques du sujet se font jour (Mendoza-Denton, 2002).

Mots clés : parlers jeunes, identités, variation, groupe de pairs, terrain.

Abstract

Words in youth language in the parisian region: lexical and sociolinguistic analysis

This paper offers a sociolinguistic analysis of a collection of words recorded recently from different speakers associated with multicultural and multilinguistic areas in Ile-de-France. Starting off with the hypothesis that (socio)linguistic (and speakers') variation is undervalued because of society's preference for the standard, this paper studies the linguistic practices of the speakers that are significant not in terms of the word formations themselves, but that are significant in relation to the environment of the speakers. To do this, our study of these so-called non-standard forms is based on the communicative proximity of the speakers (Koch & Oesterreicher, 2001) who are in league with each other and who form a tight-knit network (Eckert, 2006), promoting the emergence of linguistic variation.

The analysis of the words in this common youth speech demonstrates that the words are always dynamic, on a lexical level as much as on a semantic level, and use of these words becomes an indicator of the speaker's identity. In other words, identity markers in which the sociolinguistic representations of the subject are inscribed are brought to light (Mendoza-Denton, 2002).

Key words: youth language, identities, change, peer group, field

Introduction générale

De façon générale, il y a en France une tradition grammaticale historiquement trop liée au purisme pour que ce pays soit jamais à l'avant-garde des réflexions autres que philologiques en matière de langue, qu'il s'agisse d'oral en général ou d'ouverture vers des réflexions de sociolinguistique, en particulier si l'objet d'étude relève de façons de parler peu valorisées parce que considérées comme très éloignées de la norme.

L'émergence de la linguistique de corpus a légèrement changé la donne, mais en fin de compte la France n'a pas non plus été à l'avant-garde pour la constitution de grands corpus oraux (Blanche-Benveniste & Jeanjean, 1987, pour un diagnostic déjà un peu ancien, mais dont l'actualité ne s'est guère démentie depuis).

Etant donné ces constats, il n'est pas surprenant qu'il y ait eu une certaine réticence à aborder des recherches sociolinguistiques sur les productions orales de locuteurs en milieux multiethniques et multiculturels – et d'autant moins qu'elles ajoutent un troisième motif de défiance, les contacts de langues (ou les langues en contact). Les recherches sur cet objet inattendu d'un point de vue linguistique mais dont l'évidence s'impose sur le plan sociologique se sont peu à peu intensifiées partout en Europe depuis quelques décennies. Depuis le milieu des années quatre-vingts en Europe (d'abord plutôt dans les pays du nord), et une dizaine d'années plus tard en France, les regards se sont peu à peu tournés vers le maniement des langues nationales par des populations « issues de l'immigration ».

Notre travail dans cette thèse s'est orienté vers l'étude des pratiques langagières de locuteurs vivant dans une certaine mixité culturelle et linguistique. Nous avons très vite compris qu'il serait insuffisant de suivre le cheminement de nombreuses études disponibles, qui caractérisent les locuteurs en les renvoyant à leurs origines ethniques et/ou à leurs catégories socio-démographiques. Qu'il serait préférable de les saisir comme des sujets animés d'un minimum de libre-arbitre, qui recourent à telle ou telle façon de parler dans le cadre d'un environnement bien précis, qui permet l'émergence de pratiques langagières données.

Nous ne ferons, dans cette introduction, qu'évoquer rapidement quelques-uns des travaux réalisés dans différentes villes de France concernant un tel objet : Rouen (Melliani, 2000), Marseille (Binisti, 2000), Lille (Pooley, 2012), Bordeaux (Belhaiba, 2014) et Paris (Paternostro, 2016, Gadet (dir), 2017) – nous reviendrons dans le chapitre 1 sur des études qui ont été faites dans différentes villes de France et dans certaines métropoles européennes.

Nous avons aussi très vite mis à l'écart les perspectives sociolinguistiques qui catégoriseraient les locuteurs en définissant « jeunes » à travers une définition plus ou moins biologique, c'est-

à-dire en les sélectionnant comme répondant à une tranche d'âge. Même en considérant que les jeunes sont les principaux innovateurs responsables de la dynamique des façons de parler, être jeune s'avère davantage une question de mode de vie que d'âge biologique (voir, parmi d'autres, Lamizet, 2004).

C'est donc avec précaution que nous avons abordé l'objet « façons de parler des jeunes ». Ainsi, tout au long de notre travail, notamment grâce aux enquêtes que nous avons pu réaliser auprès de locuteurs répondant aux critères, nous avons orienté notre réflexion afin ne pas nous limiter à des catégories patentes et quantifiables, comme l'âge, le sexe, l'origine ethnique ou le niveau d'étude, souvent regardées comme des facteurs déterminants dans les façons de parler, mais à dépasser ces frontières et à aller regarder du côté des représentations manifestées par les locuteurs. Autrement dit, nous avons cherché à nous approcher d'une démarche émique afin de chercher à comprendre les ressorts profonds laissant émerger un tel parler ou un tel comportement langagier.

Le projet *Multicultural Paris French* dans lequel s'inscrit notre travail a constitué un environnement favorable pour une telle réflexion, du fait qu'il a recueilli des données auprès de locuteurs de la région parisienne, ce qui nous a fourni des exemples concrets quant à l'importance de ne pas prendre les pratiques langagières en les isolant de l'environnement dans lequel elles émergent. Pour illustrer l'insuffisance des facteurs dits externes pour comprendre les pratiques langagières, on peut citer un extrait dont on se demandera comment il serait jugé par un observateur extérieur :

- (1) Je sais pas vous déboitez comme ça moi police ou pas police euh il y a un code de la route c'est pour tout le monde.
Le keum@s il me fait attention hein et une fois pff (.) Porte Saint Martin je te dis trop trop les keufs@s ils me suivent.
Porte St Martin (.) il y avait un terscoo@s devant oim@s (..) et je vois et je vois des nejeus@s (.) des nejeus@s hein (..) et ils commencent ils veulent faire la course avec oim@s. (Roberto2c, Stéphane : 3-8).

Ce passage au débit particulièrement rapide ne dure que quelques secondes. Il contient beaucoup de formes de français non standard. Tous ceux à qui on a fait écouter la version audio de cet extrait (comme de l'ensemble de l'enregistrement) ont pensé qu'il s'agissait certainement d'un jeune. On touche ici à la catégorisation par le jugement sur la façon de parler. Or, le locuteur de cet extrait a 36 ans au moment de l'enregistrement ! Mais grâce à la connaissance que l'enquêteur a de lui, on peut comprendre pourquoi il parle d'une façon « particulière » : c'est son attachement à la culture de rue et le désir d'être à la mode, de faire

jeune. C'est pourquoi Bulot (2007) peut considérer que l'émergence des *parlers jeunes* est liée à « la sociabilité spécifique des jeunes ; ceux qui se déclarent ou que l'on déclare tels » (p. 279). Outre la situation politique que ces parlers invoquent, comme fait de crise identitaire, l'auteur ajoute que l'émergence langagière des parlers jeunes « est quant à elle, un fait (socio)historique, c'est-à-dire un ensemble d'événements qui ne sont pas toujours linguistiques, et notamment ceux liés à l'urbanisation et à ses spécificités socio-spatiales » (*ibid.*). C'est en prenant en compte ces différentes dimensions que nous avons analysé les formes dites non standard, en regardant ces façons de parler actuelles dans la région parisienne (pour ce qui nous concerne, car il en va de même partout), comme des effets de la coexistence de populations diverses.

Notre première partie fait état de notre contribution au corpus MPF, depuis les modalités d'approche du terrain que nous avons mises sur pied dans des cadres marqués par la proximité communicative (Koch & Osterreicher, 2001), jusqu'à la réalisation des enquêtes (8 pour notre part) et leur préparation pour les analyses, en particulier à travers l'étape de la transcription. La seconde partie est une analyse des différents types de formes « non standard » que nous avons rencontrées dans le corpus (dans nos propres enquêtes comme dans celles effectuées par d'autres enquêteurs), et se termine sur une réflexion sur les questions d'identités (chapitre 6). Enfin, notre conclusion générale reviendra sur des questions sociétales pour s'intéresser aux reprises artistiques ou littéraires de ces façons de parler.

Partie I

Cadre théorique et méthodologique

Introduction

Sociolinguistique, terrain, enquêtes

Les enquêtes de terrain en sociolinguistique ont connu un léger retard par rapport à d'autres disciplines des Sciences Humaines et Sociales, notamment l'anthropologie et la sociologie, sans doute du fait que la discipline a émergé tardivement. Il aura fallu attendre les années soixante pour parler d'enquêtes de terrain en sociolinguistique, qu'on fait généralement remonter aux premières enquêtes de Labov en 1963. Il est considéré comme le père fondateur de cette nouvelle discipline, car à cette époque là le terme *sociolinguistique*, pourtant inventé dans les années cinquante, n'est pas encore d'un usage répandu. Mais malgré l'absence du terme, la pratique de l'enquête de terrain pour ce qui deviendra la sociolinguistique a bel et bien été à l'ordre du jour du travail du linguiste Louis Gauchat (1905) qui a travaillé sur le patois dans une petite ville (Charmey) en Suisse romande. C'est lui qui pourrait être regardé comme le véritable ancêtre de la linguistique variationnelle¹ (terme plus général que l'adjectif retenu pour caractériser les travaux de Labov : « variationniste »). Labov, qui d'ailleurs reconnaît sa dette envers Gauchat, s'est fait connaître avec une première enquête emblématique sur les usages phoniques (les diphtongues) des insulaires de Martha's Vineyard, en Nouvelle-Angleterre.

Depuis cette enquête de Labov, la sociolinguistique a connu un développement important, dans plusieurs directions dont la naissance du courant « variationniste » qui défend la thèse selon laquelle les pratiques langagières variables peuvent être mises en corrélation avec des variations sociales.

Depuis, les recherches en sociolinguistique se sont développées grâce à des enquêtes de terrain. Cette démarche est privilégiée beaucoup plus chez les ethnographes qui l'ont considérée comme une démarche indispensable (Beaud & Weber, 2003 : 6 – Beaud est

¹ La dénomination de « sociolinguistique » est relativement récente (en tous cas, par rapport aux autres sciences humaines), même si plusieurs chercheurs ont fait auparavant des travaux qui se focalisent sur l'articulation du changement des pratiques linguistiques avec les différentes stratifications sociales.

sociologue et Weber ethnologue) à travers laquelle le chercheur de terrain doit sacrifier à une position comportant les éléments suivants : « présence longue sur place, établissement de relation de proximité et de confiance avec certains enquêtés, écoute attentive et travail patient de plusieurs mois ou de plusieurs années » (Beaud & Weber, 2003 : 8). Désormais les disciplines qui ont adopté le terrain comme une démarche à part entière dans leur méthodologie, prennent le terrain comme leur lieu de travail. En effet le terrain est un lieu de travail, comme le disent Beaud & Weber qui considèrent que « le fieldworker ne va pas simplement sur le terrain, il y reste et surtout il y travaille » (*ibid.*). Aller sur un terrain à la va-vite ne peut pas permettre au chercheur de comprendre en profondeur les motivations de ses enquêtés, leurs réactions et surtout ne permet pas de prendre en compte le contexte dans lequel la parole des enquêtés a été produite.

Dans sa démarche auprès de ses élèves collégiens à la Courneuve, David Lepoutre (dont l'ouvrage a été publié en 1997) – qui n'est pas sociolinguiste, mais ethnologue et sociologue – a tiré partie de sa position de professeur d'histoire dans le secondaire : il a passé 10 ans d'immersion à observer ses élèves. Pour ce faire il est même venu habiter dans le même quartier que ses élèves et il s'est inscrit dans un club de boxe thaï, le sport auquel ses élèves sont majoritairement inscrits. Lepoutre, unanimement reconnu comme un *fieldworker* a pu pratiquer son terrain pendant plusieurs années, tout en restant discret sur son identité parallèle de chercheur universitaire (à côté de professeur).

C'est en nous inspirant de la démarche de Lepoutre, du moins dans les premiers temps, que j'ai cherché à me faire accepter à l'association *Zy'va*², où j'ai effectué environ la moitié de mes enquêtes. Quant à l'autre moitié des enquêtes, elles ont été effectuées en dehors de l'association, auprès de personnes soit avec lesquelles j'avais travaillé auparavant, soit que j'ai connues et rencontrées par l'intermédiaires d'amis communs, et qui sont devenus amis par la suite.

² Dans les pages qui suivent, nous détaillerons notre démarche d'« ethnographe ».

Chapitre 1

Le projet *Multicultural Paris French*

Nous avons eu l'occasion, en démarrant notre thèse, de nous intégrer dans un projet d'envergure, qui offrait l'avantage de multiples collaborations, avec des chercheurs et des doctorants travaillant dans différents domaines. Il s'agit du projet *Multicultural Paris French*.

1. Présentation générale du Projet

Le projet *Multicultural Paris French*³ (désormais MPF), est un projet qui, par ses différents terrains multiculturels d'investigation et le grand corpus qu'il a recueilli, dans Paris et sa banlieue, sera une occasion pour se questionner sur quelques phénomènes sociolinguistiques. Nous évoquerons plus particulièrement le travail du Comité Lexique, qui lui, s'occupe des relevés lexicaux dans les transcriptions.

La partie *MPF*⁴ du projet *Multicultural London English*⁵ / *Multicultural Paris French* (MLE/MPF), a pour visée l'étude des façons de parler des « jeunes » dans le milieu urbain, en contact avec d'autres langues. *MPF* se focalise, pour recueillir des données orales, en grande partie sur des milieux sociaux populaires, issus de l'immigration, souvent à cheval entre plusieurs langues et plusieurs cultures. En effet la région parisienne a été dès le début du 19^e siècle, un point d'attraction pour les immigrés venant des quatre coins du monde (d'abord d'Europe, puis d'horizons de plus en plus lointains).

L'organisation adoptée par les membres du *MPF*⁶ est la suivante : chaque nouvel enregistrement réalisé et validé, passera en phase de transcription, généralement par le même

³ Le volet *Multicultural Paris French*, a été soutenu financièrement par l'Agence Nationale de la Recherche (ANR ANR-09-FRBR-037-01, de 2010 à 2014). Il était dirigé par Françoise Gadet (Université Paris Nanterre, UMR 7114 – MoDyCo). Des extraits d'entretiens sont consultables sur le site internet : <http://mpfvitrine.modyco.fr/vitrine/> (consulté le : 01/05/2016), et 23 entretiens ont fait l'objet d'un premier dépôt sur le site d'Ortolang (<https://www.ortolang.fr/>) – dont quelques-unes de nos enquêtes sur lesquels nous travaillons ici.

⁴ Achevée depuis 2014, dont le travail se poursuit sous d'autres formes.

⁵ Le volet portant sur l'anglais (MLE) a pour objectif, lui aussi, d'étudier les phénomènes liés au contact de langues et l'impact de celles-ci sur l'anglais londonien, pour plus de détails voir Cheshire *et al* (2008, 2011).

⁶ Les membres du projet MPF sont, selon l'ordre alphabétique : Salima Alaoui, Zakia Ayadi, Jean-David

enquêteur, puis la première version de la transcription passera à la relecture, pour d'indispensables corrections : orthographiques ou techniques en ce qui concerne les tires de silences et les frontières par exemple... une fois la relecture faite, la transcription passe à la phase d'anonymisation (son et transcription) pour respecter la confidentialité de nos informateurs. Le travail du Comité Lexique peut intervenir dès après la phase de relecture pour relever tous les mots et les expressions de français non standard et les mots étrangers dans des énoncés en français, comme il peut agir aussi en dernière étape, après l'anonymisation.

La façon de procéder du Comité Lexique permet, au-delà de sa tâche initiale (voir ci-dessous), de relire encore une nouvelle fois la transcription en même temps que de faire des relevés lexicaux (avec le contexte). Ce qui permet un ultime coup d'œil de contrôle sur les transcriptions. Les relectures par le Comité Lexique ont permis en particulier de récupérer quelques mots, voire expressions signalés comme inaudibles et au moyen de X (voir la liste des conventions pour plus de précisions).

2. Terrains d'investigation

2.1.Éléments d'histoire de l'immigration en France

Le développement industriel qu'a connu la France, à partir du milieu du 19^e siècle, a suscité un besoin important de main d'œuvre, qui a conduit à recourir à des forces étrangères. En effet, la gent masculine française qui a quitté la campagne pour venir travailler dans les villes est insuffisante pour subvenir au besoin des industries, d'où l'appel à la main d'œuvre étrangère venant tout d'abord des pays avoisinants (est et sud de l'Europe), puis de destinations plus lointaines, comme l'autre côté de la Méditerranée (Afrique du nord, Afrique subsaharienne) (Noiriel, 2002 : 6).

La France est ainsi devenue une terre d'immigration, où des travailleurs venant tout d'abord surtout des pays de l'Europe du sud (dans l'ordre chronologique : Italie, Espagne, Portugal) viennent s'installer (Noiriel : 1988). Puis on assiste à une immigration provenant de l'autre côté de la Méditerranée, du Maghreb (Algérie, Maroc et Tunisie), puis vient celle d'Afrique noire. La mixité par laquelle, aujourd'hui, se caractérise la France se matérialise dans le fait qu'actuellement un Français sur cinq a au moins un grand-parent né à l'étranger (Blanc-

Bellonie, Sahar Benslimane, Aristide Boko, Nawal Boussouira, Françoise Gadet, Wajih Guehria, Emmanuelle Guerin, Zakaria Hadj Slimane, Julie Issad, Nacer Kaci, Joanne Andisi Kanguara, Marion Le Mansec, Anna Makerova, Stéphanie Malausa, Anaïs Moreno, Roberto Paternostro, Baligh Sobahni, Adeline Thimon, Julie Thimon, Sandrine Wachs.

Chaléard, 2001 : 3). En 2015, l'Institut National de la Statistique et des Études Économiques⁷ (dorénavant INSEE) a recensé 7,3 millions de personnes nées en France qui ont au moins un parent immigré, soit 11% de la population. Selon les statistiques de l'INSEE, le taux d'étrangers est de 15% dans la ville de Paris et de 13% dans la région Île-de-France (Fig.1).

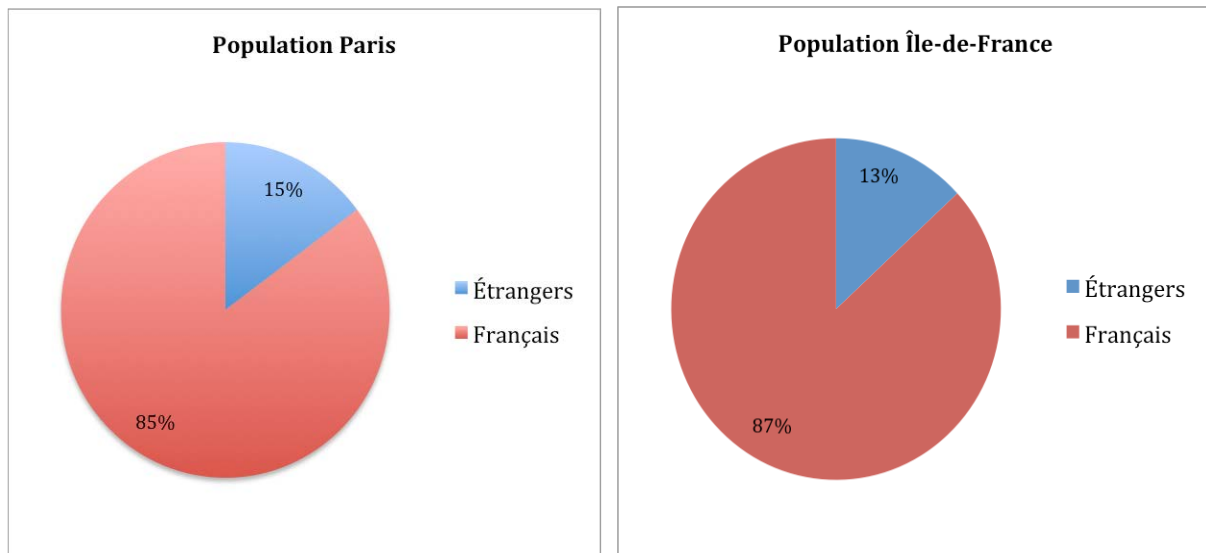


Fig. 1 : Pourcentage de la population de la ville de Paris et de la région Île-de-France selon le recensement de l'INSEE de 2013.

La figure ci-dessous (fig.2), montre clairement le paysage multiethnique et la présence de différentes populations « étrangères » dans la ville de Paris et dans la région Île-de-France, indice d'ouverture de ce territoire à tous les pays du monde (Noiriel : 1988). Il s'avère par exemple à Paris que 19% des étrangers sont des Maghrébins (Algérie, Maroc et Tunisie), 17% sont issus des pays de sud de l'Europe, 16% sont issus des pays d'Afrique noire. Concernant l'ensemble de la région Île-de-France, il s'avère que 31% des étrangers sont des Maghrébins, 26% sont issus des pays de l'Afrique noire et 24% viennent de l'Europe de sud. Le taux de présence de Maghrébins à Paris est en baisse par rapport au recensement de l'INSEE de 2008 : 19% vs 22,5%. C'est le contraire qui vaut pour les pays du sud de l'Europe et les pays d'Afrique noire, qui marquent une légère augmentation : 14% vs 17% pour l'Europe de Sud et 15% vs 16% pour les ressortissants d'Afrique noire.

Si le taux de présence de Maghrébins à Paris est en légère baisse en 2013, le chiffre a légèrement augmenté en Île-de-France : On passe de 29% à 31%. Pareillement, le taux de présence des ressortissants d'Europe du Sud et d'Afrique noire est en augmentation, passant

⁷ Pour plus de détail sur les chiffres, voir le site <https://www.insee.fr/fr/information/2409289>.

de 17% à 24% pour les pays du sud de l'Europe, et de 18% à 26% pour les ressortissants des pays d'Afrique noire.

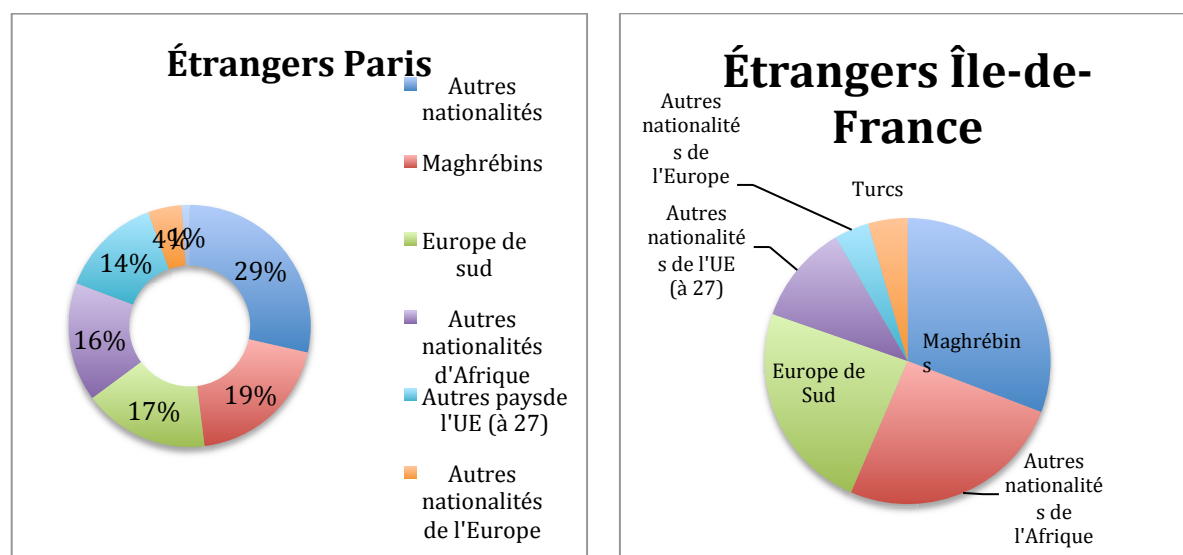


Fig. 2 : Pourcentage de la population étrangère pour la ville de Paris et la région Île-de-France, selon le recensement de L'INSEE de 2013.

La question qui se pose est dès lors : est-ce que la présence de ces populations, porteuses d'autres langues (et d'autres cultures) va avoir des effets sur la langue française telle qu'elle est parlée dans la région ?

3. Corpus

C'est avec l'objectif de contribuer à répondre à une telle question qu'a été constitué le corpus MPF. La présence de populations « multiculturelles » dans la région parisienne (et dans d'autres grandes villes de France), a été caricaturé dans des stéréotypes mettant en corrélation l'ethnicités et des façons de parler.

3.1. Les lieux d'enquête

Le projet MPF a constitué un grand corpus dans la région parisienne, dont les données devraient permettre une étude à grande échelle. Le corpus MPF comporte à l'heure actuelle plus de 72 heures transcrites et finalisées, c'est-à-dire anonymisées et révisées (souvent plusieurs fois), ce qui correspond à un peu plus d'un million de mots. D'autres données ne sont pas évoquées ici, étant à différents stades de traitement.

Les enquêtes ont été effectuées par 24 enquêteurs différents, elles se répartissent sur 32 communes dans la région parisienne et dans quatre arrondissements parisiens – voir les localisations sur la figure (3). De plus, compte tenu des autres enregistrements en cours de traitement, on espère à terme disposer d’une centaine d’heures.

Pour récolter de la parole la plus proche possible de l’authentique, les informateurs de MPF ont été sélectionnés soit après une longue présence sur un terrain – tel a été mon cas à l’association *Zy’va*, soit à travers des connaissances préalables par réseau, comme cela a été le cas pour Samir, rencontré chez des amis communs.

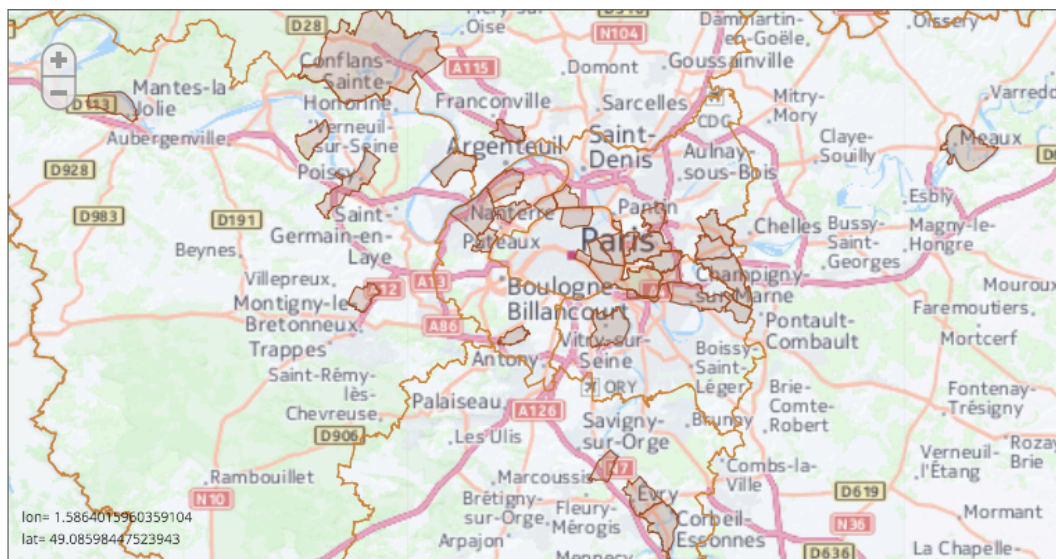


Fig. 3 : Différents points d’enquêtes MPF.

3.2. Les types d’enquêtes

Par commodité, les enregistrements ont été classifiés en trois catégories, tout d’abord de façon intuitive : (A) « entretiens traditionnels », (B) « entretiens de proximité » et (C) « enregistrements écologiques ». Les frontières entre ces trois catégories ne sont pas étanches, et on a rencontré pour certains enregistrements des difficultés pour les catégoriser.

La catégorie des « entretiens traditionnels », qui de fait ne le sont pas tout à fait, puisque le principe de proximité s’applique ici aussi – voir Gadet (2017), classés (A) s’applique à ceux des entretiens où la parole semble circuler un peu moins bien (l’enquêteur pose des questions à un ou plusieurs informateur(s) auxquelles ces derniers se contentent de donner des réponses directes). La catégorie des « entretiens de proximité », classés (B), concerne les enregistrements dans lesquels la parole circule mieux, bien que le format soit toujours celui d’un entretien. L’enquêteur laisse la liberté à l’enquêté d’aborder des sujets de son choix et de

répondre de façon ouverte aux questions de l'enquêteur. Ni pour les enquêtes classées A, ni pour celles classées B, il n'y avait pas de liste de questions préétablies, ce dernier se contente d'ouvrir des pistes de thèmes sur lesquels et l'enquêteur et l'informateur pourront échanger. La bonne connaissance préalable entre l'enquêteur et l'enquêté facilite la fluidité de la conversation⁸. Quant à la dernière catégorie, classée (C), les enregistrements écologiques, l'enregistrement s'y effectue en l'absence de l'enquêteur, ou bien en sa présence s'il est un participant ratifié naturel. L'enquêté s'auto-enregistre avec ses protagonistes habituels, dans le but de recueillir des situations de conversation ordinaire : l'idée est que la forme du groupe habituel préservera de tout excès et de tout surjeu.

A ces trois catégories, qui constituent l'essentiel du corpus, s'ajoute une catégorie dite des « grands témoins », dans laquelle sont interrogées des personnes plus âgées, qui sont en rapport, en général pour des raisons professionnelles, avec les pratiques langagières visées. Ces grands témoins sont des enseignants dans des établissements classés ZEP⁹, des responsables d'association de quartier, des animateurs ou des acteurs de la culture urbaine... Le tableau 1 et la figure 4 ci-dessous donnent une idée de l'état actuel du corpus (les chiffres ne sont pas tout à fait stabilisés, car les calculs ont été effectués à différents moments de l'état de traitement du corpus, qui évolue constamment).

	Nombre	A	B	C	GT	Nombre d'heures
Total Enregistrements	123	41	43	29	10	68 h
Enr. traités	84	32	34	17	1	A= 23 h, B= 29 h, C= 14 h, GT= 2 h
Enr. transcrits non revus	16	6	3	5	2	A= 3 h, B= 2 h, C= 2 h, GT= 3 h
Enr. recueillis non encore transcrits	26	7	6	6	7	A= 5 h, B= 7 h, C= 3 h, GT = 6 h

Tableau 1 : Etat actuel du corpus MPF et modalités de son établissement

⁸ Voir le chapitre 6 pour davantage de commentaires concernant la relation enquêteur/enquêté, essentiellement dans les entretiens de proximité.

⁹ Pour Zones d'Education Prioritaire. Celles-ci ont été créées en 1981 par Alain Savary, ministre de l'Éducation nationale de l'époque, pour tenter de lutter contre l'échec scolaire.

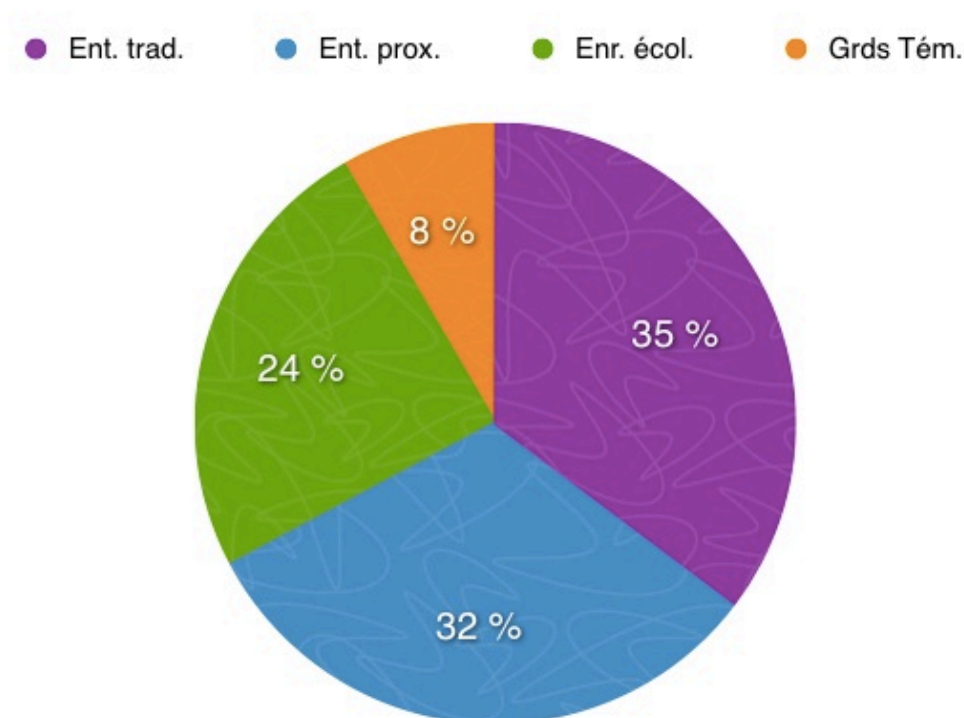


Fig. 4 : Présentation globale du corpus.

4. La transcription

Les enregistrements ont été transcrits avec le logiciel Praat, par soucis d'alignement entre le son et le texte.

4.1. Le processus de transcription

Donner une forme graphique à du son suppose qu'une première étape a été franchie dans l'analyse. Comme le souligne Mondada :

« La transcription fait partie des procédures qui permettent d'inscrire les données, de leur donner une forme qui soit traitable par des pratiques d'analyse exploitant les possibilités qu'offre la *literacy*. Ce passage de l'oral à l'écrit est à la fois la condition de possibilité de l'analyse scientifique et l'opérateur d'une transformation radicale des données linguisto-interactionnelles » (Mondada, 1998 : 63).

En droite ligne des réflexions de Blanche-Benveniste (voir par exemple Blanche-Benveniste & Jeanjean, 1987), l'orthographe adoptée pour transcrire les enregistrements est celle du standard, c'est-à-dire qu'il faut laisser de côté toute forme de trucage graphique, du type *j'sais, ya, t'as* pour (je sais, il y a, tu as) (Cappeau *et al.* : 2011 ; Cappeau & Gadet : 2016).

Les travaux de Blanche-Benveniste sur l'oral (en particulier, 1987 avec Jeanjean ; 2010), démontrent l'importance de la représentation écrite (ou perception visuelle) quant à l'analyse

des données orales, mais la représentation de l'oral par l'écrit n'est jamais transparente (Blanche-Benveniste, 2008). C'est aussi ce sur quoi insiste Mondada (2000) :

« Loin d'être un miroir plus ou moins fidèle de la langue parlée, la transcription et son système de notations sont donc "theory-ladden", dans la mesure où ils incorporent les présupposés théoriques du transcripateur dans les modes de représentation écrite de l'oral » (Mondada, 2000).

Mondada explique que le passage de la parole brute ou en contexte jusqu'à la page n'est pas anodin : « En migrant du terrain à la bande puis de la bande à la page, l'oral se transforme donc radicalement » (*ibid.*). En effet, reproduire de l'oral provenant d'un terrain n'est jamais une copie intégrale de l'originale, car de l'état réel à l'enregistreur, on perd à la fois le paraverbal (visuel) et le contexte, en même temps que la qualité du son de cet oral brut. Puis intervient une seconde étape de manipulation, celle du passage de l'oral dans l'enregistreur à la page, là aussi beaucoup de choses échappent au transcripateur. Il se livre dès lors à une interprétation, plus au moins « subjective », de ce qu'il pense entendre ou comprendre.

Dans MPF, afin de limiter les difficultés d'interprétation, il a été préféré que ce soit l'enquêteur lui-même qui transcrive, et qu'il le fasse le plus vite possible, afin de ne pas se laisser le temps d'oublier les événements extralinguistiques, indispensables pour interpréter certaines situations interactionnelles.¹⁰

Blanche-Benveniste évoque dans plusieurs de ses textes (au moins depuis Blanche-Benveniste & Jeanjean, 1987), la question de l'équilibre à trouver entre la fidélité et la lisibilité. En effet, il faut éviter le risque de surcharger la transcription et de la rendre difficilement lisible, et donc éviter de commenter les éléments extralinguistiques (intervention d'une tierce personne, gestuelle...). Toutefois, Blanche-Benveniste parlait de transcription linéaire, dont les difficultés sont en partie contournées dans les transcriptions sous Praat, du fait qu'il y a une tire réservée à cet effet (voir tire « commentaire » dans MPF, figure 5 ci-dessous).

Cependant, la transcription est un travail de longue haleine, qui demande énormément de temps. Il faut rappeler qu'un transcripateur, même « habitué »¹¹, prend en moyenne 20 minutes

¹⁰ Ici encore, il faut rappeler l'importance de constituer un cahier de bord, afin de noter tous ces détails précieux qui permettront la compréhension d'une situation interactionnelle donnée. Nous insistons aussi sur le fait que prendre les notes en plein enregistrement (d'autant plus que l'entretien tend davantage vers la proximité) peut avoir des effets négatifs sur l'informateur, il peut être gêné et intimidé, et il risque d'éviter de parler. C'est donc une pratique à bannir.

¹¹ Par « transcripateur habitué », nous désignons quelqu'un qui est à l'aise dans les transcriptions (à la fois dans l'écoute et dans la maîtrise des conventions), c'est-à-dire qui a transcrit déjà plusieurs enquêtes. Cependant le temps de transcription peut être beaucoup plus long pour un transcripateur débutant.

pour transcrire une minute d'enregistrement (cela peut être encore plus long s'il y a beaucoup de chevauchements ou si l'enquêté parle très vite), on peut calculer combien de temps il faut pour transcrire une enquête de plus de 80 minutes...

Le choix du logiciel Praat présente un double avantage : « l'un concerne la facilité de manipulation du signal sonore [...]. Un deuxième argument plus technique, concerne l'alignement son/texte [...] » (Cappeau *et al.*, 2011 : 89). En effet, le découpage et la manipulation du signal sonore peuvent permettre au transcripteur de réécouter autant de fois qu'il le souhaite. Le second argument avancé pour le choix du logiciel Praat est le fait de permettre au transcripteur d'avoir un alignement son/texte et surtout de permettre l'annotation des éléments extralinguistiques dans une ligne spécifique (lire *Commentaires* pour MPF), comme l'explique Cappeau *et al.* : « Une qualité souvent reconnue à Praat concerne la création des tires, qui indiquent/codent un même type d'informations (différencier des locuteurs, noter des événements extralinguistiques, introduire des annotations phonétiques...) » (*ibid.*). Le choix de ce logiciel comporte encore d'autres avantages : « Praat permet, par les tires, une visualisation simultanée de codages de plans différents » (*ibid.*), ce qui facilite la tâche du transcripteur, qui peut visualiser à la fois le champ du texte intégral, la bande sonore et les différentes tires (ENQ ou le prénom de l'enquêteur, le pseudonyme des enquêtés) et surtout d'avoir « un balisage précis des pauses est aussi facilité, notamment par Praat, et c'est pourquoi il est souvent privilégié dans les projets à orientation écologique » (*ibid.* : 90), comme on le voit dans la figure 5. Ce sont des avantages dont on ne disposait pas à l'époque où Blanche-Benveniste a fait ses premières transcriptions (voir Cappeau & Gadet : 2016).

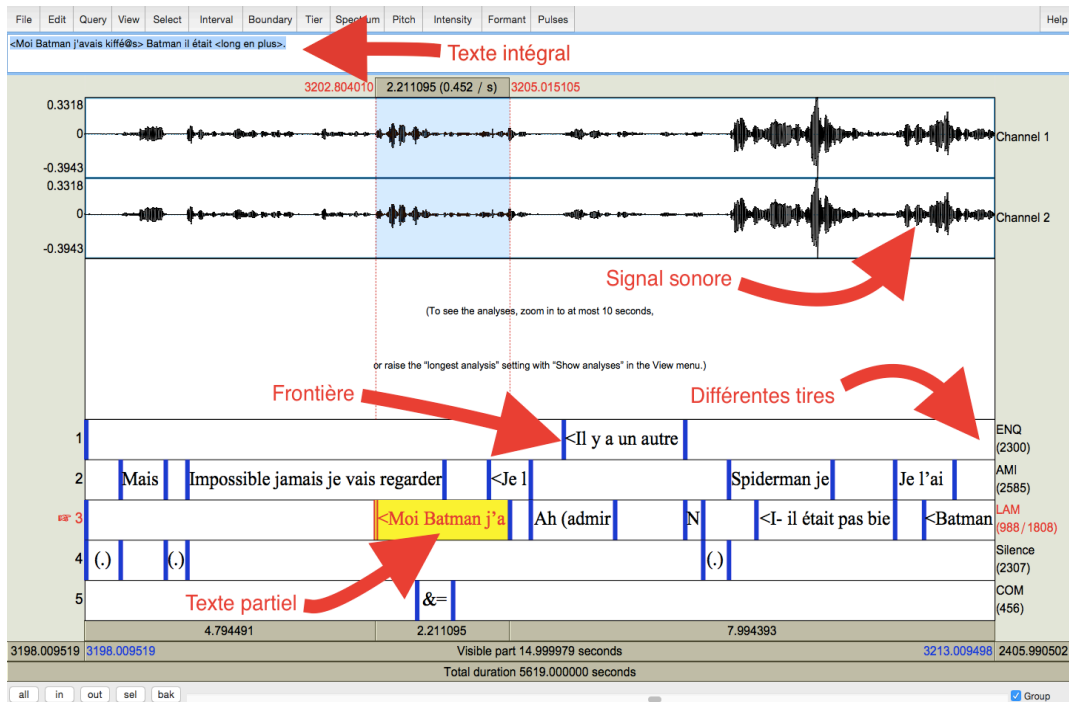


Fig. 5 : Extrait de transcription sous Praat.

La figure (5) met en lumière les cinq points majeurs des avantages présentés par le logiciel Praat. Un simple coup d’œil permet de visualiser à la fois l’espace où on transcrit le texte, la bande sonore, les différentes tires – qui, selon les conventions du projet MPF sont réparties en une tire pour chaque locuteur, une tire silence et une tire pour les commentaires. Nous avons choisi aussi de parler des frontières pour montrer que ces dernières sont manipulables, autrement dit, on peut les supprimer, les avancer ou les reculer selon le degré de mise au point de la transcription. Quant au dernier point, « texte partiel », en fond jaune, il nous montre sur quelle séquence le transcripteur est en train de transcrire.

Comme pour tout projet d’une telle envergure, il y a de nombreux petits choix à effectuer à différentes étapes, sur la nature du corpus à recueillir, sur l’outil de transcription et sur les conventions de transcription.

4.2. Les conventions de transcription

Les transcriptions ont été effectuées selon les conventions de transcription mises au point dans le projet MPF. Le but des conventions de transcription est de rendre le corpus à la fois unifié et homogène, mais pas seulement, car un chercheur transcrit toujours en tenant compte de ses objectifs d’études :

« [...] qu’une transcription est toujours effectuée en vue d’un projet de recherche : elle ne serait ainsi pas réutilisable sans reformulation par d’autres

chercheurs avec d'autres objectifs, et il faudrait toujours la reconsidérer en tenant compte de ses propres objectifs de recherche, de façon à s'approprier la démarche autant que son produit, le transcript » (Gadet, 2008 : 47).

Il est en principe exact que les conventions de transcription devraient être reconçues pour chaque nouvelle utilisation. Pourtant, étant donné le temps passé aux transcriptions, il est inadmissible qu'une transcription puisse ne servir qu'une seule fois. Aussi avons-nous adopté des conventions les plus dépouillées et minimales possibles. Quand on s'intéresse, par exemple, à des phénomènes phonétiques, il faut pouvoir montrer et/ou coder les prééminences ou les contours intonatifs, alors que cela ne sera pas nécessaire pour une étude lexicale, qui aura plutôt besoin de coder les mots et les expressions du français non standard ou empruntés à des langues étrangères. Il y a aussi été nécessaire de s'accorder sur des conventions pour les mots à la graphie peu ou pas du tout stabilisée (voir Gadet & Wachs : 2016 ; Guerin & Wachs : 2017). Un exemple est fourni par les mots *zaama*, *wesh*, tous deux empruntés à l'arabe, que l'on rencontre (par exemple dans la presse) orthographiés *zerma*, *zarma*, *zaâma*, *zaarma* et *weche/wech*, *wèche/wèch*, *wèshe/wesh*, *ouech/ouesh*, *ouèche/ouèch*. Grâce au travail de l'équipe du Comité lexicale, on a stabilisé des choix au niveau des graphies retenues, en s'appuyant en particulier sur différents dictionnaires en lignes (dont le *Dictionnaire de la zone* – voir chapitre 5 pour plus de détails).

Segments inaudibles et indécision	Marqués par autant de x que de syllabes perçues/perceptibles. Il vaut mieux mettre (xxx) que forcer l'interprétation quand on n'est pas sûr d'entendre correctement
Chevauchements	Les segments superposés sont placés entre chevrons (ils vont toujours par 4, deux ouvrants et deux fermants) L1 : <u>yyyyuiio<xx>oioioi</u> L2 : <tyty> Les chevrons doivent entourer des syllabes entières, pas des bouts
Bruits de bouche	Indiqués entre parenthèses dans le texte lorsqu'il y a une rupture sensible dans le discours Ex. : (<u>baillement</u>), (<u>clic</u>), (<u>inspiration</u>)
Commentaires et perturbations occasionnels	Figurent dans la tire « Commentaire », entre parenthèses (L répond au téléphone), (Bruit de voiture), (Sonnerie de téléphone), (Train qui passe)...
Mots étrangers et mots non standard	En texte, le mot est suivi de @s et commenté/traduit dans la tire commentaire En texte : <u>shit@s</u> , <u>meuf@s</u> Dans la tire « Commentaire » : &= ver femme (schéma strict) &= <u>ang</u> , &= ara, &=rom, &=ver, &= <u>arg</u> , &= <u>tro</u> (troncation), &= <u>sig</u> (sigle), &= <u>apo</u> (apocope), &= <u>aph</u> (aphérèse)... (3 premières lettres de la langue ou du procédé).

Fig. 4 : Extrait des conventions de transcriptions du projet MPF.

5. Les objectifs du projet MPF

L'arrivée massive de l'immigration en France dès la seconde moitié du 19^e siècle donne un nouveau paysage social, et pour ce qui nous concerne ici, sociolinguistique, au territoire français (dans les grandes villes, en tous les cas) : c'est le cas en particulier de la façon (nouvelle) dont est regardé le mono-culturalisme/monolinguisme, et donc la façon de considérer la langue française.

Dans les grandes villes de différents pays européens, des études ont été effectuées prenant en compte le multiculturalisme et le plurilinguisme (et leurs conséquences), depuis le début des années 1990. On fait généralement remonter ces travaux à la première étude européenne dans la ville de Stockholm (Kotsinas : 1992 ; 1998) ; puis sont venues d'autres études similaires dans d'autres villes d'Europe du nord, comme Copenhague (Quist : 2008), Oslo (Svendsen & Røynealand : 2008), Anvers (Jaspers : 2008), Berlin et d'autres villes allemandes (Wiese : 2009, 2013 ; Auer : 2013) et une étude récemment consacrée dans une métropole de longue date d'accueil d'immigrants, Londres (Cheshire *et al* : 2008, 2011).

Dans la même période, les études sur le français en situation de contact avec les langues de l'immigration ont été réalisées dans plusieurs grandes villes de France, en particulier : Grenoble (Billiez : 1992 ; Billiez *et al* : 2003 ; Trimaille & Billiez : 2000 ; Trimaille : 2004 ; Trimaille & Billiez : 2008), Marseille (Binisti : 2000 ; Binisti & Gasquet-Cyrus 2003 ; Gasquet-Cyrus : 2009, 2013, 2015), Lille (Pooley : 2007, 2012), Rouen (Leconte : 1997 ; Melliani : 2000), Orléans (Baude & Dugua : 2011), ou encore Toulouse (Detey *et al.* : 2010). Aussi bien pour les métropoles européennes que pour les grandes villes françaises, voir (Gadet & Hambye : 2014).

L'objectif du projet MPF (voir Gadet 2013a et b ; Gadet & Guerin : 2015, 2016 ; Gadet (dir.) : 2017) est d'étudier le français oral en situation de confrontation avec les langues de l'immigration, chez les jeunes, dans la région parisienne. Le projet s'intéresse à une catégorie considérée par les études sociolinguistiques (depuis au moins les travaux de Labov) comme la plus novatrice en matière de langue, dans la pratique d'un type de français non standard, résumé en *parler(s) jeunes*. On catégorise les locuteurs de cette façon de parler comme venant des zones périurbaines (banlieue) et étant issus de milieux sociaux moyens et populaires : *les jeunes de banlieue*.

Certains linguistes, adoptant en cela les préjugés du grand public, sont allés jusqu'à regarder ces façons de parler comme un handicap : « le vocabulaire se rétrécit », a ainsi diagnostiqué

Bentolila (2005), ce qu'il a réaffirmé en titrant un autre article « assises de l'illettrisme » (2010), faisant le constat de l'importance d'avoir un bagage linguistique pour se faire comprendre. Partant d'une image caricaturale et stigmatisante des jeunes en général et des jeunes de banlieue issus de l'immigration en particulier, il met les cause des pratiques langagières de ces jeunes de seul fait qu'il sont issus de milieux pauvres : « ces derniers tous blacks et beurs, en uniforme de la cité, sweats et baskets, répondent aux questions par des tronçons de phrases sur un rythme haché et accéléré » (2010).

Mais MPF recueille aussi des données auprès d'autres catégories sociales, des adultes en l'occurrence : parmi les enquêtés du projet, il y a des informateurs âgés de plus de 35 ans mais ayant des façons de parler qui se rapprochent de celles des « parler(s) jeunes ». Nous voyons bien ainsi à quel point la dénomination de « jeunes » recouvre en fait aussi une catégorie beaucoup plus âgée que celle de l'adolescence (c'est le cas de Stéphane, 36 ans au moment de l'enregistrement, qui se comporte, parle et s'habille comme un jeune. Ce qui va dans le sens des conceptions de Rampton, à la fois celle du crossing (1995-2005) et celle qu'il donnera plus tard (2011), selon laquelle les étiquettes et le concept de « parler jeunes » pour désigner les façons de parler d'adolescents venant de milieux populaires, en l'occurrence de milieux péri-urbains ne sont pas satisfaisantes, raison pour laquelle il propose *Contemporary Urban Vernacular* (CUV, ou VUC en français), notion beaucoup plus large car elle recouvre des catégories sociales autres que celle des jeunes et couvre un espace plus large que les cités et les quartiers (voir la conclusion de la deuxième partie).

Plusieurs des enquêtes de MPF ont été réalisées auprès de locuteurs issus de l'immigration maghrébine, qui sont en contact direct ou indirect avec une langue étrangère, le berbère ou l'arabe, ou bien avec deux langues étrangères, le berbère et l'arabe : c'est le cas des enquêtes de Wajih, Nacer, Zakia, Sahar et Nawal¹². D'autres enquêteurs ont aussi eu affaire à des informateurs d'origine maghrébine, quoi que moins systématiquement.

6. Conclusion

Nous pouvons conclure ce chapitre en évoquant des études sur les façons de parler d'une population issue de milieux multiculturels, pour laquelle il est indispensable de prendre en considération leur organisation sociale en réseau serré, entre pairs. Des références à la

¹² Tous sont des enquêteurs algériens (sauf Sahar, qui est marocaine), qui ont réalisé pratiquement tous leurs enregistrements auprès de locuteurs descendant de l'immigration maghrébine.

territorialisation et à l'ethnicité des jeunes ont été avancées pour « expliquer »¹³ des phénomènes linguistiques regardés comme « émergents ».

Dans une étude réalisée récemment dans le cadre de MPF sur des phénomènes phonétiques et sur l'intonation des jeunes en région parisienne, Paternostro (2016) traite les analyses phonétiques et prosodiques en accordant un rôle majeur à la proximité communicationnelle. En effet, la prise en compte de la proximité (*vs* distance communicative – voir Koch & Oesterreicher : 2001) aide à comprendre aussi bien l'intonation que le phénomène d'emprunts à des langues étrangères, comme *zaama* ou *seum* (en l'occurrence, emprunts à l'arabe) qu'utilisent entre eux les membres du groupe de pairs. Ces phénomènes ne sont pas le résultat du contact direct entre langues, mais sont plutôt à regarder comme des effets de la proximité. Autrement dit, la connivence partagée par les membres d'un groupe peut se satisfaire d'implicite, comme dans les nombreux énoncés du type *voilà hein, tu vois ce que je veux dire*. C'est un raccourci que de considérer que les mots *zaama* ou *seum* sont directement liés aux origines ethniques et/ou au lieu de résidence. C'est aussi ce qu'affirment Gadet & Hambye (2014) en disant que ni le territoire ni l'ethnie ne peut suffire à rendre compte des phénomènes observés :

« Then, if an ethnic group is defined through its (national) culture, it can of course be assumed that people with a Maghrebian background do share cultural features, but it does not follow that *because of* these shared roots, they have similar ways of clothing, speaking, living, similar values or beliefs. In other words, even if they really share a culture, this does not necessarily mean that their ethno-cultural background is the driving factor of this common culture. Shared ethno-cultural roots are neither a necessary nor a sufficient condition for sharing a culture, and it is impossible to affirm that the linguistic practices of social groups with foreign ethno-cultural roots are *due to* this common ethno-cultural background » (2014 : 190).

Une assignation « imaginaire » au mono-style ne résiste pas à la réalité de l'hétérogénéité des façons de parler, de tous les locuteurs, les jeunes des cités comme les autres. C'est l'un des aspects que cherche à montrer MPF (comme une bonne partie de la sociolinguistique, dans une perspective ouverte par les travaux de Labov).

¹³ Ce n'est pas le lieu ici pour rappeler à quel point le terme « expliquer » demeure problématique en sociolinguistique : bien souvent, les sociolinguistes se contentent de corréler des phénomènes linguistiques à des catégories sociales, et pensent ainsi avoir expliqué la sociolinguistique.

Chapitre 2

Constitution d'un objet sociolinguistique : la démarche ethnographique dans l'établissement d'un corpus

Ce chapitre portera sur nos¹⁴ modalités de recueil des données, en les resituant parmi les différentes démarches adoptées pour le recueil de corpus (Gadet & Wachs : 2015). Nous essaierons de mettre en lien la démarche que nous avons adoptée quant au recueil de nos données auprès de jeunes locuteurs, en nous appuyant sur la notion de proximité, comprise ici comme l'« existence entre eux d'une histoire conversationnelle » - Gadet, 2017 : 16).

Nos données ont été recueillies selon deux modalités, l'une en s'inspirant d'une démarche ethnographique (loin d'être à la hauteur de ce que font les ethnologues, vu le temps qu'ils passent sur un terrain, voir par exemple Lepoutre (1997). Néanmoins, nous avons essayé de nous en inspirer, pour mettre en place une stratégie permettant un rapprochement, dans les meilleures conditions possibles, avec nos enquêtés. Quant à la seconde modalité de recueil de données, il s'agissait plutôt de puiser dans nos réseaux personnels, de chercher dans notre entourage des individus réceptifs à notre projet. Cette seconde modalité suppose elle aussi la recherche d'une certaine familiarité entre enquêteur et enquêté, sous la forme de la proximité. En d'autres termes, dans l'ensemble de nos stratégies de recueil de données, nous avons cherché à mettre en place un lien avec nos enquêtés, qui tende le plus possible vers l'immédiat communicatif (ou proximité), tel qu'il est défini par Koch & Oesterreicher (2001). Ainsi, une partie du corpus que nous avons établi a été recueilli dans une association dont le siège est situé en banlieue parisienne, et l'autre est faite de réseaux qui n'ont pas été construits pour l'occasion.

¹⁴ Désormais, nous essaierons de nous en tenir à la règle suivante pour l'usage des pronoms : *je* pour les démarches et activités pratiques, et *nous* pour les réflexions d'ordre scientifique. Restent toutefois des cas un peu indéterminés.

1. Zy'va, enquêtes de terrain

1.1. Présentation de Zy'va¹⁵



Fig. 1 : Entrée de Zy'va.

Zy'va est une association éducative et culturelle, basée à la cité des Canibouts, dans la ville de Nanterre qui se situe dans la banlieue nord-ouest de Paris (voir la photographie, figure 6 ci-dessus). Elle a été créée par un groupe d'étudiants (de l'université de Nanterre, toute proche) avec l'idée générale de donner des soutiens scolaires pour les enfants du quartier.

Au fil du temps, l'association a pris de l'ampleur, en l'occurrence sur le plan social, elle propose, en plus des aides aux devoirs, des sorties culturelles pour les enfants (théâtre, musées ou voyages dans différentes régions de France, par exemple. Grosso modo, l'idée générale des fondateurs de cette association est d'impliquer les habitants dans la vie de leur quartier. La principale activité de l'association est donc la mise en place d'un accompagnement éducatif, scolaire et social¹⁶.

Elle vise plusieurs publics : en premier lieu, les jeunes, mais aussi les parents, notamment pour les aider dans les démarches administratives, par exemple pour remplir un formulaire ou les accompagner auprès de l'administration. L'aide auprès de jeunes inscrits à l'association vise surtout à inciter les élèves à faire leurs devoirs, à leur réexpliquer les leçons qu'ils ont eues à l'école. Des aides plus personnalisées sont parfois apportées, d'un côté aux jeunes qui

¹⁵ Le nom de Zy'va est une verlanisation de « vas-y ».

¹⁶ Pour tous renseignements complémentaires sur l'association, voir le lien : <http://www.zy'va.fr>

sont les plus en grande difficulté à l'école, et de l'autre côté aux jeunes primo-arrivants pour les aider à apprendre le français et pour leur faciliter l'intégration dans l'école publique. En plus de l'accompagnement scolaire, les jeunes de *Zy'va* bénéficient de diverses activités : cours de danse, de théâtre ou activités culturelles etc.

Nous considérons *Zy'va* comme une émanation assez représentative des populations des quartiers de Nanterre, dans la mesure où l'on y rencontre à la fois des enfants, des adolescents, et des parents. Nous présentons ci-dessous un résumé des principales activités de l'association. *Zy'va*, se donne comme ambition d'accomplir cinq actions principales¹⁷ auprès de son public.

¹⁷ Nous avons jugé nécessaire de résumer les principales actions présentées sur le site de l'association, afin de comprendre les objectifs fixés pour accompagner les jeunes inscrits à *Zy'va* dans leur vie scolaire et sociale.

1. **Accompagnement à la scolarité** sous le slogan « Des ressources collectives pour des parcours individuels ». Cette action est réalisée en partenariat avec les familles des jeunes, les établissements scolaires, l'aide des acteurs éducatifs locaux et l'aide des bénévoles. Ensemble, ils organisent ;
 - Des rencontres avec les parents tous les trimestres, pour décrypter les bulletins et redonner des objectifs de travail en fonction des acquis et des non-acquis du jeune,
 - Aide aux devoirs. Une tâche réalisée avec le jeune en question, en lui conseillant et lui donnant des méthodes à suivre,
 - Cours de soir,
 - Pendant les vacances scolaires : séances de révisions,
 - Initiation et perfectionnement aux langues (anglais et espagnol),
 - Introduction d'outils de suivi plus poussés : grille d'analyse.

2. **Accompagnement dans l'insertion professionnelle.** Cette action a pour but d'accompagner les jeunes (collégiens, lycéens, étudiants et jeunes actifs) et les aider dans leur orientation, en prenant en compte leurs capacités dans le domaine et leur choix, notamment dans les filières à choisir. L'association organise des ateliers pour expliquer les étapes à suivre pour trouver un stage ou un emploi. Pour ce faire les organisateurs de l'association ont fixé les tâches suivantes:
 - Accompagner les jeunes aux forums des métiers, les aider dans la candidature aux stages pour les élèves de quatrième et de troisième,
 - Assistance à la rédaction des rapports de stage,
 - Coaching individuel et rencontre avec un conseiller d'orientation,
 - Initiation à l'informatique et au multimédia pour les jeunes et les adultes,
 - Accompagnement à l'insertion professionnelle des jeunes diplômés,
 - Aide à la préparation et à la rédaction de CV et des lettres de motivation,
 - Simulation d'entretien,
 - Soutien dans la recherche de jobs d'été.

3. **Activités culturelles et sportives** : *Zy'va* offre aux jeunes les opportunités suivantes :
 - Pratique et sortie théâtre,
 - Pratique de la danse,
 - Pratique du chant,
 - Sortie cinéma,
 - Sorties musées,
 - Mise à disposition de locaux.

4. **Animations locales** : débats, festivités et initiatives citoyennes
 - Jardinage dans la cité,
 - Ramassage de détruits,
 - Compagne d'informations.

5. **Actions de solidarité (ateliers, sorties et séjours)**
 1. Une action dont les jeunes en question sont eux-mêmes acteurs, qu'ils organisent, avec l'aide d'un adulte. Ce sont les jeunes qui organisent les ateliers, les sorties et les séjours, bien sûr accompagnés durant leurs préparations par les adultes de *Zy'va*.

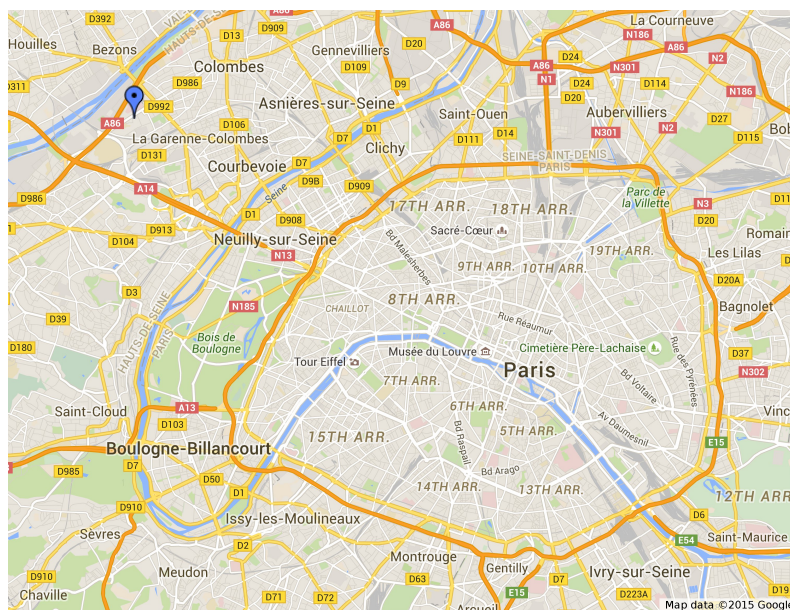


Fig. 2 : Plan montrant l'emplacement de Zy'va par rapport à Paris et aux villes de banlieue environnantes.

1.2. Premiers contacts avec Zy'va

J'ai travaillé en tant que bénévole dans cette association pendant huit mois, du mois de mai jusqu'au mois de décembre 2012. Je me suis occupé principalement de quelques jeunes pour les aider dans leurs devoirs. J'avais été introduit dans l'association par Anna Makerova¹⁸, elle-même ancienne bénévole.

La majorité des jeunes, de différents âges, de la cité des Canibouts de Nanterre se sont inscrits à un moment ou à un autre à Zy'va. On y trouve principalement des jeunes issus de l'immigration qui rencontrent des difficultés à l'école. En l'occurrence, je me suis intéressé à ceux issus de l'immigration maghrébine.

Durant ma période de bénévolat, j'ai été amené à participer à différentes activités que l'association propose aux jeunes inscrits et aux adultes de la cité des Canibouts de Nanterre. Ainsi, j'ai pu assister à plusieurs conférences-débats auxquelles différentes personnalités médiatiques sont invitées pour débattre de sujets de société. A ce titre, par exemple, Edwy Plenel a été invité le 20 janvier 2015, suite à la publication de son livre *Pour les Musulmans* aux éditions La Découverte, pour un débat autour de *la stigmatisation des banlieues*¹⁹. J'ai également participé aux ateliers de peinture, au cours desquels j'ai réalisé avec Mouna, une

¹⁸ Anna Makerova, une étudiante russe qui était elle-même à l'époque en cours de thèse de sociolinguistique à l'université de Nanterre, donnait des cours de danse classique pour les jeunes à Zy'va.

¹⁹ Après mon départ de Zy'va, je suis resté en contact épisodique avec quelques-uns de ses membres, et je continue à recevoir les actualités de l'association par mail.

jeune fille avec qui j'ai effectué une enquête par la suite (voir enquête Nacer2), un tableau pour l'offrir à des petits de la maison de jeunes du quartier.

L'association *Zy'va* est fréquentée par un public de différentes origines et différentes cultures : des Maghrébins, des Africains... c'est un lieu où s'entendent de nombreuses langues, où l'on perçoit plusieurs cultures croisées : un lieu de brassage linguistique et culturel. Un véritable marché sociolinguistique ! Comme je souhaitais focaliser mes recherches sur les jeunes issus de l'immigration maghrébine, j'ai considéré *Zy'va* comme un parfait terrain sociolinguistique pour l'étude de cette catégorie. J'ai tendu l'oreille plusieurs fois pour savoir de quoi ces jeunes parlaient en général, et quelles étaient leurs préoccupations. Les sujets de discussion tournaient en général autour des copines et copains, l'école et les histoires de famille. Grâce à mon cahier de bord²⁰ dans lequel je notais des observations sur le vif, des réflexions et dans la mesure du possible des discussions des personnes de mon entourage à *Zy'va*. Je fournirai ici deux exemples de notations effectuées à la volée au cours de ma période de présence dans l'association. Les deux exemples ci-dessous sont présentés ici pour montrer quelque chose des discussions quotidiennes, et surtout pour montrer les sujets qui reviennent fréquemment par les jeunes comme par les adultes.

Dans l'exemple 1, on voit que le sujet abordé par ces deux femmes (Françaises d'origine maghrébine), tourne autour de l'identité et des origines : comment chacune se considère-t-elle ? Française ou Algérienne ?

Finalement, on peut dire que l'identité est une catégorie instable, qui peut connaître plusieurs conceptions, soit qu'on la considère comme limitée aux origines ou à la religion, soit que l'on prenne en compte l'ensemble du vécu de la personne.

L'exemple ci-dessous (Exemple 1) montre deux choses :

- l'identité peut être mise comme étiquette à la personne par une autre personne, de l'extérieur, et cela renvoie à la distribution de l'identité par essence ;
- l'identité de la personne est quelque chose que seul le sujet lui-même s'attribue, en faisant un choix parmi ses identités possibles.

²⁰ Outil indispensable pour l'enquêteur, lui permettant de garder le souvenir de certaines choses qu'il juge utiles pour sa recherche. A ce sujet, voir l'entretien de Gérard Noiriel avec Florence Weber de 1990 (Weber, 1990), où l'ethnologue Florence Weber revient sur l'importance du journal de terrain, en le décrivant comme une arme de l'ethnologue (voir aussi Beaud & Weber, 2010 : 78).

Cette question, qui touche à l'attribution en première ou en troisième personne, est la trame du chapitre de Conein dans l'ouvrage collectif sur MPF (Gadet, dir, 2017).

(1) *Attribution identitaire par essence*²¹

Deux femmes d'origine maghrébine discutent entre elles à l'entrée de Zy'va. Par manque d'informations sur ces deux femmes, plus précisément leurs prénoms, j'ai décidé de les nommer sous la forme A pour la femme qui a donné le proverbe en arabe et B pour la seconde, et non de leur attribuer des pseudonymes.

Au cours d'une discussion entre les deux femmes, femme A donne un proverbe en arabe pour appuyer ses propos, mais la femme B ne connaît pas ce proverbe. Donc elle dit qu'elle n'a rien compris à ce que sa copine lui a dit. De ce fait, la femme A dit à la femme B :

- Femme A : *assume-toi tu es algérienne.*
- Femme B : *je suis française, je suis née ici et j'ai vécu ici et ma vie est ici*

Dans l'exemple 2, les paroles du jeune accentuent de façon claire les frontières entre *nous* vs *eux*. D'un côté, il y a la mère du jeune garçon, considéré par le fils comme maghrébine, musulmane, et de l'autre côté, le Français, ici imagé par le prénom « Jean-Paul », bien français et ne connotant pas musulman. Dans la deuxième partie de l'exemple, la barrière instaurée par le fils se situe entre les deux sexes opposés, l'homme et la femme.

(2) *Nous et eux*²² :

Autour d'une table dans la grande salle, une adulte qui travaille à Zy'va, et quelques jeunes garçons discutent sur différents sujets, une après-midi. En abordant le sujet des couples mixtes et plus précisément des couples musulmans/non-musulmans, un jeune garçon d'origine marocaine dit d'une voix haute qu'il est inacceptable de voir sa mère épouser un Français de souche, qu'il trouve étrange que sa mère fréquente et travaille avec des collègues de sexe opposé :

- *Imagine qu'elle me ramène un Jean-Paul ou je sais pas quoi*
- *Tu te rends compte que ma mère a des collègues garçons !*

Après quelques semaines passées auprès des jeunes et le personnel de l'association, j'ai commencé à être connu de tous et à acquérir leur confiance. Je me suis donc adressé, quelques semaines après, à Jean-Yves²³, un salarié de Zy'va, en lui demandant s'il serait possible de réaliser des interviews avec quelques jeunes de l'association pour parler avec eux, de

²¹ Discussion notée à la volée, le 14 juin 2012 à Zy'va.

²² Propos notés à la volée, le 05 octobre 2012 à Zy'va.

²³ A qui je dois encore des remerciements car il m'a aidé à faire mes interviews auprès de certains jeunes.

différents sujets. Il m'a alors fixé un rendez-vous pour que je lui explique le sujet de ma recherche et l'objet de mes investigations. Après avoir clarifié le contenu de ces dernières, Jean-Yves m'a tendu la main et m'a proposé son aide.

Le fait de donner quelque chose, d'apporter une pierre à l'édifice, m'a procuré en retour le privilège d'être aidé. Il s'agit d'une relation donnant-donnant : tu aides ces jeunes dans leurs devoirs, nous te faciliterons les choses pour faire tes interviews (payer de sa personne, s'impliquer – voir Gasquet-Cyrus, 2015)²⁴.

Je me suis par la suite demandé ce qui se serait passé, et quelle aurait été la réponse de Jean-Yves et celle des autres responsables de *Zy'va*, si je m'étais dès le début présenté comme sociolinguiste et enquêteur. Ils m'auraient probablement mis à la porte dès le premier jour ! Comme ils l'ont fait, plus tard avec un autre enquêteur de l'équipe MPF, qui a eu la maladresse d'afficher d'emblée ses intentions.

Pour étudier un terrain, il est tout d'abord indispensable de prendre le temps de l'observer, en immersion (participer aux activités), en se donnant le temps de prendre ses repères, de côtoyer les individus et de se familiariser avec les personnes qui s'y trouvent, enfin de donner une impression rassurante afin de désarmer toute méfiance (assez naturelle envers les intrus). Autrement dit, d'éviter de laisser percevoir la présence de l'enquêteur comme intrusive.

Le tableau ci-dessous rassemble toutes les enquêtes que j'ai effectuées de 2012 à 2014. Les enquêtes qui figurent ici ont été réalisées soit par réseau d'amis soit en passant par l'association *Zy'va*.

Nous passeront ensuite en revue tout d'abord les enquêtes effectuées à *Zy'va*, puis nous décrirons les enquêtes indépendantes.

Légende du tableau

Bleu : enquête transcrite, revue, dépouillée pour le lexique et la syntaxe (terminée)

Vert : enquête transcrite mais non revue

Jaune : enquête qui serait à transcrire partiellement

O dans la 5^e colonne : enquête d'ores et déjà affichée sur Ortolang. Les enquêtes en bleu seront affichées prochainement

²⁴ Ce type de relation donnant-donnant est souvent préconisé par des ethnologues et des ethnographes. Voir, au moins, Beaud et Weber 2010, Labov 1972, et surtout Lepoutre 1997, qui revient explicitement sur la relation enquêteur-enquêté.

	Prénoms enquêtés	Pseudos enquêtés	Enquêteur + n°		Ortolang	Durée	Transcript	Revis/Finalisation	Dépouillement syntaxe	Dépouillement lexicque	Anon.	Nb de mots Amal	Nb de mots Marine	Durée finalisées
A=	Sonia	Samia	Nacer	1		43	Fait	Michelle, Nacer, JD		Nacer fait	oui	9925	9041	43
B	Chehrazad & Hinde	Mouna & Hanane	Nacer	2		86	fait	Anaïs, Maeleenn, Françoise	oui (manque les noms)	Nacer fait	oui	20864	19360	86
B	Sofiane	Samir	Nacer	3		90	fait	Anaïs, Nacer, Françoise, FOK	oui	Nacer fait	oui	20877	19631	90
B	Rizlene & Sofia	Amina & Lamia	Nacer	4		93	fait	Roberto, Paul		Nacer fait	oui	26030	24579	93
B	Imane, Siham, Sabah, Yasmine, Farida, Hajar	Malika, Hassina, Zahia, Hakima, Kahina, Noura	Nacer	5		45	voir quelle partie de la 2e moitié						0	
B	Lamjhed	Moustapha	Nacer	6	O	60	Nicoletta, fait	Françoise, Roberto, fait	début	Nacer fait		12384	11690	60
C	Malika	Souad	Nacer	7	O	8	Nacer fait 080615	Emmanuelle, Roberto, Françoise, FOK	oui	Nacer fait		2194	2073	8
B	Sofiane 2	Samir 2	Nacer	8	O	153	Stéphanie fait	Nacer, Emmanuelle, Françoise, Nacer	oui	Nacer fait	non	39693	37067	153

Tableau 1 : Les enquêtes réalisées par Nacer (2012-2014).

1.3. Enquêtes réalisées à Zy'va

Durant mon implantation à Zy'va, je suis parvenu à réaliser trois enquêtes auprès des jeunes que j'avais rencontrés. On pourrait penser que la récolte est mince pour une si longue présence, mais ce que j'y ai appris est beaucoup plus vaste (voir chapitre suivant).

L'enquête Nacer2 a été effectuée avec deux copines, Mouna et Hanane. L'enquête Nacer4, avec Lamia et Amina, qui sont copines elles aussi, et la dernière enquête que j'ai réalisée a été faite avec Malika, Hassina, Zahia, Hakima, Kahina et Noura : l'enquête porte le nom de Nacer5²⁵. A l'exception de toutes les filles enregistrées dans Nacer 5, que je ne connaissais pas auparavant, les autres jeunes filles avaient déjà travaillé avec moi pendant les séances d'aide aux devoirs.

Interviewer deux jeunes filles d'origine maghrébine, qui se connaissent assez bien et qui ont vécu beaucoup de choses ensemble, par moi enquêteur, maghrébin aussi, est très intéressant du point de vue sociolinguistique, du fait qu'on pourrait évoquer le rôle joué par l'ethnicité, la maghrébinité, de l'enquêteur et des enquêtées dans les enquêtes. Le fait de partager certains traits avec mes informatrices (même origine ethnique, même langue d'origine²⁶, même culture, voire même religion, mais pas le même pays), cela a certainement aidé à ce que les enquêtés me fassent confiance, un peu comme si ils me considéraient comme un semblable, voire un grand-frère.

1.3.1. Enquête Nacer2 (Mouna et Hanane)

Pseudonymes	Sexe	Age	Origine des parents	activité
Mouna	Féminin	15 ans	Algérie	Elève en cinquième
Hanane	Féminin	14ans	D'un père algérien Et d'une mère marocaine	Elève en cinquième par correspondance

Tableau 2 : Description Nacer2.

J'ai commencé à travailler pour la première fois à Zy'va avec Mouna, qui était à l'époque une adolescente âgée de 15 ans, elle sera en quatrième à la rentrée scolaire 2012-2013. Mouna

²⁵Le projet MPF a pris le parti de dénommer les enquêtes à la fois par le prénom de l'enquêteur, et un numéro, selon l'ordre chronologique des enquêtes réalisées par un même enquêteur (Wajih1, Wajih2, Wajih3, par exemple). Quant à moi, j'ai apporté 8 enquêtes au projet (Nacer de 1 à 8). Tous les prénoms sont des pseudonymes.

²⁶Nous reviendrons sur cette question délicate des « origines », en étant bien conscient qu'elle n'a guère de sens pour la langue, sauf probablement dans l'imaginaire.

habite à Nanterre, ses parents sont d'origine algérienne. Mouna a été inscrite de force par sa mère à *Zy'va*, pour améliorer ses résultats du collège. La jeune fille ne s'intéresse pas aux études, ce dont ses parents sont fort mécontents. Elle m'a confié, un jour, qu'elle se sent « trop bête » pour arriver jusqu'au bac²⁷. C'est pourtant, selon moi, une jeune fille intelligente, qui sait parler, se comporter, remettre les garçons à leur place quand ils essaient de la draguer, et surtout qui prend des heures à se coiffer devant son miroir²⁸.

Jean-Yves m'a présenté pour la première fois Mouna, pour travailler avec elle pendant le mois de juillet 2012 afin de l'aider dans ses devoirs et de lui donner des cours particuliers intensifs en vue de la préparer à la rentrée scolaire. La mère de Mouna était présente ce jour là, elle m'a dit (notes de terrain) : « *s'il vous plaît aidez ma fille, et si vous avez besoin de quelque chose je suis là, voici mon numéro de téléphone au cas où* ». La mère de la jeune fille semble très inquiète pour l'avenir de sa fille, car Mouna ne s'intéresse pas à ses études, a de mauvaises notes et de mauvaises appréciations de la part de ses enseignants. En plusieurs occasions, elle a essayé de manquer un rendez-vous, en me disant au téléphone : « *Je suis pas bien, je suis malade, j'ai quelque chose à faire...* ». A chaque fois, sa mère m'a appelé pour me demander de venir en disant que le rendez-vous était maintenu.

Le père de Mouna a des problèmes de santé, il ne s'occupe pas vraiment de l'avenir de sa fille. Je me souviens qu'une fois où j'attendais sa fille à l'entrée de *Zy'va*, il m'a salué sans me reconnaître en me demandant une pièce. Je ne savais pas quoi répondre à une telle demande, et je lui ai donné une pièce de deux euros (notes de terrain).

J'ai passé beaucoup de temps à échanger avec Mouna sur différents sujets, ce qui nous a permis de nous familiariser l'un avec l'autre, et de passer tout naturellement du vouvoiement au tutoiement. J'écoutais ce qu'elle racontait et j'essayais de lui donner des conseils. Mouna m'a considéré comme une personne qu'elle connaissait depuis longtemps et non comme quelqu'un qui vient pour peu de temps puis s'en va.

Lors de nos échanges, j'ai adopté le rôle du « candide » concernant les mots et les expressions qu'elle utilisait quand elle s'adressait, par exemple, à ses copines. A partir du moment où Mouna a compris que je m'intéressais aux mots et expressions que elle et ses ami(e)s utilisaient, je lui ai dit qu'elle serait une bonne informatrice et qu'elle ferait parfaitement « la jeune » avec qui je pourrais réaliser une interview. J'ai profité de cette situation pour lui expliquer ce que je faisais comme études, quels étaient mes objectifs (« *avoir une conversation enregistrée informelle avec des jeunes de son âge* »). Cette justification a suffi à

²⁷ Ici nous reprenons des propos de Mouna, notés à la volée.

²⁸ Ici, il s'agit plutôt de propos tenus par Jean-Yves à propos de Mouna.

Mouna, qui a accepté ma demande et m'a proposé de réaliser l'interview lors d'un prochain rendez-vous. Le jour où nous devons nous voir, Mouna me propose de réaliser l'enregistrement dans le local qui se situe à quelques minutes du local principal de *Zy'va*, *Zy'va net*. C'est un lieu parfait pour réaliser une interview enregistrée. Le local est souvent vide, et le peu de jeunes qui s'y trouvent, sont concentrés devant leur écran d'ordinateur. Nous avons finalement choisi d'aller dans la deuxième pièce du local, là où se trouvait une grande table ronde. Hanane, la grande copine de Mouna, se trouvait à *Zy'va net* lors de notre arrivée, raison pour laquelle Mouna m'a demandé si Hanane pourrait participer à notre interview, demande à laquelle j'ai donné mon accord avec enthousiasme, en pensant qu'avoir deux informatrice plutôt qu'une seule serait plus riche en termes de contenu et d'échanges. Il faut ajouter, conformément à la méthodologie mise en place par Labov dans ses enquêtes new yorkaises, que l'effet de groupe constitue une garantie que l'interaction entre deux protagonistes qui se connaissent bien détourne leur attention de l'interview. Hanane²⁹ est une adolescente de 14 ans, née en France, issue de parents d'origine marocaine et algérienne.

1.3.1.1. Le déroulement de l'enregistrement Nacer2

Comme pour chaque entretien que j'ai fait avec des jeunes, j'ai procédé ici selon une règle générale : d'abord leur expliquer ce que je fais comme études, à quoi je m'intéresse et ce que j'attends d'eux.

Les deux jeunes filles ont parfaitement compris ce que j'attendais d'elles, parler le plus naturellement³⁰ et surtout ne pas être intimidée, ne pas compter sur l'autre pour parler. J'ai commencé l'enregistrement par une demande de présentation de chacune des deux filles, leurs prénoms, âge, origine de leurs parents, ce qu'elles font dans la vie à côté de leurs études, etc. Au cours de l'entretien, elles s'expriment de manière tout à fait naturelle (c'est pourquoi l'entretien a été classé B) et on voit facilement ressortir les imaginaires sociolinguistiques et culturels qu'elles ont de la France et des Français, et les catégorisations qu'elles font sur elles-mêmes et leurs semblables (voir Conein : 2017). Elles déclarent par exemple qu'elles ont le *seum* contre les Français, à la suite d'un reportage qu'elles ont vu sur les massacres de Sétif en Algérie en mai 1945. Elles se distinguent des autres jeunes par rapport à leurs origines : les

²⁹ Nous avons préféré laisser la présentation de Hanane en dernier, car nous ne la connaissions pas avant l'enregistrement, nous n'avions pas eu l'occasion de partager des tâches avec elle, comme avec Mouna. Mais cela ne veut pas dire que nous reprochons quoi que ce soit à Hanane : bien au contraire, elle a été aussi pertinente que Mouna dans l'enquête Nacer2 : il est clair que l'effet de groupe a agi.

³⁰ Le mot « naturel » est particulièrement délicat à définir, car il est utilisé par les linguistes dans trop de sens différents. Pour un sociolinguiste, il s'agit surtout de la spontanéité dans le parler, sans préoccupation d'auto-surveillance.

Arabes d'un côté et les Français de l'autre. En d'autres termes, selon elles, les *Arabes* (terme qui désigne ici des Français d'origine maghrébine) et les Français de souche ne partagent pas le même code langagier. Dans l'extrait suivant, Hanane, au tour de parole 536, affirme que les *Arabes* ont des façons de parler différentes de celles des Français de souche, et elle considère que le fait d'essayer de parler « comme les Français », éloignerait une personne du groupe des Arabes et la rapprocherait du groupe des Français.

- (3) Hanane: <On va> pas faire comme les Français enfin bonjour chérie comment ça va ? (rire)
 ENQ: <(rire)>.
 Mouna: (rire)
 Hanane: On a pas l'habitude nous hein (en riant).
 ENQ: Pourquoi tu as pas l'<habitude> ?
 Mouna: <Parce> que on a- <on habite dans un quartier> et dans notre quartier on a l'habitude de parler comme ça entre nous. (Nacer2 : 536-541).

1.3.2. Enquête Nacer4 (Lamia & Amina)

Pseudonymes	Sexe	Age	Origine des parents	activité
Amina	Féminin	17 ans	Marocains	Terminale
Lamia	Féminin	18 ans	D'un père algérien et d'une mère marocaine	Terminale

Tableau 3: Description de Nacer4.

J'ai connu Amina à *Zy'va*, à la rentrée scolaire 2012-2013, qui correspond aussi à la rentrée de l'association. La jeune fille est alors âgée de 17 ans, elle est née en France, de parents d'origine marocaine. Elle vient à *Zy'va* dans l'espoir de trouver quelqu'un qui pourrait la « coacher » dans ses préparations au baccalauréat car elle l'a raté l'année précédente. Amina souhaiterait réussir sa vie, pour pouvoir travailler à la fin de ses études³¹.

Amina est intelligente, mais elle manque de méthodes, elle ne sait pas comment s'y prendre pour répondre à un sujet ou aborder un travail donné en cours, notamment rédiger un mini-projet, déclare-t-elle. J'ai travaillé avec Amina pendant quelques semaines, pour l'aider à faire son mini-projet qu'elle doit rendre à la fin du semestre. Au deuxième rendez-vous, Amina m'a apporté un sujet de SVT sur lequel elle devait faire un mini-exposé. Elle commence à me poser des questions, sur ce qu'elle a compris ou pas compris. Je lui ai donné quelques conseils

³¹ Ici aussi, nous ne faisons que rapporter des propos notés à la volée (notes de terrain), tenus sur elle-même par Amina lors de notre première rencontre.

en lui demandant d'abord de chercher un peu la définition des mots-clés de son sujet. A la pause, Amina m'a demandé ce que je faisais dans la vie, je lui ai répondu que je faisais des études de sociolinguistique, avec une recherche sur les jeunes issus de l'immigration maghrébine de son âge. Je lui avais dit « *toi par exemple tu ferais bien l'affaire* » et elle m'a dit « *pas de soucis du moment qu'on me voit pas* ». Amina a accepté ma demande et m'a proposé d'amener aussi sa copine, Lamia. Ce que j'ai accepté, toujours selon le principe que les entretiens en dyade donnent de meilleurs résultats que les entretiens en tête à tête entre l'enquêteur et l'enquêté, en particulier quand l'on recherche une qualité dans la proximité. On s'est donc fixé un rendez-vous, dans la semaine même, vers la fin de l'après-midi, à Zy'va. J'ai donc commencé à travailler avec elle, et nous nous sommes vus trois ou quatre fois, le temps de nous familiariser (passage au tutoiement), avant que je lui demande si elle accepterait de réaliser une interview avec moi.

Lamia est une jeune fille âgée de 18 ans, née en France, de parents d'origine algérienne et marocaine. Elle s'est elle aussi inscrite à Zy'va en vue de bénéficier de cours supplémentaires pour consolider ses acquis dans les matières qui l'ont entraînés à l'échec au bac l'année précédente. Les deux jeunes filles sont copines depuis leur enfance, elles ont partagé de nombreuses expériences, notamment leur parcours scolaire et certains voyages. Il n'y a pas de réticences de la part de l'une ou de l'autre, car les deux jeunes filles se connaissent bien, la parole est fluide (et l'enquête a été classée B). En d'autres termes, les enquêtées abordent des sujets qu'elles n'auraient probablement pas abordés avec un autre enquêteur, qu'elles n'auraient pas regardé comme ayant la même origine qu'elles. Les différents traits que je partage avec Lamia et Amina ont permis d'établir la confiance avec ces dernières.

Amina parle bien l'arabe marocain, contrairement à Lamia qui le comprend mais ne le parle pas. Amina parle arabe avec ses parents, par contre Lamia dit que ses parents lui parlent en arabe mais qu'elle répond en français.

1.3.2.1. Déroulement de l'enregistrement

L'enregistrement a eu lieu dans un local qui appartient à Zy'va, « *la maison des parents* »³², un lieu très calme.

Ici aussi, j'ai commencé l'interview en demandant aux deux jeunes filles de se présenter. Nous avons abordé différents sujets, comme le baccalauréat puisqu'elles sont toutes les deux en terminale. Amina et Lamia m'ont raconté le séjour linguistique qu'elles ont fait en Irlande,

³² *La maison des parents* est un appartement qui se trouve à côté du local principal de l'association. Il sert à héberger les invités qui viennent de loin.

dans le but d'apprendre l'anglais en immersion. Amina est plus facilement causante que Lamia, quand cette dernière essaye de dire quelque chose, il est fréquent qu'Amina lui coupe la parole.

1.3.3. Enquête Nacer5 : une enquête « ratée » avec six filles (glissement de terrain)

Pseudonymes	Sexe	Age	Origine des parents	activité
Malika	Féminin	21 ans	Marocains	Infirmière et volontaire civique à Zy'va.
Hassina	Féminin	18ans	Algériens	Elève terminale ES
Zahia	Féminin	17 ans	Algériens	Elève terminale CGRH
Hakima	Féminin	18ans	Algériens	BTS
Kahina	Féminin	17 ans	Père algérien et mère marocaine.	Terminale S
Noura	Féminin	18 ans	Marocains	Terminale

Tableau 4 : Description de Nacer5.

Un apprenti-enquêteur apprend très vite qu'on ne peut pas réussir à tous les coups les enquêtes, compte tenu des imprévus qui peuvent nous surprendre à tout moment. J'en ai fait l'expérience à l'occasion de l'enquête Nacer5 !

Jean-Yves a demandé à un groupe de filles qui se trouvait dans la grande salle de Zy'va, si l'une d'elle, ou toutes d'ailleurs, serait intéressée pour réaliser une discussion enregistrée avec moi. Trois filles ont répondu à la demande, et elles se sont présentées à moi pour fixer un rendez-vous. A ce moment-là, je n'ai probablement pas été suffisamment clair auprès d'elles concernant les objectifs poursuivis, le déroulé de l'interview, les limites du nombre idéal pour une bonne interview, ...

A partir du moment où l'on n'est pas clair quant à ce qui est attendu des interviewé(e)s, en ne prenant pas vraiment le temps d'expliquer quel est l'objectif des recherches que l'on mène, de quoi il est souhaitable de parler, quels sont les différents sujets que l'on pourrait aborder, comment il faudrait s'organiser..., il se peut que des malentendus viennent perturber le déroulement de l'interview. C'est exactement ce qui m'est arrivé avec cette enquête.

L'enquêteur avait prévu que l'enregistrement allait se faire avec trois informatrices. Mais le jour du rendez-vous, en arrivant sur place, il trouve d'autres jeunes filles qui voudraient participer, mais qui ignoraient totalement ce qu'on voulait faire. L'enquête se présentait donc dans de mauvaises conditions, ce dont je ne me suis pas rendu compte immédiatement.

Après avoir travaillé toute la journée, puis pris les transports collectifs pour arriver à l'association en fin de journée pour l'interview, je n'étais sans doute pas au mieux de ma forme. En arrivant à l'association pour l'interview, je constate que les trois filles étaient un peu excitées à l'idée de parler avec moi, c'est ainsi qu'elles ont invité d'autres filles à se joindre à elles, en leur disant qu'une interview était organisée par Nacer dans telle salle, et qu'elles pouvaient y assister si elles le souhaitaient. Interroger un groupe de jeunes, de filles en l'occurrence, ne peut se faire sans une certaine préparation. Or, je ne m'étais pas suffisamment préparé pour un tel débat « collectif » avec six jeunes filles. Voici quelques-unes des difficultés auxquelles j'ai eu affaire lors de cet enregistrement :

- J'avais discuté auparavant avec les trois filles initialement prévues, mais les trois autres filles ignoraient totalement ce que je voulais réaliser avec elles ;
- Quand on a à faire à six informatrices, il faudrait prendre le temps pour mettre tout le monde à l'aise et pouvoir donner la parole à toutes les filles (50 minutes pour faire parler 6 jeunes filles qui ignoraient nos objectifs, c'était certainement insuffisant) ;
- Sans que je l'aie voulu, l'interview a été divisée en deux parties : une discussion avec un premier groupe de filles, puis un autre groupe qui vient remplacer le premier sans que je sache que les filles du premier groupe allaient quitter la salle au moment de l'arrivée du second groupe ;
- En voyant cette cacophonie que je n'arrivais pas à maîtriser, je me suis moi-même trouvé déstabilisé, au point que je n'avais plus guère d'intérêt dans ce que j'étais en train de faire.

Je ne dirai pas que cet enregistrement est entièrement inintéressant, mais je le considère plutôt comme un enregistrement qui s'est déroulé dans des circonstances assez particulières. Je reconnais que j'en porte assez largement la responsabilité, pour cause d'une préparation défailante. Par ailleurs, les circonstances dans lesquelles l'enregistrement s'est déroulé m'ont permis d'en tirer profit, notamment pour faire attention à éviter un tel désordre dans mes enregistrements ultérieurs. En tous cas, on n'a pas considéré prioritaire la transcription de l'enregistrement (comme l'indique la couleur jaune sur le tableau³³).

1.3.3.1. Le déroulement de l'enregistrement

L'enregistrement a eu lieu à *Zy'va net*. Le premier groupe est composé de 4 filles autour d'une table. Mais au moment où l'enregistrement a commencé, d'autres jeunes filles qui se trouvaient dans le local ouvrent la porte de la salle dans laquelle nous étions installés, pour

³³ Il est prévu de réécouter soigneusement cet enregistrement, de façon à décider si au moins certains passages mériteraient d'être transcrits – mais certainement pas la totalité, d'ailleurs beaucoup de passages sont à proprement parler inaudibles.

voir ce qui s'y passe. Au bout de trente minutes environ, le second groupe de filles arrive. J'ai donc été obligé de répéter ce que j'avais dit au premier groupe.

L'idée de faire un débat avec un groupe pourrait être très intéressante, mais il aurait fallu prévoir davantage de temps pour la réalisation d'un tel enregistrement, par exemple une demi-journée, et peut-être une attitude beaucoup plus dirigiste.

1.4. Enquêtes réalisées en dehors de Zy'va

1.4.1. Enquête Nacer1 (Samia)

Pseudonymes	Sexe	Age	Origine des parents	activité
Samia	féminin	18 ans	Algérienne	En stage

Tableau 5 : Description de Nacer1

Durant une période où j'ai travaillé dans la restauration rapide, j'ai fréquenté deux jeunes d'origine maghrébine : l'une issue de l'immigration algérienne (Samia), l'autre issu de l'immigration tunisienne (Moustapha – voir enquête Nacer6).

Samia est une jeune fille âgée de dix-huit ans, elle habite à Noisy-le Sec dans le département de la Seine Saint-Denis (93), dans la banlieue parisienne. Née en France de parents algériens, la jeune fille ne parle ni arabe ni kabyle. Elle essaye d'apprendre l'arabe jugé beaucoup plus important que le berbère à ses yeux, et pour y parvenir elle s'est inscrite dans une école privée.

1.4.1.1. Le déroulement de l'enregistrement

J'ai convenu avec Samia de faire l'enregistrement sur notre lieu de travail, durant la pause de Samia, car à ce moment-là nous n'avions pas d'alternative pour le faire ailleurs. Nous avons décidé de faire l'enregistrement dans la salle des équipiers vers la fin de la journée (entre 17h et 19h) car à cet horaire-là il n'y aurait pas beaucoup de gens pouvant nuire à notre tranquillité.

L'interview que j'ai réalisée avec Samia était la première enquête que je faisais, à la fois dans le cadre de ma thèse et dans le cadre du projet MPF, et d'ailleurs la première enquête tout court. Afin de me préparer, j'ai commencé par écouter plusieurs enquêtes réalisées par d'autres membres du projet MPF, surtout l'enquête de Sahar1 et celle de Wajih1, pour avoir une idée de comment il fallait s'y prendre pour faire une interview ; je n'avais aucune idée de la manière de poser les questions ni même de l'attitude à tenir par l'enquêteur envers l'informateur.

J'ai commencé l'enregistrement en demandant à Samia de se présenter, puis en lui demandant ce qu'elle faisait dans la vie, pour parler ensuite de différents sujets tels que l'Algérie, le Maroc et sa première expérience à la fac en tant qu'étudiante en médecine. Nous avons parlé bien sûr du « parler jeunes » et des différents mots que les jeunes utilisent au quotidien, le verlan, l'argot ou les mots qui sont à la mode.

Cette première enquête m'a permis de sentir ce qui était maladroit dans ma façon de procéder (ce n'est sûrement pas ma meilleure enquête), et elle m'a incité à m'y prendre autrement pour faire d'autres enquêtes auprès des jeunes ayant des profils comparables à celui de Samia, en particulier afin d'établir quel est le sens des mots qu'ils utilisent.

1.4.2. Enquête Nacer3 (Samir-1)

Pseudonymes	Sexe	Age	Origine des parents	activité
Samir	masculin	22 ans	D'un père d'origine algérienne et d'une mère d'origine allemande	En formation dans la vente

Tableau 6 : Description de Nacer3.

Samir est un jeune homme âgé de 22 ans, né dans la banlieue parisienne, issu d'un père d'origine algérienne et d'une mère d'origine allemande. Il est né à la « cité des quatre milles » à la Courneuve et habite à Gagny dans le département de la Seine-Saint-Denis (93) en banlieue parisienne. J'ai connu Samir par le biais d'amis communs. Comme il a constaté que nous avons les mêmes origines (kabyles), nous avons sympathisé rapidement et sommes devenus de très bons amis par la suite (et le sommes resté).

Contrairement aux quelques jeunes avec qui j'avais pris des rendez-vous et qui ont fini par ne pas se présenter (2 rendez-vous ratés, donc 2 enquêtes de plus, qui auraient pu être réalisées), Samir a accepté de faire un enregistrement dès la première fois où je l'ai rencontré. Ce qui est intéressant dans l'enregistrement de Samir c'est qu'il se dit « *rebeu* » et non pas français même s'il n'a jamais posé les pieds en Algérie et ne connaît ni la langue ni la culture du pays (voir Kaci : 2017 ; Kaci à paraître ; Conein : 2017). Il déclare n'avoir eu aucun copain *blanc* de sa vie, en affirmant qu'il ne les supporte pas. Je lui ai demandé pourquoi il n'aime pas les *blancs*. Samir m'a répondu que les jeunes de cité ne traînent qu'entre eux et que si quelqu'un voulait intégrer le groupe, il lui faudrait franchir beaucoup d'épreuves pour montrer s'il est assez fort pour ne pas trahir les lois du groupe. La confiance qui s'est instaurée entre moi comme enquêteur-ami et Samir comme enquêté-ami nous a permis de faire un autre

enregistrement d'environ 150 minutes (le plus long de tout le corpus MPF), deux ans après la première interview.

Contrairement à ce qui s'est produit avec les autres informateurs, j'ai gardé contact avec Samir. Nous nous voyons de temps en temps pour boire un verre ou aller au cinéma ou même pour faire des balades dans les rues de Paris. Au moment où je transcrivais l'interview, je lui ai plusieurs fois demandé par sms de me préciser le sens de certains mots. Il voulait toujours savoir si quelqu'un d'autre avait écouté son interview, et s'il avait été jugé mal. Je l'ai rassuré en lui disant que je ne faisais pas des interviews pour juger mes informateurs (et les autres membres du projet non plus), et que bien au contraire on appréciait la découverte de nouveaux points de vue et de nouveaux mots. Il a été rassuré et assez fier d'apprendre que ses propos ont été utiles et ont contribué à la recherche.

1.4.2.1. Déroulement de l'enregistrement

Comme ce n'est que la deuxième fois que je vois Samir, donc que je le connais encore assez peu, je l'ai invité, avant l'enregistrement, dans un restaurant dans le but de faire davantage connaissance, de le mettre à l'aise, et de nous familiariser un peu plus l'un avec l'autre.

J'ai donc invité Samir au restaurant chinois en bas de chez moi pour manger un *bobun*, un plat qu'il découvre. En entrant dans le restaurant, Samir me prévient qu'il ne connaît pas la cuisine chinoise et qu'il ne sait pas quoi choisir. Je lui ai donc suggéré un *bobun*. Pendant le dîner, j'ai expliqué à Samir ce que je voulais réaliser avec lui comme entretien, je lui ai précisé qu'il s'agirait d'une conversation « normale », comme celle que nous étions en train d'avoir autour du *bobun*, la seule différence étant la présence de l'enregistreur.

Après le dîner, nous sommes retournés chez moi pour commencer l'interview. Je lui ai servi un café, puis chacun se met dans un canapé. J'ai commencé par demander à Samir de se présenter en quelques mots, puis d'aborder différents sujets tels que « le langage des jeunes », le quotidien des cités de banlieue.... Ce qui est particulièrement intéressant dans cet enregistrement, ce sont les représentations sociolinguistiques des *Autres* que Samir me donne (voir aussi le parti qu'en tirera le sociologue Conein : 2017). Autrement dit, la manière d'être et de faire des *blancs* semble gêner Samir, car il déclare qu'il ne peut pas les voir alors qu'il a vécu auprès d'eux toute sa vie. Il y a pour lui un fossé sociolinguistique entre les jeunes qui s'organisent en groupes de pairs (qui ne vivent qu'entre eux, ont un langage et une tenue vestimentaire qui leur sont propres) et les autres (les blancs, qui ont réussi leurs études, qui s'habillent correctement et sont soumis à l'ordre social). Après l'enregistrement, je me suis

demandé comment il était possible de vivre dans un pays durant toute une vie en remettant ainsi en cause le fait de côtoyer ses indigènes.

1.4.3. Enquête Nacer6 (Moustapha)

Pseudonymes	Sexe	Age	Origine des parents	activité
Moustapha	masculin	22 ans	Tunisiens	Salarié dans une chaîne de restauration rapide

Tableau 7 : Description de Nacer6.

Comme dit plus haut, j'ai connu et fréquenté Moustapha durant la période où j'ai travaillé dans la restauration rapide. Moustapha est un jeune homme âgé de 22 ans au moment de l'enregistrement, issu de parents d'origine tunisienne. Il est né à Paris et a toujours vécu dans Paris, entre le 18^e et le 20^e arrondissement.

Je ne cache pas que j'avais fait plusieurs tentatives infructueuses avant de parvenir à enregistrer Moustapha. Les prétextes pour manquer les rendez-vous étaient tantôt qu'il ne s'était pas réveillé, tantôt qu'il avait oublié, voire qu'il avait eu un imprévu qui l'avait empêché de venir. Ce n'est qu'à la quatrième ou à la cinquième tentative que j'ai réussi à le convaincre (je n'y croyais plus).

Tout au long de ma période de récolte des enquêtes, j'ai eu du mal à enregistrer des garçons : j'ai pris pas mal de rendez-vous avec quelques-uns d'entre eux pour me retrouver seul les jours prévus pour l'entretien, alors que les filles se sont toutes montrées davantage pro-actives : elles me demandaient de participer aux interviews, voire me proposaient des créneaux durant lesquels elles seraient disponibles³⁴.

1.4.3.1. Déroulement de l'enregistrement

Moustapha est quelqu'un de très bavard : il n'arrêtait pas de parler pendant qu'on travaillait ensemble. C'est un jeune homme à l'aise, qui n'hésite pas à dire ce qu'il pense (ce qui rend d'autant plus curieux les rendez-vous manqués). L'enregistrement s'est déroulé chez moi à Paris dans le 19^e arrondissement. Comme dans tous les entretiens, j'ai essayé de mettre mon informateur à l'aise. J'ai commencé tout d'abord par lui poser des questions du type comment tu t'appelles, quel âge as-tu ? ...etc. pour arriver à différents sujets, comme le travail, ce qu'il projette dans l'avenir, les événements qui se sont déroulés dernièrement en Tunisie, ce qu'il

³⁴ Il m'est arrivé d'entendre une jeune fille dire à sa copine : « viens participer à l'entretien ça peut t'aider dans ton truc », en faisant allusion à son entretien pour un stage (notes de terrain).

pense du « parler jeunes » en général, ou les différents mots et expressions que les jeunes de sa génération utilisent .

1.4.4. Enquête Nacer7 (Souad)

Pseudonymes	Sexe	Age	Origine des parents	activité
Souad	féminin	35 ans	Parents d'origine algérienne	Pas renseigné

Tableau 8 : Description de Nacer7.

Cet enregistrement est le seul dans son genre dans le corpus MPF. En effet, il s'agit d'une conversation téléphonique, entre une jeune femme, Souad, et une copine. Beaucoup d'informations manquent, et tout d'abord les répliques de l'interlocutrice puisque l'enregistreur était basé sur un seul lieu. Mais il manque aussi tous les renseignements quant à l'identification du milieu socio-professionnel de Souad, sa profession, de quelle génération d'immigration elle provient, la situation professionnelle de ses parents ... etc.

J'ai connu cette informatrice dans le milieu de mon travail dans une boutique, elle vient de temps en temps pour éditer des mails ou faire des photocopies, puis avec le temps nous avons sympathisés. Comme elle savait que je m'intéressais aux mots qu'elle utilise (verlan, argot, arabe), elle a accepté le principe d'être enregistrée sur le lieu de mon travail. Je l'ai enregistré sans qu'elle le sache, puis lui ai fait part de ce que j'avais fait, ce qu'elle a accepté après-coup. Cet enregistrement, qui n'a duré que le temps d'une conversation téléphonique, est le plus court de tous les enregistrements que j'ai effectués dans le cadre de MPF – et aussi l'un des plus courts de MPF, toutefois cette longueur n'est pas exceptionnelle pour les enregistrements écologiques.

1.4.4.1. Déroulement de l'enregistrement

L'enregistrement de Souad a été effectué sur mon lieu de travail. Souad est la seule locutrice : on n'entend en effet pas son interlocutrice au bout du fil, car elle n'a pas mis le haut parleur. Mais étant donné qu'elle parle de façon à peu près ininterrompue, cela ne m'a pas semblé très grave.

1.4.5. Enquête Nacer8 (Samir-2)

Pseudonymes	Sexe	Age	Origine des parents	activité
Samir	masculin	24 ans	D'un père d'origine algérienne et d'une mère d'origine allemande	Salarié chez Monoprix

Tableau 6 : Description de Nacer8³⁵.

Je suis demeuré en contact avec Samir après le premier enregistrement (voir enquête Nacer3), on se voyait de temps en temps et on se donnait des nouvelles par téléphone ou par message. Deux ans après le premier enregistrement, j'ai redemandé à Samir si nous pourrions refaire une interview dans les jours qui suivaient, avec la curiosité de savoir s'il y aurait des différences par rapport au premier enregistrement, notamment du fait qu'il avait vieilli (deux ans de plus) et qu'il avait trouvé un travail stable.

Nous nous sommes donnés rendez-vous à la gare Saint-Lazare pour aller chez moi dans le 18^e arrondissement à Paris. Dans le métro, Samir me donnait des détails sur son nouveau travail, ses voyages, et ses aventures. En arrivant chez moi, je lui ai fait visiter mon nouvel appartement qui donne sur une rue piétonne, et de l'autre côté, une vue sur un bout de la tour Eiffel (enfin, l'antenne), et l'église de Montmartre. Il a beaucoup apprécié, en me disant qu'il aimerait bien avoir un appartement à Paris (il habite alors toujours à Gagny, chez ses parents), pour pouvoir sortir et rentrer quand il le souhaite sans se soucier des transports. Je lui ai proposé un café, puis je lui ai expliqué que nous allions faire une interview comme celle que nous avions faite deux ans auparavant. Il m'a dit que cela lui faisait plaisir de pouvoir m'aider et s'il fallait refaire encore une autre fois un autre enregistrement, il serait d'accord.

1.4.5.1. Déroulement de l'enregistrement

C'est l'enregistrement le plus long que j'ai effectué depuis que je faisais des enquêtes avec les jeunes : il dure 2h 30 mn, alors que nous pensions parler environ 1 h. C'est aussi le plus long de tout le corpus MPF. La longueur de cet enregistrement est due à la relation aisée et amicale tissée avec Samir et à l'envie qu'il avait de me raconter sa nouvelle vie.

³⁵ Nous avons classé les fiches descriptives de nos informateurs par ordre chronologique du recueil. C'est pourquoi Nacer8 est classé après la fiche descriptive de Moustapha, même s'il s'agit d'un complément de Nacer3, mais réalisé deux ans après Nacer3.

2. Conclusion

Le travail de terrain s'est avéré extrêmement consommateur de temps, entre la recherche des informateurs, la mise au point du recueil et la transcription. Mais, tout en bénéficiant, selon les conventions en vigueur dans MPF, de la libre disposition des enquêtes réalisées par d'autres enquêteurs (enquêtes que nous évoquerons à l'occasion), je ne regrette pas d'être passé par la discipline du terrain, qui m'a permis d'apprendre beaucoup de choses.

La démarche de recueillir des enregistrements qui tendent vers la proximité permet une observation nuancée quant aux pratiques langagières. Autrement dit, nous avons considéré les informateurs tout autrement que comme des échantillons représentatifs de leur milieu, que des locuteurs quadrillés dans des cases essentialistes (sexe, âge, origine...etc.). Un groupe de pairs ne se constitue pas seulement à partir de critères *origine ethnique* ou *lieux d'habitat*, mais tout autant sur des critères mettant en jeu l'affinité entre les locuteurs. Ainsi, Hambye contourne l'étiquetage des locuteurs pour souligner le rôle d'un vécu partagé :

« Il est de ce fait inévitable que les personnes vivant dans un même lieu de l'espace urbain partagent toute une série de caractéristiques sociales, possèdent à peu près les mêmes types de ressources, et que l'on puisse dès lors les associer à un faisceau de trajectoires sociales relativement semblables » (2003 : 34).

De là peut suivre une réflexion quant à l'impact d'une proximité entre des interactants qui partagent, outre un cadre social et spatial, de nombreuses choses qui les relient. Les innovations linguistiques (lexicales, en particulier), sont déclenchées par le fait que se manifeste dans l'immédiat une certaine complicité entre locuteurs, un lien émotionnel³⁶ :

« Il faut plutôt examiner séparément le potentiel innovateur de chaque paramètre. Sans aucun doute, il existe des formes d'innovations expressives, typiques de l'immédiat et déclenchées par une forte participation émotionnelle. Effectivement, beaucoup de changements sémantiques (lexicaux aussi bien que grammaticaux) remontent, en fin de compte, à des créations métonymiques, métaphoriques etc. provoquées par l'émotionnalité forte d'une conversation spontanée [...] » (Koch & Oesterreicher, 2001 : 590).

³⁶ Par « émotionnel », nous entendons tout ce qui contribue à constituer une connivence entre protagonistes. Il peut s'agir d'une activité quelconque, pratiquée par les adolescents : le sport par exemple, d'une galère surmontée ou connue ensemble, d'une réussite (dans le sens contraire de la galère). Il s'agit bien sûr d'un inventaire ouvert.

C'est en prenant en compte une perspective plus large que la méthodologie variationniste qu'on a su saisir d'un œil nouveau des innovations lexicales et sémantiques. Dans la même lignée de réflexion, nous regardons les unités lexicales non comme de simples outils de communication, mais dans un contexte qui favorise leur émergence.

Pour conclure, nous reviendrons sur la variabilité du français parlé (ou écrit), pour tenter de situer nos enquêtes dans la palette stylistique qui va du pôle de l'immédiat communicationnel à celui de la distance communicationnelle. Tout événement discursif, dont nos enquêtes, se situe sur un continuum qui tend vers la distance chez un conférencier (ou une lettre adressée à un ministère, pour l'écrit), par exemple, et qui se rapproche de l'immédiat dans des discussions entre amis (ou dans le langage SMS, les chats sur internet, pour l'écrit), par exemple. Nous espérons nous être donné les moyens d'approcher au plus près de l'immédiat.

Chapitre 3

Relation chercheur-informateur

Notre expérience sur le terrain nous permet d'apprécier d'un œil nouveau les considérations théoriques faites à ce sujet dans la littérature des sciences sociales d'une part, de la sociolinguistique de l'autre.

1. Les types d'entretiens

Les méthodes de récolte de données par la sociolinguistique s'est inspirée des réflexions faites en sciences sociales, en particulier pour les entretiens. En effet, l'entretien relève du cadre de l'interaction verbale et donc d'un échange de paroles entre locuteurs (même si on peut dire que c'est une conversation un peu particulière). C'est un outil pour provoquer la parole de l'enquêté en lui posant des questions, en rebondissant à ses propos, en essayant d'obtenir des récits et éventuellement en le poussant dans ses retranchements (par exemple en s'opposant à ses dires, ce qui le force à davantage d'explications et à donner des exemples).

Il faut considérer globalement la situation d'énonciation pour concevoir le discours tenu par l'enquêté, car l'enquête en soi ne suffit pas (du moins, pas toujours) quant à la compréhension de celle-ci. A cet égard, Bres (1999) considère que :

« L'entretien apparaît donc comme un merveilleux outil de recueil des données : sa médiation permettrait d'atteindre la parole des informateurs en court-circuitant les pratiques sociales dans lesquelles elle se construit au quotidien ; le détour de l'interview irait plus rapidement – sinon plus droit – au but que l'observation directe des dites pratiques ».

Bres considère qu'il faut repenser les méthodes d'enquête. Après avoir présenté les différents types d'entretiens (directifs, semi-directifs, interactifs) il se demande comment avoir des chances d'accéder à de la parole « authentique ». Nous pensons que la possibilité de tendre vers de la parole authentique suppose une préparation en amont, que nous appelons « pré-enquête ». Autrement dit, la qualité de l'enquête est fonction de la relation qu'entretiennent les locuteurs (enquêteur /enquêté). Effectuer un entretien dès la première rencontre avec un

inconnu, par exemple, augmente les chances d'y échouer et d'échapper à la parole dite « authentique » ou « naturelle »³⁷.

L'association complémentaire entre l'entretien et l'observation est importante pour combler les manques qui pourraient émerger d'un entretien seul ou d'une observation seule. Même si l'entretien n'est qu'une technique parmi d'autres pour récolter des données, il reste tout de même que c'est une procédure pratique, comme le conclut Bres : « l'entretien n'est pas la voie royale d'accès à la parole de locuteurs mais un moyen commode de provoquer sa production et - donc sa récolte - dans un cadre particulier : l'interaction de l'interview » (*ibid.*). Calvet ajoute à la conclusion de Bres que cette remarque « pourrait s'appliquer à toutes les facettes de l'enquête sociolinguistique. L'entretien, l'enquête par questionnaire, l'observation, etc., sont autant de moyens pour cerner une pratique sociale et linguistique qu'il convient ensuite, nous l'avons vu, d'analyser ». (1999).

Depuis les années 60, la sociolinguistique a « participé d'un mouvement de réhabilitation des données ordinaires de locuteurs ordinaires, qui à partir des années 60 a concerné toutes les sciences sociales » (Gadet & Guerin, 2012 : 42). C'est dans cet esprit que MPF a cherché à diversifier « les situations de recueil, l'interview étant une situation parmi d'autres » (*ibid.*). Nous avons souhaité enregistrer des situations écologiques, mais le nombre de réussites est relativement restreint, puisqu'on souhaitait disposer parallèlement de métadonnées concernant le(s) interviewé(s) ; celles-ci renseignent des éléments objectifs – participants, cadre spatio-temporel, condition d'entrée/de mise en contact avec l'informateur – et des éléments subjectifs qui émergent de la situation de l'analyse (*ibid.* : 43).

Ce qui a été pratiqué le plus fréquemment dans MPF consiste donc en interviews, qui toutefois ne reprennent pas le schéma des « interviews sociolinguistiques » à la Labov, dans la mesure où nous avons imposé le critère de proximité (voir Koch & Oesterreicher : 2001) à la base de toute interaction.

Il est évident que les méthodes de recueil de données diffèrent d'une discipline à l'autre, du fait des différences d'objectif. Depuis au moins les travaux de l'ethnologue Malinowski³⁸, dont les pratiques ont bouleversé les méthodes de l'anthropologie en leur ajoutant une nouvelle pratique d'observation, les modes de recueil de données se sont beaucoup affinés. C'est la pratique que l'équipe de sociologues, dont Sayad faisait partie, dirigée par Bourdieu

³⁷ Sans s'illusionner sur le caractère inatteignable d'un tel « idéal ».

³⁸ Malinowski a étudié les habitants des îles Trobriand et Luzançay, entre 1916 et 1922, où il a pratiqué la méthode de l'observation participante, dont il est généralement considéré comme l'inventeur. Sa méthode a consisté en une immersion totale dans la société trobriandaise, pour adopter le mode de vie des indigènes de manière à ce que sa présence devienne parfaitement naturelle aux yeux des indigènes, qui au bout d'un moment ne se demandent probablement plus ce qu'il fait parmi eux.

dans *la Misère du monde* (1993) a adopté pour réaliser les enquêtes. Elle a été aussi adoptée par Lepoutre (1997) lorsque il a fait une étude ethnographique auprès de ses élèves, collégiens à la Courneuve.³⁹

Les méthodes de recueil de données en sociolinguistique ont elles aussi connu un bouleversement avec les travaux emblématiques de Labov, en particulier l'étude de la stratification sociale de New York et en particulier de Harlem, l'île de Martha's Vineyard. Le principe du « paradoxe de l'observateur » de Labov insiste sur le tiraillement du chercheur, qui sait que les gens (et en particulier dans leurs façons de parler) ne se comportent pas de la même manière selon qu'ils sont ou non observés, ce dont on ne peut s'apercevoir qu'en les observant : « la sociolinguistique naissante des années 60 s'est trouvée fortement influencée par les réflexions sur les méthodes initiées par Labov, et la plupart des sociolinguistes adopteront les orientations posées dans le "paradoxe de l'observateur" » (Gadet : 2000).

C'est tardivement (ne serait-ce que parce que cela supposait quelques améliorations technologiques sur les appareils de recueil) que la sociolinguistique s'est tournée vers les données écologiques, qui recherchent la qualité de discours authentiques, point d'aboutissement de la « quête du vernaculaire » (Auzanneau : 2015), où l'on peut espérer trouver des faits (socio)linguistiques « nouveaux », « intéressants » (ces termes seront précisés dans notre deuxième partie).

Pour avoir accès à de telles données de qualité, Bourdieu, dans un ouvrage qui accorde une large place à la parole la plus authentique possible d'enquêtés à qui la parole n'est que rarement accordée (1993), recommande de recruter les enquêtés en exploitant la puissance des *réseaux* :

« On a ainsi pris le parti de laisser aux enquêteurs la liberté de choisir les enquêtés parmi les *gens de connaissance* ou des gens auprès de qui ils pouvaient être induits par des gens de connaissance. La proximité sociale et la familiarité assurent en effet deux des conditions principales d'une communication "non violente". d'une part, lorsque l'interrogateur est socialement très proche de celui qu'il interroge, il lui donne, par son interchangeabilité avec lui, des garanties contre la menace de voir ses raisons subjectives réduites à des causes objectives, ses choix vécus comme libres à l'effet des déterminismes objectifs mis au jour par l'analyse. On voit que d'autre part, se trouve aussi assuré en ce cas un accord immédiat et continûment confirmé sur les présupposés concernant les contenus et les formes de communication : cet accord s'affirme dans l'émission ajustée, toujours difficile à

³⁹ En effet, pour réaliser ses enquêtes, Lepoutre a tiré parti de 10 ans d'immersion à La Courneuve. Il avait été nommé professeur d'histoire dans un collège de la commune (sa présence était donc légitime), et de plus, afin de se rapprocher le plus possible de ses élèves, il a choisi de venir habiter dans le quartier où la majorité des élèves habitaient, il s'est inscrit au club de sport pour pratiquer le sport auquel la majorité de ses élèves étaient inscrits (la boxe thaï).

produire de manière consciente et intentionnelle, de tous les signes non verbaux, coordonnés aux signes verbaux, qui indiquent soit comment tel ou tel énoncé doit être interprété, soit comment il a été interprété par l'interlocuteur ». (1993 : 1395-1396)

Bourdieu ajoute, dans une note de bas de page, que l'enquêteur doit être attentif à ce que l'enquêté lui raconte, « au point qu'un moment d'inattention, de distraction du regard suffit souvent à susciter une sorte de gêne chez l'enquêté et à lui faire perdre le fil de son discours » (*ibid.* : 1396). Ici encore, l'attention prêtée est facilitée par la connaissance préalable.

C'est donc par commodité que les enquêteurs de MPF ont adopté les entretiens, mais le principe rigoureux a été de viser des « entretiens de proximité », c'est-à-dire de ne jamais enregistrer d'inconnus. Tous les entretiens ont exigé une connaissance préalable de l'informateur.

2. Ce que l'enquêteur rapporte de son terrain

La sociolinguistique s'est inspirée des méthodologies de recherche des sciences sociales pour les enquêtes de terrain, une démarche dans laquelle la constitution d'un corpus de travail demande une forte implication de l'enquêteur (Beaud & Weber : 2010 : 13).

En effet, l'enquêteur doit choisir un terrain d'enquête, ce qui demande un gros investissement en temps. Car sans l'aide de tierces personnes, trouver un terrain est complexe, voire quasiment impossible (surtout pour les débutants dans les enquêtes de terrain). Dans notre cas, notre participation au projet MPF nous a permis d'aller à la recherche du terrain, de le rencontrer, et d'y revenir. Cependant, mon implication à *Zy'va*, m'a confronté à la vie quotidienne de cette association et de ses membres (aide au devoirs, réunion, débats, activités festives...), et cela m'a donné envie de comprendre de plus près la vie des jeunes.

Revenir du terrain après une longue période laisse des traces à l'enquêteur, comme le notent Beaud et Weber : « vous ne sortez pas inchangé, voire indemne, d'une enquête. Vous pouvez en être transformé : vous verrez ensuite les choses et les personnes autrement. » (2010 : 13).

En effet, après avoir pris du recul par rapport à l'association, ce sont en particulier les jeunes filles auxquelles j'ai eu affaire à *Zy'va* qui m'ont permis de mieux comprendre que tout en étant issues de milieux répondant aux appellations de « quartier » ou de « cité » de la banlieue parisienne, elles ont des ambitions, l'envie de réussir et d'avoir une vie professionnelle et surtout de parler normalement, comme les autres jeunes de leur âge issus ou non d'un milieu populaire...

L'exemple de Samir, avec qui j'ai réalisé deux enregistrements à deux ans d'écart, m'a permis de nouer une amitié avec lui, de le connaître et de comprendre ses discours, que j'ai pu remettre dans leur contexte.

Le terrain que j'ai effectué a ainsi consolidé ma réflexion et ma considération envers les jeunes auxquels j'ai eu affaire. Désormais, je regarde leurs façons de parler autrement que comme un signe d'appartenance ethnique, d'une classe générationnelle ou de milieux sociaux défavorisés. Le terrain m'a interdit de mettre dans des cases des locuteurs en fonction de leurs façons de parler et de leur milieu social, et m'a conduit à prendre ces locuteurs en considération en tant que tels.

Dans son enquête sur l'île de Martha's Vineyard (1972), Labov avait su montrer que le sentiment identitaire des insulaires n'était pas nécessairement conscient pour eux et qu'il pouvait être difficilement perceptible par un observateur extérieur. Sa perception n'est possible qu'à partir du moment où l'observateur quitte sa position d'extériorité pour passer du temps sur le terrain, afin de chercher à savoir ce que les insulaires ont à dire.

Dans ma propre expérience des enquêtes de MPF, j'ai trouvé que l'exemple de Samir confortait la démarche de Labov. En effet, si on se contente d'un quadrillage socio-démographique, on aura du mal à comprendre que Samir, qui est français, qui a des grands-parents paternels algériens, des parents de nationalité française, une mère d'origine allemande, qui ne parle pas arabe, qui n'est jamais allé en Algérie, puisse se considérer comme algérien plutôt que français (Gadet & Kaci : 2012 ; Kaci, à paraître b). C'est ce que nous allons illustrer avec l'extrait suivant :

- (1) Nacer: Et toi par exemple quand euh quand quelqu'un te dit euh tu es de quelle nationalité tu dis quoi?
Samir: Moi je dis Algérien. On j- Français personne dit Français.
Nacer: C'est vrai?
Samir: Mais non.
Nacer: Mais arrête.
Samir: On dit toujours euh non on dit Algérien les les co- les noirs il dit Congolais Sénégalais Français.
Nacer: Tu dis jamais Français quoi?
Samir: Non.
Nacer: Alors que tu as une carte bleue français nationalité française et tout ça quoi.
Samir: Ouais la carte. Voilà juste ça c'est tout.
Nacer: Mais tu dis Fran- Algérien comme ça?
Samir: Algérien direct Algérien.
Nacer: Pas de Français?

Samir: Non bah non bah non puisque mes origines sont pas françaises je suis né en France mes origines sont pas françaises. (Nacer 3 : 951-968)

Tout au long de la recherche sur le terrain, jusqu'à la récolte des corpus, on rencontre des difficultés pratiques de différents ordres, et on apprend beaucoup du fait d'essayer de ne pas refaire plusieurs fois les mêmes erreurs.

La base d'une interview « réussie » (certes, on pourrait toujours faire mieux) repose en bonne partie sur les épaules de l'enquêteur et sur sa capacité à s'adapter au terrain auquel il est confronté⁴⁰.

3. Donnant-donnant dans les enquêtes de type ethnographique

Les enquêtes de terrain de type ethnographique sont réalisables à condition que l'enquêteur s'investisse totalement dans le terrain et donne une partie de lui-même (le temps pour participer aux différentes activités du groupe étudié). C'est seulement à partir du moment où les enquêtés/observés oublient les raisons scientifiques pour lesquelles l'enquêteur/observateur est à leur côté, que le vrai travail d'étude et d'observation peut commencer. Car, à ce moment là, le comportement sociolinguistique des enquêtés revient à un stade naturel : « La durée de l'insertion finit par avoir pour effet d'assouplir la relation enquêteur/enquêté. Cependant, le coût est élevé pour le chercheur, en investissant de sa personne, de son énergie, de son temps ... » (Gadet : 2000). Nous pensons ici en particulier à Lepoutre, qui a investi beaucoup de temps et d'énergie pour faire ses enquêtes.

Je peux comparer la posture de Lepoutre avec ce que j'ai vécu à l'association *Zy'va*, où j'ai laissé passer du temps (tout en donnant de l'énergie et du temps à faire de l'aide aux devoirs) avant de demander aux enquêtées l'autorisation d'effectuer des interviews. Finalement, la récolte semble maigre, puisqu'il n'y a que 3 enquêtes faites à *Zy'va*, pour 8 mois de présence dans l'association. J'ai d'abord commencé une lente approche des jeunes filles qui deviendraient des enquêtées, en leur apportant de l'attention, en leur donnant des conseils, en les aidant à faire leurs devoirs pendant un certain temps, jusqu'à ce que la relation entre nous devienne confortable. Puis, après avoir constaté qu'une relation de confiance s'était installée,

⁴⁰ Tout au long de mes recueils pour MPF, je me suis astreint à rédiger des notes de terrain, prises au jour le jour, dès le premier contact avec les enquêtés jusqu'à l'enregistrement et même quand il y avait lieu après l'enregistrement, mais jamais pendant pour éviter de déstabiliser les enquêtés. Comme pour Lepoutre, le rassemblement de ces notes « ...constitua en fait un premier retour réflexif sur notre expérience de terrain, condition nécessaire à la constitution de l'objet ethnologique proprement dit » (Lepoutre, 1997 : 19) – Lepoutre parle ici des Collégiens de la Courneuve auprès de qui il a enseigné l'histoire pendant des années, durant lesquelles il a pu faire une observation participante auprès des élèves.

après plusieurs rendez-vous, je leur faisais part de ce que je faisais comme études, de ce à quoi je m'intéressais, afin de finir par leur demander si elles accepteraient de discuter au tour d'un dictaphone (en leur demandant leur aide, selon une pratique de Labov).

Il apparaît que la personnalité (dont l'appartenance ethnique) du chercheur joue un rôle quant à l'accès du terrain, ou à son éventuelle fermeture. C'est ainsi que d'Halluin rapporte qu'elle se voit refuser sa demande d'enquête auprès de demandeurs d'asile en France. D'une part à cause de sa position de chercheur (position de dominant : juridique, institutionnelle, sociale, intellectuelle ?) qui fait de sa relation aux enquêtés un rapport de domination (2005 : 63-66). D'autre part, en raison du manque de confiance (comme les demandeurs d'asile recourent à des pratiques illégales pour leur survie, ils préfèrent se taire) (*ibid.* : 66).

C'est aussi ce à quoi se confronte Bouillon, qui montre que si des enquêtés acceptent des entretiens, c'est parce que « l'interlocuteur a, comme dans toute relation sociale, le sentiment que quelque chose lui est également accordé » (Bouillon, 2005 : 81). Bouillon explique ainsi pourquoi, selon elle, les squatters acceptent ou non d'être enregistrés. Elle écrit : « L'ethnographie est une relation sociale et comme telle, elle implique un échange fondé sur un don (l'intégration dans un groupe et l'information) et un contre-don (l'attention, la gratification symbolique et l'aide) » (*ibid.* : 90). Le fait que les enquêtés permettent au chercheur d'accéder à leur mode de vie quotidien, à leur vie privée et lui donne des informations, cela suppose qu'il attendent (plus ou moins consciemment) un contre-don en retour.

Bouillon retient trois aspects, qui entrent en cause comme contre-don :

1- l'écoute : « il [l'ethnologue] regarde et écoute, sans dévaloriser ni favoriser un type de discours, sans porter de jugement non plus. Et c'est aussi de sa capacité à porter ce type d'attention que dépend la qualité des informations qu'il reçoit » (*ibid.* : 82).

2- L'extériorité comme gratification symbolique : le fait d'être Française a permis à Bouillon (*ibid.* : 85) d'être reçue à bras ouvert par Amina, qui l'interrogeait sur la société française, et en particulier sur le monde des femmes.

3- Il s'emble que l'écoute et la gratification symbolique ne constituent toujours pas un contre-don suffisant (*ibid.*). De la part d'enquêtés en situation de forte précarité, la demande d'aide, surtout dans les démarches administratives, est souvent prioritaire⁴¹.

⁴¹ Dans Bouillon (2005), l'auteure nous raconte comment elle apporte de l'aide aux réfugiés : « J'accompagnais Amina dans les administrations, remplissais des dossiers, sollicitais des travailleurs sociaux, téléphonais, écrivais, relançais » (Bouillon, 2005 : 86).

A une plus petite échelle (avec des enjeux moindres), c'est ce à quoi j'ai été confronté auprès de mes enquêtés à Zy'va : on m'a donné l'accès au terrain parce que je donnais quelque chose en retour, de l'aide pour les devoirs.

4. Les enquêtes de groupe

Pour améliorer la méthodologie de recueil de données, les chercheurs en sciences sociales qui ont le travail de terrain pour préoccupation, ont essayé (et essaient encore et toujours) de trouver une meilleure façon d'observer des interactions verbales entre interlocuteurs dans un contexte le plus naturel possible. La participation du chercheur (enquêteur) à l'interaction verbale de ses enquêtés offre la possibilité, dans le déroulement du discours, de réduire sa présence, voire de l'effacer, de « chercheur » et « observateur » à celle d'un simple interlocuteur. La participation de l'enquêteur à une interaction avec ses enquêtés lui donne une position d'observateur « passif », laissant, dès lors, la situation tendre vers l'écologique. En effet, en droite ligne de Goffman (1979), la position du chercheur (*footing*) est à prendre en compte dans une interaction. Comme le chercheur peut être un observateur passif ou actif de l'interaction verbale, les interlocuteurs – « enquêtés » / « observés » – réagissent de façons différentes. En effet, lorsque le chercheur ne laisse pas tomber sa « casquette de chercheur » sur son terrain, auprès des enquêtés, ces derniers peuvent se sentir inférieurs face à un tel « intellectuel » qui, à leurs yeux, détient un savoir. Mais si quand le chercheur fait tomber sa « casquette de chercheur » et essaye d'assurer un environnement apaisant, cela améliore les chances d'observer un environnement tendant vers le naturel.

Toujours attentif à la recherche du parler ordinaire, Gumperz (1982) a introduit dans le bagage méthodologique de la sociolinguistique une pratique moins coûteuse que l'observation participante (en temps, en investissement d'énergie et en sollicitation des enquêtés), qui consiste à provoquer des sessions de groupes issus d'un même réseau social serré, en choisissant un groupe d'amis partageant plusieurs points communs (pratiquer le même sport, être dans la même classe, par exemple). L'effet de distance entre « observateur » et « observé » s'oublie dans les enregistrements de groupes, parce que les enquêtés sont plus attentifs à l'effet de groupe qu'à l'observation et l'enregistrement. L'effet d'attention à l'enregistreur diminue au fur et à mesure de l'avancement de l'interaction.

C'est l'une des méthodes que la sociolinguistique cherche à adopter. Il s'agit toujours de minimiser l'effet observateur, pour cerner le parler ordinaire de locuteurs ordinaires : « les méthodologies adoptées tentent elles aussi de minimiser les effets de "paradoxe de

l'observateur" mais, influencées par l'anthropologie, un bon nombre d'entre elles privilégient l'observation participante » (Auzanneau, 2015 : 54).

C'est la raison pour laquelle nous avons préféré, dans MPF, faire quand c'était possible des enregistrements avec au moins deux protagonistes, pour que la parole circule rapidement et naturellement, ainsi que pour que l'effet de groupe l'emporte sur la présence de l'enquêteur. Si en sociolinguistique il est préférable d'enregistrer un groupe dont le réseau social est serré, en sciences sociales le critère de « réseau serré » est plus au moins promu quand à la sélection d'un groupe pour effectuer un entretien. Ainsi, des chercheurs comme Duchesne & Haegel (2004)⁴² proposent d'alterner la sélection d'un groupe en réseau serré, et celle d'un groupe qui peut ne pas partager un réseau serré, dans les entretiens collectifs. D'où leur préférence pour l'appellation « entretiens collectifs » par rapport à celle de « entretiens de groupe ». Les chercheuses comprennent les entretiens collectifs comme impliquant « ... au moins deux personnes et met[tant] en jeu une relation sociale dépassant le traditionnel couple constitué par l'enquêteur et l'enquêté » (*ibid.* : 8). Mais cette idée d'entretien collectif, au sens de Duchesne & Haegel, risque de biaiser le recueil de données à visée écologique et authentique.

5. En quête du « parler ordinaire »

5.1. Le parler ordinaire

Les recherches sur le parler dit ordinaire sont une préoccupation constante des travaux sociolinguistiques depuis le début de la deuxième moitié du 19^e siècle. À l'instar des recherches de Labov sur la variabilité langagière, le *Black English* des locuteurs de Harlem (1972), des recherches similaires se sont succédées, toujours en quête du parler ordinaire, un peu partout dans le monde, se fixant toujours l'objectif de minimiser l'effet de l'observateur en tentant de recueillir le parler ordinaire des locuteurs ordinaires dans des situations ordinaires. C'est ainsi que le parler ordinaire est défini par Auzanneau comme : « un ensemble de traits "des variétés, des langues" utilisés par un locuteur ou un groupe de façon régulière » (2015 : 51). En effet, le parler ordinaire se définit comme une façon de parler, avec ou sans traits émergents, entre membres d'un groupe de pairs au quotidien.

⁴² Les deux chercheuses supposent dans les entretiens collectifs une conception plus large que celle des entretiens de groupe. Ainsi, elles entendent par le qualificatif « collectif » comme concernant non seulement les entretiens de groupe naturels, qui, selon elles, partagent un réseau social serré, mais elles y incluent les groupes ne partageant pas de réseau social serré : « L'idée de "groupe" suppose qu'au-delà du cadre ponctuel de quelques heures consacrées à l'entretien, quelque chose existe qui relie les personnes interrogées, qu'il s'agisse de relations affectives [...]. Or, si les entretiens collectifs peuvent effectivement concerner des groupes au sens sociologique du terme, ils peuvent effectivement rassembler des personnes qui ont peu de choses en commun » (2004 : 8).

Nous reviendrons dans la deuxième partie sur l'idée de « traits émergents », qui peuvent être dans les « parlars jeunes », par exemple, l'usage du verlan, de l'argot, de troncations et d'emprunts à des langues étrangères, pour le niveau lexical. On peut associer l'idée de parler ordinaire à différents niveaux, selon les objectifs du chercheur. Il est supposé tendre vers l'informel, le spontané, quant aux conditions de production des énoncés. Il est ainsi qualifié d'authentique, de typique, lorsque le caractère local du locuteur est mis en avant. Enfin, il est regardé comme un parler « normal », « familier » et « identitaire » quand il s'agit du caractère répétitif et quotidien de certaines relations (*ibid.* : 51).

5.2. A la recherche d'une « méthodologie idéale »

La quête du parler ordinaire est donc devenue un objet d'investigation supposant l'observation des locuteurs qui en font usage dans des situations de production naturelles. La présence du chercheur est vue comme un obstacle à la production d'un parler spontané (Auzanneau, 2015 : 52). Cependant, pour avoir les chances d'accéder aux façons de parler des locuteurs quand on ne les observe pas (pour paraphraser Labov), il faut déjà bien choisir ses enquêtés. Il ne s'agit plus, comme dans les premiers temps de la dialectologie, de rechercher le « notable d'un village », mais de sélectionner un enquêté en fonction de sa typicité locale, selon un principe de « représentativité géographique » (Bergounioux : 1992).

Ainsi, dans l'étude des parlars jeunes, la sélection des enquêtés peut se faire par le critère de l'imprégnation de ces derniers de la *culture de rue*. Autrement dit, il faudrait idéalement avoir affaire à des « jeunes » qui forment un groupe de pairs, en contact régulier avec d'autres langues. Une autre méthode qui peut s'avérer efficace pour recueillir des discours authentiques, c'est d'approcher les enquêtés par un observateur relevant de la même ethnicité, ce dont nous allons parler maintenant.

6. La personnalité et l'ethnicité du chercheur dans les enquêtes de terrain

6.1. La personnalité et l'identité du chercheur

Dans un article réfléchissant sur la relation ethnographique du point de vue du genre, Goyon (2005) raconte comment le fait de ressembler à l'autre peut être bénéfique pour la constitution du terrain. Ainsi, elle écrit :

« [...] si ressembler à l'Autre peut faciliter le premier contact, entretenir l'illusion, d'un côté comme de l'autre, du “naturel” de la présence du chercheur,

femme au milieu des femmes, homme au milieu des hommes, ce serait cependant oublier que cet "Autre" n'est pas qu'une configuration biologique, qu'il est aussi une culture et donc un ensemble de représentations, de manières d'être et de faire bien particulières : il ne suffit pas d'être une femme pour comprendre les femmes afghanes, papous ou amérindiennes. Les couleurs de peaux, dans les perceptions, peuvent marquer une distinction, plus, une altérité, au départ tout aussi irréductible et infranchissable que la différenciation sexuelle ».

Goyon raconte comment elle a pu accéder à son terrain, en étant une femme française, au milieu d'Amérindiens. Au-delà d'une configuration biologique en tant que « femme », elle évoque un aspect inattendu tout à fait intéressant sur la façon dont elle est entrée en contact avec un Amérindien au coin fumeur. Le fait qu'elle soit fumeuse lui a donné une opportunité de discuter avec cet homme, qui était lui aussi en train de fumer sa cigarette. Elle commente : « À chaque meeting, réunion, manifestation où se trouvaient réunis un grand nombre d'Amérindiens, le seul lieu et moment où les conversations pouvaient vraiment se détendre, les langues se délier, c'était au "coin fumeur", à la pause, en retrait, en marge » (*ibid.*).

Dans la même optique, tout point commun que partagent un chercheur et un éventuel enquêté peut permettre de déboucher sur des chances pour un entretien. C'est ce qui peut se produire avec le partage d'une même origine ethnique.

6.2. Samir, un cas d'une ethnicité vécue comme partagée

Le fait que Samir et moi partagions la même ethnicité nous a donné un terrain commun, même s'il est pour partie fantasmagique chez Samir. Autrement dit, la fluidité de la parole entre nous a été facilitée par l'étendue des sujets que nous pouvions partager ; vacances en Algérie, connaissance des langues du pays, représentations sociolinguistiques. De plus, comme je suis algérien, Samir ne pouvait pas mentir à propos de ses connaissances sur les langues du pays, par exemple. Il ne me voit pas comme un « étranger », mais au contraire comme son semblable : « ... *par kontre twa tes pas un rebeux on direr bylka tout kome moi* »⁴³, comme l'atteste aussi le texte reproduit dans la figure 1, ci-dessous. Samir me met dans la même catégorie que lui, surtout par opposition à d'autres (« nous » vs « eux »).

Une relation de sympathie puis d'amitié est née entre Samir et moi, dès notre première rencontre. Après le premier enregistrement, nous nous sommes régulièrement donnés des nouvelles, et nous échangeons souvent des sms et des messages téléphoniques. Samir semble m'apprécier beaucoup, en particulier parce que je suis algérien et kabyle comme lui. Il m'a avoué que sans cette origine partagée, il n'aurait pas accepté l'enregistrement, et qu'il avait

⁴³ Nous avons reproduit l'orthographe du SMS de Samir, sans modification.

accepté uniquement parce que je suis kabyle⁴⁴. J'ai invité une autre fois Samir chez moi pour dîner et je lui ai préparé des pâtes. Il a été étonné de ma situation, que je sois autonome, que je sache faire à manger, alors que lui habite encore chez ses parents. Il m'a dit « *j'aimerais bien être comme toi, avoir mon appartement, savoir faire à manger, être autonome quoi...* »⁴⁵.

Au fil du temps, nous continuons à échanger des messages. Un jour Samir me propose d'aller jouer au bowling ou d'aller au cinéma. Je lui fais comprendre que je suis plus tenté par le bowling mais qu'il faudrait trouver d'autres personnes pour que la partie de bowling soit agréable. Samir prévoit donc d'amener des amis, et je lui demande si les copains avec qui il pense venir sont des *renois* ou des *beurs*. Les deux messages⁴⁶ ci-dessous sont des extraits de l'échange de sms, qui montre la réaction de Samir :

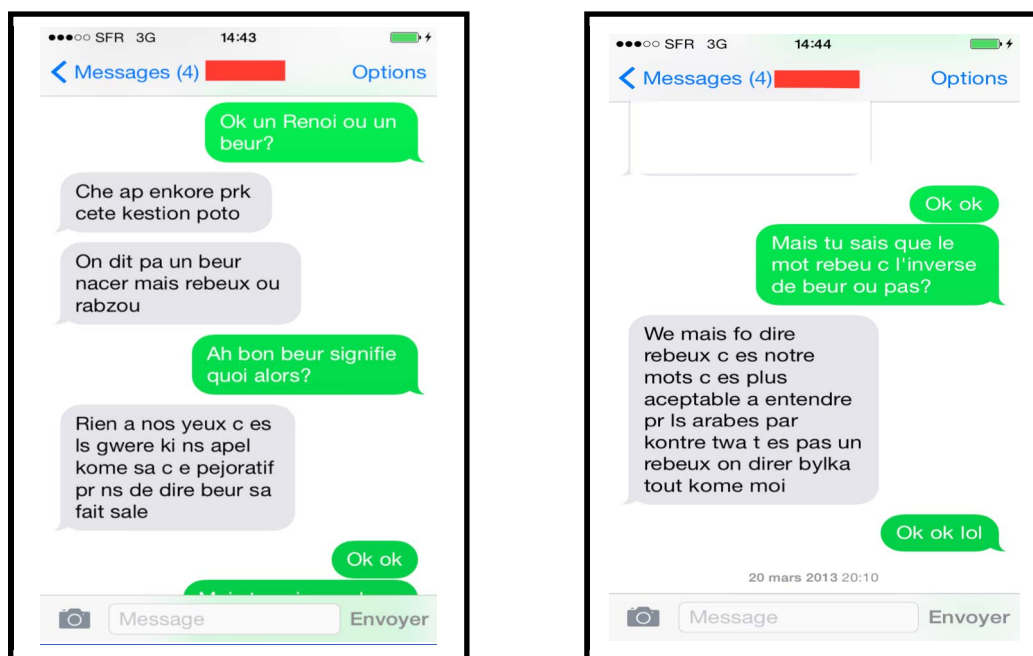


Fig.1 : Extrait d'un échange de SMS entre Samir et Nacer.

Lorsque j'ai demandé à Samir si ses amis étaient d'origine arabe (*beurs*) ou africaine (*renois*), il n'a pas répondu à ma question. Par contre, il m'a repris en me disant qu'il ne fallait pas dire

⁴⁴ De nombreux travaux se sont arrêtés à explorer les raisons qui peuvent conduire un enquêté à accepter ou au contraire à refuser de faire l'objet d'une enquête. Voir en particulier, parmi de nombreux autres, Bouillon (2005) et d'Halluin (2005), et les réflexions surplombantes de Agier (2004 et 2005). Parmi les justifications qui ont pu être données par des enquêtés, celles de Samir (qu'il ne m'a fournies que bien plus tard, au cours d'une conversation banale) concernent les origines, je lui rappelle celles de son père. Et c'est important pour lui puisque, dans le premier entretien, il déclarait être beaucoup plus attaché aux origines de son père qu'à celles de sa mère, qui est Allemande. Du fait qu'il n'a jamais rencontré la famille du côté de sa mère, il se sent plus algérien qu'allemand..

⁴⁵ Propos notés à la volée.

⁴⁶ Les deux messages sont une capture d'écran de téléphone portable. Comme nous ne pouvions pas mettre les deux messages dans une seule image, nous avons préféré faire deux images pour la réponse de Samir. Par souci d'anonymat de l'enquêté, nous avons barré en rouge le vrai prénom de Samir, pour tenir notre engagement envers lui.

beur mais *rebeu*. L'appellation *rebeu* semble mieux lui convenir, parce que selon lui le terme *rebeu* est une contre-désignation de *beur*, qui n'est utilisé que par les Français (les *gwers*).⁴⁷

J'ai porté un vif intérêt à Samir parce qu'il représente un arbre derrière lequel se cache toute une forêt⁴⁸. Quand je le rencontre, c'est un jeune dans une situation assez précaire, révolté, à la recherche d'un emploi⁴⁹ stable, qui enchaine des stages en espérant finir par trouver un CDI. Il me racontait ses entretiens d'embauche et comment ces derniers tournent mal. Voici un exemple⁵⁰ de récit dans lequel Samir raconte un entretien d'embauche (il s'agit d'un récit, donc il est impossible de savoir quelle est la part de vérité – mais il est clair que cela semble très exagéré).

- (2) Samir: Le plus pire c'est en fait c'était un entretien d'embauche pour faire de euh l'emploi libre service.
Nacer: Hum hum.
Samir: Au hum au Cora de euh (.) je sais p- je sais plus si c'était un Cora c'est à Clichy-sous-Bois.
Nacer: Hum hum.
Samir: Et en fait la dame elle arrêtait pas de me répéter la même question.
Nacer: Hum <hum>.
Samir: <Et en fait> moi au début je croyais que c'était moi qui avais mal compris ou qui par- peut-être parlais mal.
Nacer: Hum hum.
Samir: Et en fait elle l'a re-répété au moins la troisième quatrième fois (.) je lui dis et là je me suis emporté je lui ai dit putain tu es sourde ou quoi tu comprends pas ce je dis ou quoi?
(.)
Et après elle a fait comme ça elle a dit au revoir.
Pourquoi après elle a dit au revoir après je l'ai après je l'ai insultée après je me suis barré.
Nacer: <C'est vrai>?
Samir: <Puisque j'étais-> bah ouais j'étais énervé elle me dit au revoir d'un coup elle me répète trois fois la même question je lui répète et elle me la répète.
(.)
Soit elle m'a pris pour un demeuré ou soit elle faisait semblant ou soit elle

⁴⁷ Voir l'exemple, assez prototypique, de l'énoncé bien connu d'Alain Finkielkraut, qui a fait couler beaucoup d'encre chez les sociolinguistes français. Il est cité dans Gadet (dir, 2017 : 70).

⁴⁸ Samir peut en effet être regardé comme un échantillon représentatif des jeunes de sa génération, issu de l'immigration ou non, peu diplômés et vivant en banlieue parisienne. Voir aussi Kaci (à paraître).

⁴⁹ Dans le premier enregistrement (Nacer3), Samir était pourtant très loin de pouvoir prétendre à un emploi stable, comme le montre le récit d'un entretien d'embauche lors de sa formation en vente, que nous reproduisons plus bas.

⁵⁰ Les entretiens sont transcrits selon les conventions du projet MPF. Les chiffres à gauche renvoient au numéro du tour de parole dans la transcription en .doc. Les prénoms sont celui de l'enquêteur et le pseudo de l'informateur. Les autres conventions actives ici sont : « (.) » pour une pause courte, « mot-> » pour les mots tronqué (tab- pour table), « < > » pour les chevauchements. Une liste des conventions de transcription du projet MPF se trouve dans la partie Annexe, pour plus de détails et des commentaires, voir Cappeau *et al.* 2011.

a dit <euh>.

Nacer: <Mais> tu lui as dit quoi exact?

Samir: Je lui ai dit putain tu es sourde ou quoi tu comprends pas et après elle m'a dit au revoir et après je lui ai dit va niquer ta race et je me suis <barré>.

Nacer: <(rire)>.

Samir: <Moi> je m'en fous elle me barre je m'en fous puisque après une fois qu'elle me tēj j'ai plus rien à lui redevoir.

Je peux l'insulter j'en ai rien à foutre elle peut aller à la police elle va dire quoi euh un jeune euh (.) un jeune que j'ai voulu embaucher m'a insulté ça marche pas.

Nacer: <Hum>.

Samir: Donc je lui ai dit pour me faire plaisir va niquer ta race j'ai ouvert la porte et je me suis barré. (Nacer3 : 1189-1213)

Deux ans plus tard, j'ai proposé de nouveau à Samir de réaliser un nouvel enregistrement avec moi. Dans ce second enregistrement, les propos tenus par lui apparaissent tout à fait différents de ceux du jeune Samir de deux ans auparavant. Désormais, il a un emploi stable, en CDI chez Monoprix, où il s'occupe de la réception de marchandises, tâche autonome qu'il apprécie. La plupart de ses propos ont changé par rapport à ce qu'il disait deux ans avant. On observe aussi que sa façon de parler même a changé : on trouve encore de nombreux traits vernaculaires, mais en moindre nombre, et pas forcément les mêmes (voir deuxième partie). Il assume désormais beaucoup mieux sa nationalité française et il se revendique moins algérien que deux ans avant (voir aussi Gadet & Kaci : 2012 ; Conein : 2017).

J'ai essayé de lui rappeler quelques-uns de ses propos tenus dans le premier entretien, pour voir ce qu'il en pensait. De manière générale : dans le premier enregistrement, Samir n'avait pas de travail stable et manifestait essentiellement des attitudes négatives ; alors que dans le second enregistrement, il tient des propos plus positifs et il fait état d'ambitions et de projets de vie.

Il serait toutefois un peu naïf de faire une corrélation trop mécanique entre les propos tenus par Samir (et les jeunes en général), leurs façons de parler et leurs perspectives de vie, plus ou moins stabilisées.

Avec son nouvel emploi du temps de personne « active », Samir n'a plus le temps de traîner avec ses amis comme il le faisait auparavant, il se couche très tôt pour se lever très tôt afin d'être à l'heure au travail (il embauche à 6 h et se lève donc à 4 h). Le temps qu'il passe avec « ses copains » diminue de plus en plus, car après le travail il est pressé d'aller à ses cours de taekwondo et/ou de conduite, pour passer le permis.

Désormais, Samir a également les moyens de réaliser ses projets. En effet, il a pu faire un voyage à Berlin, chose qu'il ne lui était pas possible de réaliser auparavant⁵¹. Il projette de faire d'autres voyages dans l'avenir. D'ailleurs, il rentrait de vacances la dernière fois que j'ai eu de ses nouvelles.

7. Conclusion : la singularité des discours « authentiques »

Accorder de l'importance à la réflexion méthodologique permet de soigner ce qui est attendu de situations de communication reposant sur la proximité, plutôt que de répliquer un dispositif d'interviews ne garantissant ni l'émergence de traits (socio)linguistiques saillants, ni la comparabilité des données et encore moins les rapport entre l'identité et les façons de parler. Ainsi, nous avons cherché à montrer dans ce chapitre ce qui permet l'émergence d'une certaine « authenticité »⁵² des discours des jeunes enquêtés, en lien évident avec la proximité. Dans des entretiens qui touchent à des « terrains sensibles », notamment qui concerne des enquêtés aux identités fragiles ou en construction (Gadet & Kaci : 2012), la personnalité de l'enquêteur peut s'avérer jouer un rôle important, du fait que ce genre de sujets n'apparaît pas facilement dans des entretiens. Une enquête est avant tout une interaction bien précise entre deux acteurs bien précis, comme l'indique Gadet : « comme cela peut être le cas pour les jeunes, les banlieues et les identités ethniques, qui se profilent assez vite derrière la question de l'âge - engageant des débats sur la part des facteurs social et ethnique » (2015: 346).

⁵¹ Par manque de moyens et sans doute de disponibilité d'esprit, Samir ne voyageait qu'avec sa famille avant d'avoir un travail fixe.

⁵² Nous restons prudent sur ce terme (d'où les guillemets), souvent invoqué en sociolinguistique mais rarement défini de façon précise.

Conclusion de la partie 1

L'innovation méthodologique : reconsidérer les catégories socio-démographiques

Tout au long de cette première partie, nous avons essayé de retracer les étapes suivies pour donner une base empirique à notre objet d'étude, en suivant des innovations méthodologiques qui permettent de reconsidérer les pratiques sociolinguistiques. Le projet MPF dans lequel s'inscrit notre corpus, met l'accent essentiellement sur la densité communicationnelle.

Nous avons aussi évoqué la position ethnographique (suivie dans environ la moitié de nos enquêtes) pour récolter de la parole la plus « authentique » possible. Notre objet d'observation connaît de nombreuses appellations, dont certaines risquent de conduire à des raccourcis et des préjugés (voir en particulier Bachmann, 1992, Derville, 1997, Turpin, 2008, Berthaut, 2013, pour des réflexions sur la violence des jeunes de banlieue, telle qu'exposée dans les médias). Les façons de parler de jeunes de cités, quartiers, banlieues sont regardées avec méfiance (voir Hambye, 2008, Gadet & Hambye, 2014).

Notre étude se situe dans une « troisième vague » du variationnisme (Eckert, 2012), tenant compte du concept de « communauté de pratique » et de paramètres communicationnels tels que la proximité communicationnelle (Koch & Oesterreicher, 2001). En effet, la « nouvelle vague »⁵³ variationniste interprète la variation linguistique comme une ressource stylistique (Gadet, 2013, 2015), propre à la langue, plutôt qu'un reflet de facteurs rattachés à des catégorisations socio-démographiques (propre à un lieu social, par exemple). Comme le résume Eckert (2012) :

⁵³ C'est à la suite des travaux de Labov (1972) qu'est né le courant variationnisme, qui établit des corrélations entre variantes linguistiques (lexicales, phonétiques, grammaticales...etc.) et variantes sociales (sexe, âge, origine ethnique, niveau social... catégorie socio-économique). Cette première vague est apparue avec les travaux de Labov sur les stratifications sociales : « the first wave of variation studies began with Labov's (1966) study of the *Social Stratification of English in New York City* » (Eckert, 2012 : 88) qui consiste à établir « a regular pattern of socioeconomic stratification of linguistic form, with greater regional and ethnic differentiation at the lower end of the socioeconomic hierarchy as well as greater use of more widespread nonstandard forms » (*ibid.*). Quant à la deuxième vague, elle analyse des traits linguistiques au niveau micro-social pour comprendre les configurations au niveau macro-social : « The second wave began with the attribution of social agency to the use of vernacular as well as standard features and a focus on the vernacular as an expression of local or class identity » (*ibid.* : 91).

Conclusion de la partie 1

L'innovation méthodologique : reconsidérer les catégories socio-démographiques

« But ethnography brought stylistic practice into view, even if these studies did not deal explicitly with the nature of the indexical relations between variables and social categories. The principal move in the third wave then was from a view of variation as a reflection of social identities and categories to the linguistic practice in which speakers place themselves in the social landscape through stylistic practice » (p. 93-94).

Ce déplacement de point de vue modifie le regard sur les faits linguistiques et langagiers : « Whereas the first two waves viewed the meaning of variation as incidental fallout from social space, the third wave views it as an essential feature of language » (*ibid.* : 94). Dans la même ligne, Gadet souligne que l'existence de locuteurs monostyles est une idéologie imaginaire, car « [...] il n'y a pas d'énoncé sans style, il n'y a pas de locuteurs monostyle, contrairement aux représentations de la doxa » (2012 : 122). Elle rajoute dans un autre article que les jeunes, eux aussi, comme tous les locuteurs, disposent d'une palette stylistique : « On peut en particulier l'étudier chez les 'jeunes', car contrairement au stéréotype, ceux-ci disposent d'un répertoire stylistique ainsi que de pratiques variables, à condition de mettre en place les bonnes conditions pour les percevoir » (2015 : 342).

Les pratiques stylistiques sont observables et saisissables chez des interactants qui forment une « communauté de pratique », telle que définie par Eckert (2006). Une communauté de pratique regroupe des individus non pas en rapport à leur statut socio-démographique et à leur lieu de provenance, mais par rapport aux pratiques partagées. Ainsi une communauté de pratique selon Eckert est formée par ceux qui partagent des activités régulières (pratiquer même sport, aimer le même genre de musique, par exemple) :

« And the participants engage with these practices in virtue of their place in the community of practice, and of the place of the community of practice in the larger social order. The community of practice is thus a rich locus for the study of situated language use, of language change, and of the very process of conventionalization that underlies both » (p. 683).

Aussi une communauté de pratique n'est-elle pas étanche, car différents groupes, quel que soit leur nature, peuvent constituer une communauté de pratique. Pour qu'il y ait communauté, « il est nécessaire que les locuteurs partagent autre chose que des compétences linguistiques. Plusieurs autres critères doivent être pris en compte, et notamment l'importance des représentations partagées par le groupe » (Alén Garabato & Kis-Marck : 2015). Ces représentations partagées peuvent concerner le plan sociolinguistique, mais aussi le plan social, comme le partage d'un mode de vie.

Conclusion de la partie 1

L'innovation méthodologique : reconsidérer les catégories socio-démographiques

Cette réflexion n'est pas anodine quand on pense aux locuteurs d'un groupe de pairs, car il y a toujours quelque chose de commun entre les locuteurs qui permet de former un tel groupe et une communauté de pratique. Le croisement des trois concepts que sont la troisième vague variationniste, la communauté de pratique et la proximité, constitue un outil méthodologique puissant, sur lequel nous appuyons notre réflexion.

Partie II

Analyses sociolinguistiques

Introduction

Dans cette partie, nous procéderons à l'analyse sociolinguistique de nos enquêtes, tout en illustrant, quand cela nous a paru nécessaire, nos analyses à l'aide d'exemples provenant d'autres enquêtes de MPF. Comme nous l'avons annoncé dans la première partie, la prise en considération des discours de nos informateurs comme inscrits dans la proximité communicationnelle (Koch & Oesterreicher, 2001) suppose de ce qui se passe entre les membres des groupe de pairs auxquels les informateurs appartiennent, et de s'appuyer sur le concept de *communauté de pratique* (Eckert, 2012, parmi d'autres). C'est indispensable pour réfléchir à ce que seraient des traits émergents.

Cette partie est composée de trois chapitres dans lesquels nous aborderons les différentes modalités d'intervention auprès de nos enquêté(e)s (chapitre 4). Le travail du Comité Lexique, en particulier pour ce qui concerne les emprunts à l'arabe, sera traité dans le chapitre 5. Enfin, le chapitre 6 nous permettra de revenir sur les questions touchant à l'identité, illustré en particulier par l'exemple de la déconstruction/reconstruction identitaire chez l'enquêté Samir. Et pour conclure cette partie, nous reviendrons sur une question déjà amplement évoquée : la difficulté à nommer les façons de parler en général et celles des jeunes en particulier.

Chapitre 4

Supervision linguistique des enquêtes

Ce chapitre sera consacré à la description linguistique de quelques-unes des enquêtes effectuées par Nacer dans MPF. Une première partie s'arrêtera aux différences entre les enquêtes du point de vue de la longueur des tours de paroles, la deuxième établira les différences dans les modalités d'intervention de Nacer (en l'occurrence, tout particulièrement entre les enquêtes Nacer2, Nacer3 et Nacer8). Enfin, la troisième partie reviendra sur l'enquête Nacer7.

1. Différence entre les enquêtes du point de vue de la longueur des tours des paroles

C'est le premier aspect formel à travers lequel le descripteur va prendre ses enquêtes en considération. Sur les 125 enregistrements (dont seuls les deux tiers environ sont transcrits) qui composent le corpus MPF à la fin septembre 2017, on observe une très forte disparité des longueurs, et on peut se demander ce que la longueur nous permet d'appréhender : MPF comporte des enquêtes allant de 6 mn à 153 mn. Il est clair que les conditions de comparaison vont alors être difficiles (voir Gadet & Wachs, 2015), mais quand on recherche un certain degré de naturel, il est hors de question de programmer les temps de parole.

Parmi les critères qui ont abouti à un classement des enquêtes en « proximité » (catégorie B, voir première partie), ceux qui concernent la circulation de la parole entre enquêteur et enquêté sont parmi les plus décisifs, même si chaque enquête réalisée a ses spécificités.

2. Différence concernant les interventions de Nacer

Comme nous l'avons vu, les deux enregistrements du même enquêté Samir, à savoir Nacer3 et Nacer8, ont été effectués à deux ans de distance. Dans le premier enregistrement (voir première partie), la situation sociale de Samir est difficile, il est révolté, en pleine galère et avec beaucoup de temps libre. Deux ans après, dans le second enregistrement, sa situation sociale a considérablement changé (voir le chapitre 3 pour plus de détails). Il y a ainsi lieu de

se demander si ces conditions externes vont se refléter, au moins dans certaines caractéristiques des enregistrements. Les différences constatées dans les deux enregistrements de Samir apparaissent à plusieurs niveaux. Nous allons les détailler en illustrant nos propos des exemples tirés des deux enregistrements.

2.1. Des différences dans les façons de parler

La réécoute successive des deux enregistrements montre que les « façons de parler »⁵⁴ de Samir se sont globalement modifiées entre les deux moments, et cela à plusieurs niveaux. La première chose qui frappe l'oreille est la volubilité ; autrement dit, il y a un véritable changement dans le débit de parole entre les enregistrements.

Sans nous arrêter à des phénomènes grammaticaux (qui ont été traités en particulier par Cappeau & Moreno, 2017, ou Moreno, 2016), nous passerons directement au niveau lexical, en nous arrêtant à l'emploi des mots du français non standard et des mots empruntés à des langues étrangères.

2.2. Différences au niveau lexical

Parmi les phénomènes saillants au niveau lexical, nous avons retenu deux catégories pour caractériser des façons de parler des jeunes en général et de nos enquêtés en particulier : les emprunts et le verlan. Nous appuyons nos remarques lexicales sur Antoine (1998) et Goudaillier (2002) pour l'ensemble des phénomènes non standard ; sur Guerin & Wachs (2017) pour MPF ; sur Caubet (2007) et Sourdou (2007) pour les emprunts à l'arabe ; enfin, sur Mela (1997) pour le verlan.

2.2.1. Dans *Nacer3*

Nous avons comparé les mots empruntés à des langues étrangères, ainsi que les mots de français non standard (verlan) : 23⁵⁵ mots anglais dans *Nacer 3* vs 15 pour *Nacer 8*, 49 mots arabes vs 24, 27 mots vs 4 pour le romani, 57 vs 116 mots en verlan et enfin 56 vs 97 mots en français non standard.

On pourrait s'étonner de voir les mots anglais figurer dans ce panorama, mais ils ne sont pas à prendre comme un indice de maîtrise de la langue anglaise, plutôt comme indice de participation à une culture adolescente. Ainsi, la culture de rue englobe différents critères qui

⁵⁴ Ce terme, emprunté à Dell Hymes, a l'avantage de demeurer vague : nous l'utilisons seulement pour faire référence à l'impression produite à une première écoute.

⁵⁵ Précisons que nous ferons la différence entre le nombre de mots différents et le nombre d'occurrences de ces mots.

la caractérise. Outre les éléments bien répertoriés comme les performances verbales, les joutes oratoires et les offenses et mauvaises paroles, détaillées par Labov (1993) pour les jeunes à New York et par Lepoutre (1997) dans son enquête en banlieue parisienne, les membres d'une culture de rue manifestent une grande capacité à enrichir en permanence cette culture par le recours à des langues étrangères, même si la plupart du temps, ils ignorent que les mots qu'ils utilisent viennent d'une langue autre que le français (comme on le voit dans l'exemple (1)) ; ou dans le sens contraire, ils prennent un mot d'origine française mais manipulé par un procédé pour un mot étranger, comme dans l'exemple (2).

(1) Samir : Parce que moi je pensais que *michto@s* c'était vraiment du verlan français *michto@s*. (Nacer3 :1938)

(2) Samir : Ah c'était en arabe *reup@s*?

Silence : (.)

Nacer : Non c'est pas l'arabe on peut dire c'est du verlan.

Samir : Ah ok <bah je savais pas>. (Nacer3, 1821-1825)

Le mot romani *michto* (qui signifie « plaisant, bien, agréable, super ») a été pris par Samir pour un mot français ; il ignore aussi totalement la provenance de *reup* qui est la forme verlanisée du mot *père*.

Le fait que certains jeunes ignorent la provenance de certains mots constitue un indice de ce que ces mots sont couramment présents dans leur environnement socioculturel⁵⁶. Contrairement à ce qui est avancé dans beaucoup de conceptions de ces façons de parler, notamment par les médias, les emprunts ne sont pas dominants et ne sont pas le seul phénomène caractérisant des façons de parler. Ainsi, de nombreux travaux dont Gadet (2017) ont rappelé que les façons de parler couramment dites « parler(s) jeunes » sont constituées avant tout de français, qui constitue la base grammaticale et domine largement toutes les autres langues, l'arabe en particulier.

Le tableau ci-dessous résume l'ensemble des emprunts aux langues étrangères, des mots en verlan et des mots en français non standard, relevés dans le premier enregistrement de Samir (Nacer3).

⁵⁶ A ce propos, on doit noter que Rampton (2011) préfère l'expression *Contemporary Urban Vernacular*, (Vernaculaire Urbain Contemporain en français, abrégé en VUC), une notion plus vaste que nous présenterons plus en détails. Gadet (2017) souligne en quoi cette notion réajuste les dénominations antérieures, en tenant compte des changements sociétaux en cours.

Enregistrement (1)	Nacer 3	
Durée	90 mn	
Nombre de mots utilisés par Samir	13 642	
	Nombre de mots différents	Nombre d'occurrences de ces mots
Mots anglais	6	23
Mots arabes	13	49
Mots empruntés au romani	7	27
Mots en verlan	20	91
Mots en français non standard (FNS)	16	56

Tableau 1 : Quelques éléments lexicaux dans Nacer3

Dans Nacer3, on trouve 13 642 mots utilisés par Samir, sur une durée de 90 minutes et un total de mots de 19 579. On s'aperçoit également que Samir a recouru à des emprunts à des langues étrangères, dont des mots en anglais, en arabe et en romani (23 mots empruntés à l'anglais, 49 à la langue arabe, 27 mots au romani). On s'aperçoit également de l'importance du recours au verlan, avec 91 unités, et du français non standard, avec 56 mots.

Le graphique ci-dessous (Fig. 1) montre les pourcentages des mots empruntés à des langues étrangères, des mots en français non standard et des mots en verlan. C'est la catégorie des mots en verlan qui occupe la première place, avec 37%, suivie par la catégorie des mots en français non standard⁵⁷, avec 23%. Enfin vient la catégorie des mots provenant de langues étrangères, avec 20% de mots en arabe en troisième place, 11% en romani en quatrième place et 9% en anglais, en cinquième place.

Pour montrer que le recours aux langues étrangères et l'usage de mots en verlan et en français non standard est, somme toute, minime, nous avons additionné toutes les catégories, afin de les comparer au total des mots utilisés par Samir. Ainsi, les mots de toutes les catégories réunies parviennent à un total de 247, ce qui ne représente que 2% des 13 642 mots utilisés par Samir. Si l'on revient sur les mots différents, sans tenir compte du nombre des occurrences, le résultat sera évidemment encore moins élevé.

Nous allons passer ces mots en revue, en utilisant un classement soit par ordre alphabétique, soit par ordre de fréquence décroissante.

⁵⁷ Ce terme n'est pas très satisfaisant, car trop vague. La catégorie comporte aussi bien des mots de vieil argot (comme *daron*) que des mots d'origine moins clairement identifiée, mais en tous cas plus récents, comme *bolos*. Il y a ici aussi des cas où nous y avons eu recours quand nous ne savions pas trop comment classer un mot. Nous l'abrégerons désormais en FNS.

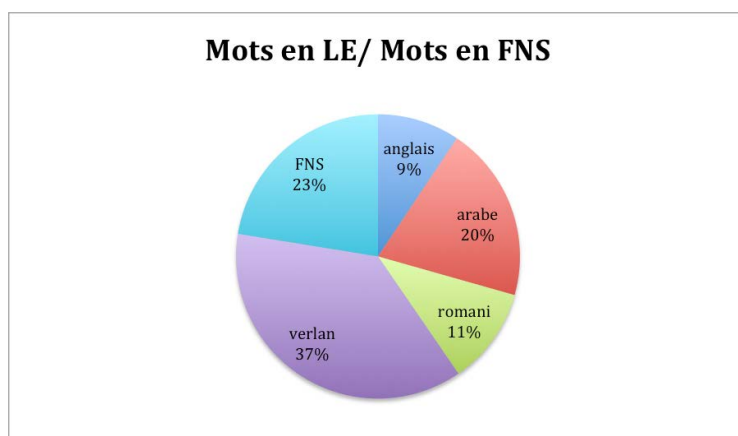


Fig.1 : Pourcentage de mots en langues étrangères, de mots en français non standard et de mots en verlan dans Nacer3.

2.2.1.1. Les mots en anglais

Sur les 23 occurrences de mots empruntés à l'anglais, il n'y a que 6 mots différents : *black*, avec 16 occurrences, *shit* et *life*, avec deux occurrences chacun ; tous les autres n'ont qu'une seule occurrence : *baggy*, *brother*, *time*.

2.2.1.2. Les mots en arabe

Concernant l'arabe, on trouve 13 mots différents, pour un total de 49 occurrences : *bled* (14 occ.)⁵⁸, *wesh* (7 occ.), *zaaef* (7 occ.) *seum* (5 occ.), *gawri* (3 occ.), *gwers* (3 occ.), *kahba* (2 occ.), *kif* (2 occ.), *hnoucha* (2 occ.), *besahtek* (1 occ.) ; *dahèk* (1 occ.) ; *maalich* (1 occ.) ; *sbeul* (1 occ.).

2.2.1.3. Les mots en romani

Pour les mots en romani, on a trouvé 27 occurrences, pour 7 mots différents : *bouyave* (8 occurrences), *marave* (6 occ.), *racli* (4 occ.), *michto* (4 occ.), *raclo* (3 occ.), *narvalo* (1 occ.), *poucave* (1 occ.).

⁵⁸ Il n'est pas inintéressant de noter que le mot le plus fréquemment employé soit un emprunt déjà ancien du français à l'arabe (emprunt du temps de la colonisation de l'Algérie). Il est répertorié déjà depuis longtemps dans les dictionnaires. Bien entendu, les termes employés sont aussi sensibles aux sujets traités, et la thématique des origines et donc du bled est particulièrement fréquente.

2.2.1.4. *Les mots en verlan*

Ce sont les mots en verlan qui sont les plus utilisés dans cet enregistrement : nous avons compté 91 occurrences, pour 20 mots : *meuf* (22 occ.), *rebeu* (20 occ.), *keuf* (7 occ.), *kène* (6 occ.), *tèje* (5 occ.), *reuf* (4 occ.), *reum* (4 occ.), *iech* (3 occ.), *as* (3 occ.), *keur* (3 occ.), *goleri* (3 occ.), *tepu* (2 occ.), *thomy* (2 occ.), *reup* (1 occ.), *taspé* (1 occ.), *renoi* (1 occ.), *teuf* (1 occ.), *vènère* (1 occ.), *ap* (1 occ.), *babtou* (1 occ.).

2.2.1.5. *Les mots en FNS*

Cette catégorie vient tout de suite après celle du verlan, en nombre d'occurrences. On y trouve 16 mots différents, pour 56 occurrences : *daronne* (8 occ.), *bolos*⁵⁹ (7 occ.), *assumer* ([elle a pas -] 6 occ.), *tchiper* (6 occ.), *tchipage* (5 occ.)⁶⁰, *condé* (5 occ.), *daron* (3 occ.), *saper* (3 occ.), *paftard* (2 occ.), *poulet* (2 occ.), *savater* (2 occ.), *tune(s)* (2 occ.), *ragla* (2 occ.), *baston* (1 occ.), *pige* (1 occ.), *taffer* (1 occ.).

Nous voyons ici l'hétérogénéité de la catégorie FNS (voir note 4 ci-dessus). Nous avons affaire à des mots de vieil argot, à des mots relativement nouveaux, mais aussi à des mots ordinaires qui prennent un sens nouveau (comme *assumer*), etc.

2.2.2. *Dans Nacer8*

Dans Nacer8 (voir le tableau 2, ci-dessous), Samir a fait usage de 27 846 mots, pour une durée totale de 153 minutes, et un total de 37 067 mots. Comme dans Nacer3, apparaissent dans cette enquête des mots provenant de langues étrangères, les mêmes langues que dans Nacer3, c'est-à-dire l'anglais, l'arabe et le romani. Samir a eu aussi recours au verlan et à des mots de FNS. Ainsi, sur les 27 846 mots prononcés par Samir, on trouve 15 mots (occurrences) empruntés à l'anglais, 24 à l'arabe, 4 au romani, 116 sont du verlan et 97 mots en français non standard.

⁵⁹ Ce mot a parfois été donné comme une possible verlanisation (*lobo*) suite à la troncation de *lobotomisé*. Cette étymologie apparaît franchement problématique et pour tout dire assez peu crédible. Nous avons donc préféré conserver *bolos* dans la catégorie « français non standard », sans précision.

⁶⁰ *Tchip* et *tchiper* ont été popularisés aussi bien par des Africains que par des Antillais, qui ont tous la même pratique. À part une onomatopée, il est donc difficile de savoir l'origine de ce terme. Quant à *tchipage*, c'est un mot qui n'est pas d'usage fréquent, et il est rarement répertorié par les dictionnaires.

Enregistrement (2)	Nacer8	
Durée	153 mn	
Nombre de mots utilisés par Samir	27 846	
	Nombre de mots différents	Nombre d'occurrences de ces mots
Mots anglais	6	15
Mots arabes	10	24
Mots du romani	1	4
Mots en verlan	17	116
Mots en FNS	21	97

Tableau 2 : Quelques éléments lexicaux dans Nacer 8.

Le nombre d'occurrences des différentes catégories représente en pourcentage (voir figure (2) ci-dessous), 45% de mots en Français non standard, 40% en verlan, 8% en arabe, 5% en anglais et 2% en romani. Le nombre d'emprunts aux langues étrangères a ainsi diminué dans Nacer8 par rapport à Nacer3, contrairement au nombre de mots en verlan et en FNS, qui lui, a augmenté. Mais compte tenu de la différence de longueur entre les deux enregistrements, les chiffres rapportés à la longueur apparaissent moins élevés dans Nacer8. Et si on regarde le nombre de mots différents utilisés, il apparaît que la différence est quasi nulle : 20 mots en verlan (dans Nacer3) vs 17 (dans Nacer8), et 16 unités FNS dans Nacer3 vs 21 dans Nacer8.

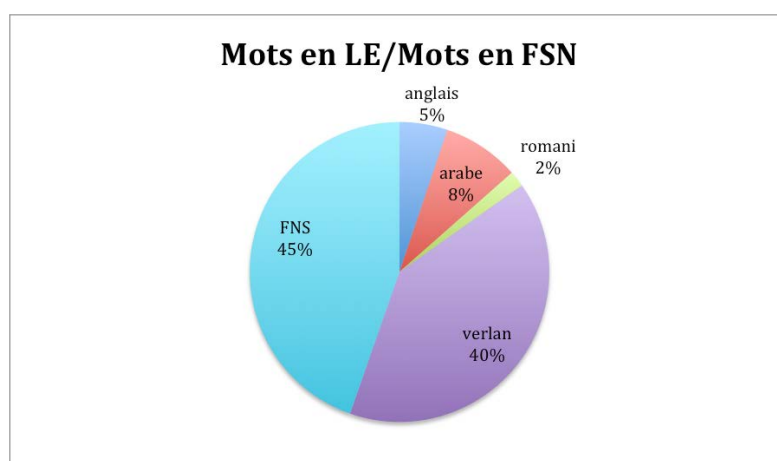


Fig.2 : Pourcentage de mots empruntés à des langues étrangères, de mots en français non standard et de mots en verlan dans Nacer8.

2.2.2.1. Les mots en anglais

On trouve dans Nacer8, 6 mots différents, ce qui représente 15 occurrences. **Black** (7 occ.), **dealer** (4 occ.), **happy** (1 occ.), **life** (1 occ.), **low cost** (1 occ.), **states** (1 occ.).

2.2.2.2. Les mots en arabe

Il y a 10 mots en arabe différents utilisés pour 24 occurrences. *Bled* (11 occ.) ; *kiffer* (3 occ.) ; *gawri* (2 occ.) ; *moudjahidines* (2 occ.) ; *djellaba* (1 occ.) ; *gwer* (1 occ.) ; *hamdoulah* (1 occ.) ; *kif* (1 occ.) ; *seum* (1 occ.) ; *wesh wesh* (1 occ.).

2.2.2.3. Les mots en romani

Il y a dans Nacer8 un seul mot emprunté au romani, mais il a 4 occurrences : *bouyave* (4 occ.).

2.2.2.4. Les mots en verlan

On trouve 116 occurrences de mots en verlan, pour 17 mots différents : *babtou* (1 occ.), *beur* (9 occ.), *beurette* (2 occ.), *cainf* (2 occ.), *céfran* (1 occ.), *feuj* (2 occ.), *iech* (1 occ.), *kène* (6 occ.), *keuf* (1 occ.), *meuf* (33 occ.), *quécho* (2 occ.), *rebeu* [la langue] (22 occ.), *Rebeu* [nom attribué à une supposée ethnie] (21 occ.), *Renoi* (4 occ.), *tèje* (2 occ.), *tepu* (1 occ.), *zermi* (4 occ.).

2.2.2.5. Les mots en FNS

Pour les mots en FNS, on trouve au total 21 mots différents, pour 97 occurrences : *asiats*⁶¹ (2 occ.), *bougnoule* (8 occ.), *baston* (2 occ.), *bolosser* (1 occ.), *clodo* (1 occ.), *dalle* (1 occ.), *bénèf* (1 occ.), *franzous* (1 occ.), *motiv* (1 occ.), *mec* (29 occ.) ; *mut* (2 occ.), *neuf trois* (1 occ.), *niquer* (2 occ.), *Paname* (3 occ.), *parlotte* (1 occ.), *planter* (1 occ.), *pote* (26 occ.), *putain* (1 occ.), *taf* (11 occ.), *s'en taper le coquillage*⁶² (1 occ.), *tchipage* (1 occ.).

Le tableau ci-dessous présente quelques exemples tirés de chacun des deux enregistrements.

⁶¹ Ce mot se retrouve classé ici du fait que nous n'avons pas fait de catégorie « troncation » (pourtant noté dans la tire « commentaires ») : ce procédé étant assez rare par comparaison avec les mots en verlan, nous n'avons pas jugé bon de l'isoler dans les décomptes.

⁶² Il s'agit de l'expression *s'en taper le coquillard*, mais Samir la prononce très clairement avec « coquillage ».

Catégories	Nacer 3	Nacer 8
Anglais	On le calcule pas on s'en fout de sa life . (vie)	J'étais à happy bah oui j'étais happy parce que au moins ça a débouché sur un CDI. (heureux)
Arabe	Ça nous fait euh ça ça ça nous zaef ça nous fait chier. (énervé)	Ouais c'est un peu des weshwesh ⁶³ euh ça rend de la.
Romani	Ils vont me taper tu es fou ils vont me marave . (frapper)	Elle est où ta racli ? (jeune femme : ta copine) ⁶⁴
Verlan	En quelque sorte il est passé à l'acte elle et il l'a tèj juste après. (verlan de jeter)	Ah je suis quécho là. (verlan de choquer)
FNS	Voilà les bolos à qui on doit mettre une <i>ragla</i> .	Le <i>mec</i> il commence à s'exciter il croit qu'il va me bolosser devant toute la classe

Tableau 3 : Exemples d'extraits comportant des termes en langues étrangères et de français non standard.

2.3. Différences au niveau du débit

Nous nous sommes intéressés au débit dans les deux enregistrements de Samir. En effet, le débit a souvent été considéré dans les études antérieures comme un indice important pour la caractérisation des façons de parler. Un débit (très) rapide est donné comme caractéristique des usages non surveillés, et souvent attribué aux locuteurs des classes populaires et du même coup aux jeunes des cités.

C'est pourquoi nous nous sommes demandé s'il y aurait une différence dans les débits entre les deux enregistrements. Nous allons donc comparer la rapidité du débit dans les deux enregistrements, afin d'éclairer l'amplitude des registres dont Samir est susceptible (mono-style ou pluri-styles).

2.3.1. Dans Nacer3

Afin de procéder à l'étude du débit, nous allons nous arrêter plus particulièrement à un certain nombre de tours de parole. Le critère sera le nombre de mots/seconde que Samir a utilisés. Mais nous allons commencer par étudier le débit de paroles dans l'ensemble de chaque enregistrement.

⁶³ *Weshwesh* est un terme dérogatoire qui renvoie au « parler des banlieues » (et peut aussi qualifier le locuteur lui-même : un(e) *weshwesh*). Il est censé faire référence à la fréquence d'usage de ce mot chez les jeunes concernés. Ici, le terme *weshwesh* n'est pas assumé, il y a des marques de distance, et il est attribué à d'autres locuteurs.

⁶⁴ Il s'agit ici de paroles rapportées, Samir est censé citer des propos de sa mère.

Ainsi, comme nous l'avons mentionné dans le tableau (1) ci-dessus, le nombre de mots utilisés par Samir est de 13 642 sur une durée de 90 minutes. Mais pendant ces 90 minutes, il n'y pas que Samir qui parle, il y a aussi la part de temps de l'enquêteur⁶⁵ quand il prenait la parole et la part de temps des pauses.

La figure ci-dessous permet de visualiser ce que nous avons pris en considération pour compter le temps de parole de Samir, ce qui est souligné au moyen de trois flèches : la première montre la séquence dans laquelle on a noté une pause « (.) » ; la deuxième montre le minutage d'un tour de parole ; et la dernière flèche nous montre la séquence vide qui correspond soit au commentaire soit au tour de parole de l'enquêteur.

Comme nous prenons en compte seulement les paroles de l'enquêté (du moins pour calculer le débit, c'est au contraire l'ensemble de l'interaction qui sera pris en compte pour d'autres recherches), nous avons donc procédé de la manière suivante :

- Le temps des pauses n'a pas été pris en considération ;
- Le temps des séquences vides n'a pas été pris en compte non plus ;
- Le seul temps que nous avons pris en compte est celui des séquences remplies de paroles, comme le montre sur l'image la deuxième flèche.

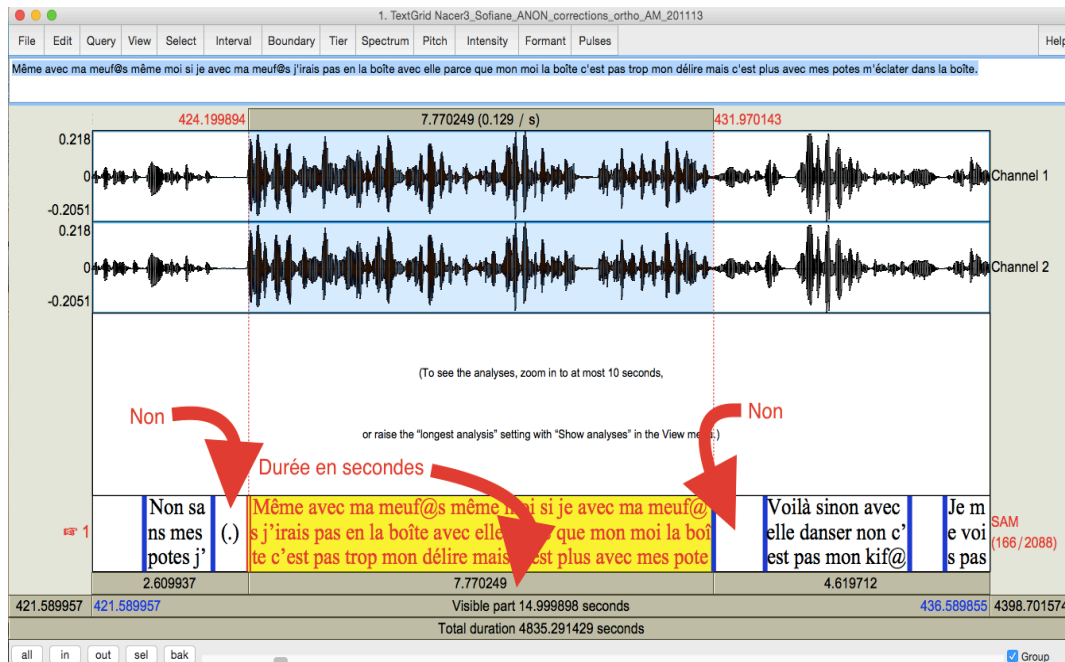


Fig.3 : Quelques éléments pour analyser le temps de parole de Samir (saisie d'écran sous Praat)

⁶⁵ On pourrait objecter que l'enquêteur parle vraiment beaucoup. Mais, selon nous, cette propriété des enregistrements de Samir n'est pas à regarder comme un fait regrettable, mais comme l'indice que l'échange a tendu vers une véritable conversation naturelle (et c'est l'une des raisons pour lesquelles l'enregistrement a été classé B).

Pour savoir combien de temps Samir a parlé dans le cours des 90 minutes, nous avons procédé à un comptage manuel⁶⁶. Pour ce faire, à l'aide du logiciel Praat, nous avons supprimé la tire de l'enquêteur et celle des commentaires, en ne laissant que la tire de l'enquêté. A partir de là, nous sommes passés au comptage du temps, par seconde, des tours de parole un par un, en les additionnant. C'est ainsi que nous sommes arrivés à trouver exactement pendant combien de secondes Samir a parlé dans l'enregistrement. En additionnant tous les tours de parole, nous avons trouvé 2 500,14 secondes, ce qui équivaut à 41,66 minutes⁶⁷ - ce qui nous donne la moyenne générale de 5,45 mots/seconde et de 327,38 mots/minute. Samir a parlé, sur les 90 minutes, 41, 66 minutes, soit 46% de temps total de Nacer3.

Mais il s'agit là d'une moyenne globale, et il est intéressant de chercher s'il y a des moments de ralentissement ou d'accélération. Aussi, pour analyser plus finement les tours de parole, nous allons prendre en considération 30 tours de parole dans l'enregistrement, afin de voir dans quels cas le débit s'accélère et dans quels cas il ralentit. De façon parfaitement arbitraire (et volontairement gouvernée par la hasard), nous avons sélectionné 10 tours de parole au début de l'enregistrement, 10 tours au milieu et 10 tours vers la fin de l'enregistrement.

Les dix premiers tours de parole ont été pris entre le début de l'enregistrement (tour 94) jusqu'à la 33^e minute (tour 1272). Voici un tableau qui rassemble les dix tours de parole :

⁶⁶ Faute d'avoir trouvé un logiciel susceptible de faire le décompte que nous souhaitons établir, nous avons procédé à un décompte manuel.

⁶⁷ Sur les 90 minutes de l'enregistrement, Samir a parlé environ 41,5 minutes, un peu moins de la moitié du temps. Toutefois, il ne faudrait pas en conclure que les 58,34 autres minutes ont été occupées par les paroles de l'enquêteur, car les pauses sont également nombreuses. De fait, on a vu que Samir parle plus que Nacer.

N° tour de parole	Tours de parole	Mots/seconde
94	non puisque après ils ont détruit les barres de Presov et Renoir donc en fait il y en a plus beaucoup.	21/3,8
120	Si ouais il y en a pas il y en pas énorme en fait c'est pour ça le plus c'est plus euh vers Montreuil <Noisy-le-Sec> à Bondy aussi Bondy j'en ai.	33/9s
131	Parce qu'ils appellent ça une ville-dortoir c'est plus pour les vieux c'est une ville de vieux.	18/3,3
157	Non généralement on aime bien traîner plus dans la rue parce que moi vu que je sors avec des blacks@s généralement en boîte@s on se fait assez recaler@s quand même hein.	31/5,2
424	Bah oui puisque sinon des fois ils comprennent pas quand je parle bien le français (.) non c'est vrai franchement ils comprennent pas hein.	23/4,2
433	<Puisqu'on est> tellement habitués à parler comme ça même pourtant à l'école hein on nous apprend à lire on on veut nous faire lire mais euh ça marche pas puisque dans la cité on parle tous comme ça.	39/7,8
522	Bah des fois c'est c'est compliqué puisque quand on parle en français correct on croit qu'on parle du français correct.	20/4,7
894	<Il va re>venir là euh moi si je vois des cousins dans la rue je saurais même pas c'est mes cousins (.) après si ils veulent me parler je vais leur dire écoute euh j'ai vingt-deux ans ça fait vingt-deux ans qu'on s'est pas vus euh on va continuer encore jusqu'à la fin quoi hein.	57/10,3
1257	C'est pas un problème pour nous de mettre du désordre public hein que les policiers ils nous courent après on en a rien à foutre	25/4,7
1272	C'est pas moi qui irai appeler les pompiers ou quoi que ce soit je le vois à terre j'en ai rien à foutre@s.	23/3,3

Tableau 4 : Durée des tours de paroles dans le premier extrait de Nacer3.

Le nombre de mots par seconde est ici situé entre 18 mots/3,3 secondes (au tour de parole 131) et 57 mots/10,30 (au tour de parole 894). Le débit varie aussi d'un tour de parole à l'autre en fonction de la durée du tour. C'est ainsi qu'on a affaire, dans les tours sélectionnés, à une variabilité du nombre de mots par seconde. En classant ces tours de parole, on trouve que le plus grand nombre de mots est au tour 894, avec 57 mots pour 10,30 secondes ; puis vient 39 mots pour 7,80 s. au tour 433 ; 33 mots pour 9 s. au tour 120 ; 31 mots pour 5,20 s. au tour 157 ; 25 mots pour 4,70 s. au tour 1257 ; 23 mots pour 3,30 s. au tour 1272 ; 23 mots pour 4,20 s. au tour 424 ; 21 mots pour 3,80 s. au tour 94 ; 20 mot pour 7,70 s au tour 522 ; et enfin 18 mots pour 3,3 s. au tour 131. La moyenne du débit dans ces extraits est de 29 mots pour 5,63 secondes.

Le tableau ci-dessous rassemble les extraits tirés du milieu de l'enregistrement, de la 33^e à la 54^e minute.

N° tour de parole	Tours de parole	Mots/seconde
1275	<J'en ai rien à foutre@s>.	5/1,2 s
1283	En plus si si c'est un rebeu c'est-à-dire attends il travaille pour les Français contre nous ah mais non eux c'est les plus <haïs hein>.	27/5,1 s
1288	Oui mais nous dans cette logique c'est ça (.) il y en a il tu en as <la grande>.	18/3,8 s
1346	Ah bah oui moi déjà (.) par rapport moi j'ai remarqué que nous quand on est euh à l'école.	18/4,5
1358	Ceux qui sont toujours en difficultés c'est les Arabes et les noirs.	12/2 s
1361	Et même ceux qui parlent très bien français ils sont nés dans les cités (.) donc en fait ils parlent comme nous.	21/3,8s
1586	Mais après je reviendrai à la case-départ faudra que je redépose des CV mais au moins j'aurai acquis de l'expérience en plus <que je pourrai mettre sur le CV>.	30/6,4
1588	<Ah non> non non non tu peux pas la refaire deux fois <c'est>.	13/2,3
1592	Bah à la base pendant les neuf mois tu dois en trouver un si tu en trouves pas à la fin c'est pas c'est pas leur problème ils peuvent pas s'occuper toujours de tout le monde hein (.) des fois c'est que tu as pas de chance ou tu as les patrons recrutent <pas>.	53/10,4
2105	Par exemple on va dire euh c'est vrai que par exemple quand on dit aux gens euh.	17/3,3s

Tableau 5 : Durée des tours de paroles dans le deuxième extrait de Nacer3.

Dans ce deuxième extrait de l'enregistrement (au milieu), la différence n'est pas énorme, car la moyenne générale est de 20,1 mots pour 4,28 secondes. Le débit varie toutefois aussi d'un tour de parole à l'autre, en fonction de la durée. Ainsi, dans le tour de parole 1275, on trouve 5 mots /1,25 s. ; 18 mots/4,5 s. au tour de parole 1346 ; 13 mots /2,3 s. au tour de parole 1588 ; 17 mots /3,3 s. au tour de parole 2105 ; 18/3,8 s. au tour de parole 1288 ; 18 mots /4,5s. au tour de parole 1346 ; 21 mots /3,80 s. au tour de parole 1361 ; 27 mots /5,1 s. au tour de parole 1283 ; 30 mots /6,4 s. au tour de parole 1586 et 53 mots /10,4 s. au tour de parole 1592. Voyons maintenant le dernier extrait :

N° tour de parole	Tours de parole	Mots/seconde
2167	Ah ouais non mais ça veut dire vraiment je te je te je te je veux ta mort.	18/3,1
2500	Donc non généralement on les calcule@s pas quand on ils nous contrôlent on calcule@s pas.	15/2,8
2518	Et pour juste conclure euh parce qu'on va finir quand même (bruit) on va pas rester toute la nuit ici.	19/5,7
2728	On je lis- je l'ai lu en classe oui comme on me le forçait à le lire.	17/2,9
2733	Bah ouais comme euh ils nous faisaient les poésies de Rimbaud et de Verlaine.	14/3,2
2774	Par exemple tu v- et en France tu verras jamais de rebeus@s de cités aller voir un théâtre ou aller voir une pièce euh je sais pas.	27/4,8
2776	Ils sont tous là posés soit au cinéma pour aller voir les films d'horreur se cogner@s un macdo@s ou un grec@s et après ils rentrent à la cité et.	29/5,8
2784	C'est pas que j'apprécie pas mais je connais pas don<c euh> j'ai peur de me faire chier@s dans la salle et (.) voir des spectateurs euh euh voir des euh comédiens non.	32/8,5
2804	Puisque j'ai pas été habitué à ça donc euh je me euh je sais pas peut-être plus tard en vieillissant peut-être euh j'aurai pris plus euh.	28/5,6
2876	C'est un système euh où en fait euh les deux parties en profitent puisque des fois c'est les parents qui demandent volontairement pour que euh (.) un oncle tout ça soit rapatrié en fait.	33/8,8

Tableau 6 : Durée des tours de paroles dans le dernier extrait de Nacer3.

Dans ces dix derniers tours de parole analysés, le taux global du débit est de 23,2 mots/5,12 secondes. Sur ces dix tours de parole, on trouve 33 mots/8,8 s. au tour de parole 2876 ; 32 mots/8,5 s. au tour de parole 2784 ; 29 mots/5,8 s. au tour de parole 2776 ; 28 mots/5,6 s. au tour de parole 2804 ; 27 mots/4,8 s. au tour de parole 2774 ; 19 mots/5,7 s. au tours de parole 2518 ; 18 mots/3,1 s. au tour de parole 2518 ; 17 mots/2,9 s. au tour de parole 2728 ; 15 mots/2,8 s. au tour de parole 2500 et 14 mots /3,2 s. au tour de parole 2774.

Après avoir mesuré le débit de parole par rapport à la durée, ici en secondes, nous constatons qu'il n'y a pas de différences considérables entre les trois extraits. Le débit est resté presque le même : 29 mots sur 5,63 secondes pour le premier extrait, 21,4 mots sur 4,28 secondes dans le deuxième extrait, et 23,2 mots sur 5,12 secondes dans le troisième extrait.

2.3.2. Dans Nacer8

Pour décrire le taux du débit dans l'enregistrement Nacer8, nous avons procédé de la même façon que pour Nacer3, c'est-à-dire que nous sommes passés au comptage manuel de tous les tours de parole de Samir dans ce deuxième enregistrement.⁶⁸

C'est ainsi que nous avons trouvé que les 27 846 mots utilisés par Samir sont étalés sur 6776, 995 secondes, ce qui équivaut à 112, 949 minutes. Sur les 153 minutes de durée de l'enregistrement, Samir a parlé nettement plus de la moitié du temps, exactement 74% du temps global de l'enregistrement. Le taux global du débit de parole par seconde est de 4,10 mots par seconde, soit 246,5 mots par minutes.

Pour comparer les deux enregistrements au niveau du débit, nous allons procéder de la même manière : analyser 30 tours de parole, choisis au hasard et répartis sur trois extraits : dix tours de parole vers le début de l'enregistrement, dix au milieu et dix vers la fin de l'enregistrement.

N° tour de parole	Tours de parole	Mots/seconde
35	Ah ouais parce que les stages en fait dans la formation c'était presque tous les deux semaines c'était alternance euh (.) école (.) taf@s école taf@s école taf@s en fait c'était vraiment pour voir le monde du travail pour eux parce que pour eux ils disaient que l'école c'était pas (.) bah c'était pas nécessaire vu que euh on n'avait pas nos diplômes et tout donc euh.	65/19
184	<Voilà c'est ça> c'est ça et en plus c'est même euh par rapport à avant quand je cherchais du taf@s là je me dis en avoir un euh pour moi quand je me lève le matin c'est tout bénéf hein (.) alors qu'avant quand je cherchais du taf@s tu te levais le matin il était huit heures neuf heures tu savais pas quoi faire de tes journées tu as l'impression de servir à rien quoi.	73/15
230	Ouais (.) franchement euh tout droit du Japon euh il nous expliquait il parlait un peu français il y avait mon maître à côté (.) on s'entraînait individuellement avec lui euh non franchement c'est bien moi qui aime bien le sport au niveau du combat euh.	42/13
356	<Je les> moi en fait je me je m'attends à voir des gens enfermés renfermés sur eux-mêmes ou euh (.) qui pourraient pas comprendre en plus vu que je parle pas le Kabyle déjà c'est une barrière au niveau de la langue.	41/11

⁶⁸ Nous ne répétons pas la méthode par laquelle nous sommes passés pour séparer les tours de parole de Samir de l'ensemble de l'enregistrement. Voir le début de la partie 2.3.1, ci-dessus.

525	Pas possible pas possible pas possible et moi il m'est rentré dedans il m'est rentré plein de fois dedans et maintenant ça s'est calmé mais je peux pas oublié quoi moi moins il me parle mieux je me porte quoi après avec mes autres patrons mon mon chef euh Ali et tout j'ai pas de problème mais lui honnêtement (bruit de bouche) que je le vois ou que je le vois pas ou qu'on dit qu'il a disparu (rires) ça me ferait ni chaud ni froid quoi.	82/21
536	Avant c'était pas comme ça avant c'était avantageux maintenant que tu les payes euh franchement euh tu fais même huit heures d'heures sup tu gagnes pas beaucoup dessus quoi c'est même plus avantageux.	31/8
606	Je sais mais genre par exemple euh comment dire euh genre les films français j'en n'ai jamais regardé je suis que sur les films américains ou sur les films asiatiques français Omar et Fred et (.) leurs trucs d'handicapés ou genre c'est quoi le nouveau film là qui est sorti euh où la meuf@s euh leur fille elle se marie avec des étrangers bah franchement c'est <c'est de la je sais pas mais c'est de la merde mais c'est affolant mais c'est de la merde> c'est de la merde faut dire la vérité c'est de la merde ça des trucs comme ça ça m'intéresse pas les bons films américains Mission Impossible tout ça je regarde mais les trucs comme ça non franchement euh (bruit de bouche).	78/35
640	Non j'aime pas en 3D ça me fait mal aux yeux j'aime pas.	14/3
686	Hum <bah cest un> langage normal mais euh genre c'est pas soutenu bah des fois en fait quand ma soeur et moi on va des fois dans familles où chacun respectivement on va chez nos potes et tout bon pas les miens et ni les siens mais genre euh on a déjà côtoyé dans d'autres familles quand on avait été invité par nos parents.	62/17
879	Même ma soeur à quand elle m'a dit qu'elle sortait qu'avec des rebeus@s j'ai dit bah putain il y en a aucun aucun qui va casser la ligne hein et mon frère il est attiré que par les filles rebeus@s donc euh.	40/8

Tableau 7 : Durée des tours de paroles dans le premier extrait de Nacer8.

Dans les tours de parole sélectionnés dans le début de Nacer8, on remarque dès le premier abord que les tours sont beaucoup plus longs que ceux de Nacer3. Le tour de parole le plus court est le tour 640, avec 14 mots, et il dure 3secondes ; 31 mots/8s. au tour de parole 536 ; 40 mots/8s. au tour de parole 879 ; 41 mots/11s. au tour de parole 356 ; 42 mots/13s. au tour de parole 230 ; 62 mots/17s. au tour de parole 686 ; 65 mots/19s au tour de parole 35 ; 73mots/15s au tour de parole 184 ; 78 mots /35s au tour de parole 606, et 82 mots/21s. au tour de parole 525. Le taux global du débit dans ce premier extrait est ainsi de 17,6 mots pour 5 secondes.

N° tour de parole	Tours de parole	Mots/seconde
908	Pour dire un noir maintenant ils disent un gnen@s ou je sais plus comment ils disent ou un gueg@s un gueg@s ou je sais plus c'est quoi le nom les noirs ils s'appellent plus ils se disent plus black ils disent gueg@s entre entre eux.	45/9
963	Bah tu fais un mix des deux moi je dis tu fais ça hein.	14/2
1068	Ouais je l'ai regardée j'ai dit déjà une je suis pas pratiquant si je voudrais bien pratiquer mais je le pratique pas encore et je peux toucher la bière elle est emballée et je vais pas la boire.	38/8
1210	Bah ouais c'est lui qui l'a décidé ça ça a été une décision qui a été très mauvaise de sa part même au lui au jour d'aujourd'hui il le dit hein il a dit si j'avais su je t'aurais laissé en pro j'ai dit ouais mais si tu avais su mais maintenant c'est trop tard.	57/12
1481	On dit j'ai taro@s avec elle ça veut dire j'ai fait l'amour quand je dis je l'ai ken@s et je l'ai bouillave@s c'est comme une pute quoi je lui crache à la gueule je l'ai baisée je l'ai tej@s et voilà basta on n'en parle plus.	46/8
1492	Non parce que moi des fois je le vois en moi-même que je fais des trucs bêtes tu vois il y a des choses que moi-même quand je réfléchis même des gens ils disent mais putain mais tu es sacrément con et je les regarde je fais non je suis pas con c'est naturel ça a été fait comme ça mais moi je joue pas un jeu alors que des mecs de cité qui sont intelligents ils se l'assument pas parce que ils disent que pour eux ouais ça le fait pas et tout moi je serais intelligent je serais fier il y en a moi ils ont fait des BTS et tout ils ont pas trouvé de taf@s ils se sont reconvertis dans la vente de drogue ou de shit et tout et après ils ont pas repris leurs études c'est malheureux et après ils croient qu'ils sont des racailles ou des choses comme ça.	158/35
1498	Tout dépend de leurs potes les mecs de cité c'est leurs potes c'est comme les meufs@s la meuf@s il faut qu'il y ait l'accord des potes quoi les potes jugent donc euh le pote par exemple si il dit ah c'est une pute le mec il va dire ah bah tout compte fait chérie tu es une pute c'est comme ça c'est ils réfléchissent entre eux.	64/14
1519	Non mais après moi je trouve ça bête par rapport aux les gens de cité franchement plus je grandis plus je plus je dis que c'est un monde qui est bête.	31/6
1550	Des colonies si mais les colonies ils se faisaient toujours en entre classes euh bah de la cité quoi.	19/6
1552	On côtoyait que les jeunes de cité quand on était en colonie on était tous regroupés ensemble on se connaissait déjà tous quoi.	23/6

Tableau 8 : Durée des tours de paroles dans le deuxième extrait de Nacer8.

Le taux global du débit de cet extrait est de 24,75/5,2 secondes, un taux peu élevé par rapport à celui du premier extrait. Ainsi, au tour de parole 963, on trouve 14 mots/2s. ; 19/6 s. au tour

de parole 1550 ; 23/6 s. au tour de parole 1552 ; 31/6 au tour de parole 1919 ; 38/8 s. au tour de parole 1068 ; 45/9 s. au tour de parole 908 ; 46/8 s. au tour de parole 1481 ; 57 mots/12 s. au tour de parole 1210 ; 64 mots/14 s. au tour de parole 1498 et 158/ 35 s. au tour de parole 1492.

N° tour de parole	Tours de parole	Mots/seconde
1566	Mais je l'ai su il y a pas longtemps il y a deux ans de cela	16/3
1574	Oui bah ça c'est les Sri hein euh c'est les <ceux qui ont des (chiens)>.	15/3
1735	<Bah voilà> c'est pour ça que moi je dis si j'aurais été métis arabe là j'aurais pu parler de métissage mais là avec mon mon père il ressemble à un un Arabe complètement mais nous on est ressortis blancs.	39/9
1789	Non ma grand-mère elle est née au bled et c'est pour ça que ma grand-mère de leurs parents c'est euh ils ont fait déjà en plus ils ont reçu euh on va dire le truc de moudjahidin et tout quand ma mère mon père il a ramené sa blonde aux yeux bleus euh -tain ma grand-mère elle avait fait un arrêt cadiaque un arrête cardiaque hein.	68/15
1822	Genre euh quand je mettais X ah oui mais il met comme ça parce que c'est un Allemand c'est cadré (.) n'importe quoi j'ai même pas la culture allemande.	27/8
1852	Mais ça aussi c'est des différences de mentalité que je trouve insurmontables.	12/5
1927	<Les rebeus@s non les rebeus@s je me mets> tout le temps en confrontation avec eux hein même quand ils sont gentils je me mets en confrontation j'en ai besoin j'ai besoin de leur marbrer la gueule il y a une haine tu vois je sais pas il y a une appréhension même quand ils sont nés en France pour moi il y a une différence de mentalité pour moi c'est de Arabes je fais tout le temps comme ça Hicham@a quand il est venu pour moi c'était un Arabe le vigile c'est un Arabe.	94/22
1955	Ouais non je sais pas c'est pas des gens que.	10/5
2020	Moi des fois quand je passe dans son bureau il s'arrête il me dit ah vous avez besoin de je lui dis non je t'ai rien demandé je lui non je vous ai rien demandé ça ira <merci>.	37/7
2060	Qui va quoi bah pourquoi normalement il y a quelqu'un d'autre qui peut retranscrire ?	14/3

Tableau 9 : Durée des tours de paroles dans le dernier extrait de Nacer8.

Dans ce dernier extrait de Nacer8, le taux global est de 16,6 mots / 4 s. On voit aisément que le débit de parole diffère d'un tour de parole à un autre. Ainsi, on trouve 10 mots/5 s. au tour de parole 1955 ; 12 mots/5 s. au tour de parole 1852 ; 14 mots/3 s. au tour de parole 2060 ; 15 mots/3 s. au tour de parole 1574 ; 16 mots/3 s. au tour de parole 1566 ; 27 mots /8 s. au tour de

parole 1822 ; 37 mots/7 s. au tour de parole 2020 ; 39 mots/9 s. au tour de parole 1735 ; 68 mots/15 s. au tour de parole 1789 ; et enfin 94 mots/ 22 s. au tours de parole 1927.

En résumé, le débit dans les trois extraits sélectionnés varie, mais il est particulièrement élevé dans la deuxième partie, avec 24,75 mots/5,2 secondes, alors que pour les deux autres extraits, le débit est légèrement différent, 17,6/5 secondes dans le premier, et 16,6/4 secondes dans le dernier.

2.4. Comparaison du débit entre Nacer3 et Nacer8

Les deux enregistrements diffèrent au niveau de la longueur (63 minutes de différence), et au niveau du nombre de mots (14 204 mots de différence). On a constaté par ailleurs une diminution du débit, au niveau de la moyenne générale : il passe de 327,38 mots par mn dans Nacer3 à 246,5 mots/mn dans Nacer8.

Or, comme on l'a vu en introduisant la réflexion sur le débit, un débit rapide est associé à des usages non standard, non surveillés, populaires ou « jeunes ». Toutefois, cette considération est trop générale pour nous permettre d'avancer dans une possible définition des parlers jeunes, car la rapidité du débit n'est qu'un style parmi d'autres dont le locuteur dispose. Mais la question qu'il faut poser ici est de savoir pourquoi, du premier au second enregistrement, le débit s'est ralenti. La première hypothèse que l'on peut avancer pour essayer de répondre à cette question est que l'extrême volubilité est valorisée dans la culture des rues. Or, Samir a radicalement changé de mode de vie dans le laps de temps qui s'est écoulé entre les deux enregistrements : il est sorti de la culture de rues, pour entrer dans la culture du monde du travail. Un nouvel environnement s'est imposé à lui, car les personnes qu'il côtoie désormais n'ont plus rien à voir avec celles avec lesquelles il trainait auparavant.

De plus, un locuteur n'est jamais prisonnier d'un style donné : au contraire, il est capable de manipuler sa palette de styles sans les mélanger (voir Goffman, 1979, Labov, 1972-1976).

Débit de parole	Nacer3	Nacer8
En secondes	5,45 mots/s	4,10 mots /s
En minutes	327,38 mots /mn	246,5/mn

Tableau 10 : Le débit de parole comparé entre Nacer3 et Nacer8.

2.4.1. Comparaison au niveau de la longueur des tours de parole

La longueur des tours de parole peut être prise comme l'un des indices de naturel dans la conversation ordinaire (Gadet & Guerin, 2016 : 288), car dans celle-ci, les interlocuteurs parlent, s'échangent la parole, et souvent se coupent la parole. Dans Nacer3, les tours de parole semblent être souvent fragmentés en raison de la présence active de l'enquêteur.

Autrement dit, l'enquêteur est beaucoup plus présent dans le premier enregistrement (comme l'a établi le calcul du taux de parole de Samir dans les deux enregistrements) et c'est moins le cas dans le second enregistrement (ce qui signifie aussi que Samir parle plus facilement). Ainsi, dans le premier enregistrement, la moyenne des tours de parole est de 0,1 seconde, compte tenu de tours de paroles réduits à des mots uniques, comme *ouais* ou *ok*. Il y a aussi des tours de paroles dans lesquels on trouve plus qu'un seul mot, comme *C'est généralement que les noirs qu'ils le font*, d'une durée de 1,7 seconde. Les tours de parole sont un peu plus longs quand il s'agit d'un récit et/ou d'une argumentation, comme dans l'exemple (3), ou encore d'une explication comme dans les exemples (4) et (5):

- (3) Parce que oui parce que en fait ils croient <que les> Black@s étant donné qu'ils aiment en quelque sorte euh (..) sauter sur tout ce qui bouge ils <croient que ils vont> foutre la merde@s dans boîte@s <même si ils sont avec>. (Nacer3, Samir : 193), extrait de 9,4s.
- (4) <Ouais les choses comme ça> et après quand tu arrives il te dit non non euh des fois des fois c'est je ve je veux bien comprendre quand ils disent euh il faut être accompagné de meuf@s (.) généralement on en a accompagné des fois ça arrive qu'on en ait pas mais même quand on est accompagnés qu'ils nous recalent là on comprend pas (.) tu vois. (Nacer3, Samir : 218), extrait de 13s.
- (5) Mais vu que au niveau familial c'est pas trop ça entre les deux familles celle de ma mère et celle de mon père se côtoient pas ma mè- celle de ma mère ils côtoient pas du tout ma mère celle de mon père ils côtoient mon père mais nous ils côtoient pas nous en fait c'est un ga- une galère totale (.) donc en fait j'ai une fois j'ai été en Allemagne ça a été ça m'a suffit. (Nacer3, Samir : 866), extrait de 14,8s.

Les tours de parole sont courts quand l'informateur ne ressent pas le besoin d'expliquer, de raconter ou d'argumenter ses propos⁶⁹. Autrement dit, l'informateur ne prend la parole que pour des tours assez brefs quand l'enquêteur ne le pousse pas à s'expliquer, se justifier ou à raconter une anecdote. Ainsi, lorsque il y a une forte connivence entre l'enquêteur et l'enquêté, cela peut produire du discours préférentiellement long, ce qui fait émerger ce que Sacks (1992) appelle « the big packages », ou tours de parole étendus, selon le terme de Mandelbaum (2003). On peut considérer que le fait qu'une relation se soit déjà bien établie entre Samir et l'enquêteur a eu pour effet que la parole circule vite, sauf dans certains cas où

⁶⁹ Rappelons que c'est par la double rubrique du récit et de l'argumentation que Blanche-Benveniste avait, pour la constitution du corpus qui deviendra CorpAix, défini les procédures permettant d'obtenir des exemplaires de discours longs (voir Blanche-Benveniste & Jeanjean, 1987, et Blanche-Benveniste, 2010 pour une synthèse ; Gadet, 2015 pour l'application à MPF).

le locuteur est moins prolix.

Les tours de parole sont beaucoup plus longs dans Nacer8 que dans Nacer3, ils sont en moyenne de 10 secondes. Mais on trouve beaucoup de tours de parole qui excèdent les 30 secondes. Ainsi, les tours de parole 1486, 1624, 1874 et 2036 durent, respectivement, 39, 40, 46 et 48 secondes. Les deux plus longs tours de parole qu'on trouve dans Nacer8 sont de 50 secondes au tour de parole 1021 (voir exemple 6 ci-dessous) et 61 secondes au tour de parole 1523 (exemple 7 ci-dessous).

(6) On crève pas la dalle on n'a pas besoin de toi (.) et euh non ils font tout en Seine-Saint-Denis déjà moi qui vit en Seine-Saint-Denis quand des fois je suis allé une fois dans le 92 c'est le jour et la nuit c'est le jour et la nuit par exemple en Seine-Saint-Denis ils te suppriment des transports et tout ils te préviennent pas ils s'en battent les couilles tu es dans le dans les gares et tout c'est pas entretenu tu vas dans le 92 c'est le jour et la nuit même ma soeur qui travaille dans le 92 ça a rien à voir après moi quand je vois ça je peux pas avoir de respect pour la France tu vois parce qu'il y a une ghettorisation qui est fait volontairement quand je suis à Saint-Ouen la police tu l'appelles il y a les manouches qui viennent ils viennent pas ils viennent pas moi j'ai eu un problème euh quand il y a eu les manouches j'ai appelé la gendarmerie et tout (bruit de bouche) la meuf@s c'est limite elle m'a dit mais j'en ai rien à foutre de ta vie démmerde toi tu as qu'à faire ton c'est limite euh je lui ai dit bah je fais comment elle m'a dit bah écoutez monsieur nous on est surchargés de travail. (Nacer8, Samir :1021), extrait de 50s.

(7) <Non non non (bruit de bouche)> bah le problème c'est qu'en fait tous les gens de cité on fait ça on se dit ouais quand on aura des enfants on va les dresser et tout c'est ce qu'on fait mais en fait quand tu dresses tes enfants et que tu agis comme nos parents en fait nos enfants ils se rebellent contre nous alors que les Français ils ont une éducation plus laxiste plus ouverte ils sont plus compréhensifs moi mon père quand je disais un truc c'était une tarte dans la gueule il cherchait pas à comprendre et tous mes potes ça a toujours été comme ça même les tout le monde en cité c'est comme ça et c'est pas une bonne éducation c'est pas une bonne éducation les Français par exemple ils vont dire je vais te priver de dessert mais après tu vois ils essayent de parler à leurs enfants moi mon père il me mettait une tarte dans la gueule je dormais le soir le lendemain il s'était rien passé quoi la discussion elle avait plus cours et c'est ça crée des frustrations donc après tu es obligé de te rebeller et moi les les jeunes de cité c'est tous comme ça en vrai tu les vois les petits jeunes hein la mère elle appelle genre elle crie par la fenêtre XX viens manger ils viennent tous tu vois tout le monde court court court moi à La Courneuve c'était comme ça à partir de vingt heures toutes les mères elles se mettaient au balcon c'était comme au bled elles appelaient tous à manger les Chinois les noirs les Arabes ça cou- ça dans tous les sens. (Nacer8, Samir : 1523), extrait de 61s.

Les deux tours de parole des exemples (6) et (7) constituent des cas de récit. Les conseils donnés aux enquêteurs de MPF visaient à chercher à obtenir, selon le moment de

l'enregistrement, les deux types de paroles : des répliques rapides attestant du degré de naturel de l'enquête, mais aussi des segments plus longs de récits, car ce n'est que dans la longueur que certaines formes peuvent se manifester. Les analystes de conversation ont bien montré aussi que les récits étaient l'un des rares moments de « suspens » de la règle de circulation de la parole dans une conversation : quand l'un des protagonistes de l'échange accorde à l'autre le privilège de dérouler un récit, il lui accorde en même temps le droit de conserver la parole plus longtemps. C'est le cas, chez Samir, avec les anecdotes concernant la police, différentes autorités scolaires ou du monde du travail, et ce qu'il appelle « le système » en général.

Le naturel peut se manifester, pour des raisons différentes, aussi bien dans la brièveté du tour que dans sa longueur, les deux cas de figure pouvant être le signe d'une connivence installée entre l'enquêteur et l'enquêté. Au moment du second enregistrement de Samir, en 2014, je le connaissais déjà depuis deux ans et nous continuions à nous fréquenter et à bien nous entendre. L'origine que nous sommes supposés partager, Samir et moi, est sans doute un facteur qui a joué un rôle, mais une véritable relation d'amitié s'est nouée entre nous.

3. Synthèse des différences entre Nacer3 et Nacer8

Le taux global de mots étrangers relevés dans les deux enregistrements montre ainsi une baisse assez nette dans le second : 99 mots au total pour Nacer3 vs 44 seulement dans Nacer8, pourtant nettement plus long. La baisse est spécialement forte pour les mots empruntés au romani, qui reflètent clairement une culture de groupe. Concernant les mots de verlan, le résultat est moins net : 91 mots (Nacer3) vs 116 mots (Nacer8). Mais compte tenu de la différence de longueur entre les deux entretiens, le chiffre rapporté à la longueur est quand même moins élevé dans le second.

Le cas de Samir montre ainsi que ces phénomènes « typiques » peuvent ne pas perdurer dans le temps chez un même locuteur, ce qui nous conduira à suivre Hambye 2008, pour éviter toute tentation d'essentialisme sur la langue des jeunes. On pourra ainsi faire l'hypothèse que ces critères sont plutôt une question de style (Gadet, 2013). Dans la même lignée de réflexion, Liogier (2009) a constaté auprès des élèves qu'elle a observés à La Courneuve qu'ils sont capables de passer d'un style à l'autre selon les circonstances de la communication : « Pour notre part, enseignant depuis 11 ans dans un collège de La Courneuve (93), nous constatons que nos élèves passent aisément de la langue “du quartier” à celle ‘de l'école’ » (p 121). Plus loin, dans le même article, Liogier ajoute qu'au niveau lexical, de nombreuses unités lexicales non standard, à savoir relevant du verlan, de lexies obtenues par des procédés sémantiques (la

métaphore ou la métonymie), de lexies obtenues par des procédés synthématiques (comme *faire à l'envers*), de lexies obtenues par des procédés syntaxiques, comme l'utilisation adverbiale de l'adjectif (comme *parler mortel*) et des emprunts à des langues étrangères, sont utilisées davantage dans des situations informelles et disparaissent presque complètement dans les situations formelles, comme la situation d'entretien :

« Les néologismes obtenus par procédés formels (le verlan en particulier), disparaissent presque systématiquement des corpus d'entretien, ainsi que les emprunts à l'arabe. De même, on ne trouve, dans le style d'entretien, aucun insert (*mon frère, t'as vu, vas-y, wech*⁷⁰ ...), ce qui nous indique que ces unités ont une forte valeur stylistique et sont associées au langage de groupe ». (*ibid.* : 124).

Mais ces traits sociolinguistiques du débit, des emprunts et du verlan sont loin d'épuiser les phénomènes qui distinguent les deux enregistrements. Ainsi, de certains traits syntaxiques comme l'interrogative en *qu'est-ce que* ne portant pas sur un objet. Il s'agit d'une structure rare, très peu décrite (Coveney 2011) : on n'a rencontré que 14 occurrences de ce type d'interrogative dans l'ensemble du corpus MPF. Or, 9 de ces 14 occurrences se trouvent dans le premier enregistrement de Samir, et aucune dans le second. Ces occurrences sont concentrées dans des passages polémiques, où Samir laisse entrevoir ce qu'est son rapport à l'autorité : police, enseignants, institutions..., comme dans l'exemple (8), ci-dessous, où il aborde la question de l'intégration :

(8) Et on nous répète à chaque fois à la télé <qu'il faut> nous intégrer alors qu'on est né là (.) qu'est-ce que tu veux t'intégrer il y a rien à s'in<tégrer>. (Nacer3, Samir : 1139).

L'interrogative en *qu'est-ce que* apparaît, ici, pouvoir être qualifiée de « rhétorique conflictuelle », autrement dit, cette forme a vu son sens s'élargir en prenant une valeur proche d'un exclamatif. Cappeau & Moreno (2017 : 86) peuvent dire qu'elle « ne marque plus seulement l'interrogation mais s'enrichit de nuances ». Dans l'exemple (8) ci-dessus, l'emploi de *qu'est-ce que* de préférence à *pourquoi* apparaît comme une « question rhétorique employée comme reproches ou critique » (Coveney, 2011 : 125).

C'est dans un contexte discursif conflictuel que s'inscrit l'exemple (8), dans lequel Samir s'étonne de certains propos tenus sur la question de l'intégration. Samir se demande quel sens revêt la question de l'intégration, puisque « c'est la France qui nous a chiés en quelque sorte

⁷⁰ Nous avons conservé la graphie du mot *wech* telle qu'elle est utilisée par l'auteur, même si dans le corpus MPF, on l'orthographie *wesh*.

on peut pas être intégrés c'est notre pays normalement » (Nacer3, 1139). Dans le deuxième enregistrement, cette forme en *qu'est-ce que* n'a pas été relevée du tout, ce qui nous semble aller dans le même sens que la baisse du nombre emprunts et des formes non standard : il n'est plus dans un réseau où dominant les attitudes conflictuelles⁷¹.

4. Nacer2 : Hanane et Mouna

On trouve, dans l'enregistrement des deux filles, un recours abondant aux emprunts à l'arabe ainsi qu'à d'autres langues. Pour les mots qui proviennent d'autres langues que l'arabe, on trouve un seul mot pour chacune des deux langues, à savoir l'anglais et le romani. Il s'agit du mot *shit* pour l'anglais, utilisé en usage, et de *gadjo* pour le romani, utilisé en mention.

Concernant les mots empruntés à l'arabe, il n'y en a qu'assez peu qui soient utilisés en usage, les plus nombreux s'inscrivent dans un processus de métalangage, la plupart du temps pour exhiber des connaissances sur la langue arabe. Pour ce qui concerne les mots en verlan, les deux filles n'ont utilisé tout au long de l'enregistrement que 3 mots, *féca* (café), *meuf* (femme) et *renoi* (noir). Quant aux mots en français non standard, on trouve des mots comme *cybers*, *forceuse*, *galérienne* et *pipoteuse*. Pour les expressions, elles concernent la plupart du temps des insultes rituelles, comme *va baiser ta mère*, *ta race*, *ferme tes fesses* et *nique ta mère*. On trouve aussi une expression en arabe *ras tafah* (« tête de pomme »), utilisée par Mouna pour se moquer de Hanane. Ce genre de vannes directes ont été étudiées par Lepoutre (1997), et constituent l'une des composantes de la culture de rue, généralement elles portent sur les aspects physiques de la personne à partir de traits corporels remarquables (Lepoutre : 178-179).

Parmi les trois mots en verlan qu'on trouve dans l'enregistrement, *meuf* et *renoi* sont habituels, déjà attestés dans de nombreuses recherches et dans le corpus MPF en particulier. Quant au mot *féca* (« café »), il n'est utilisé que par Hanane, à un moment où elle décrit les façons de parler de sa mère. *féca* (voir l'exemple (9)) est déjà mentionné aussi dans un exemple donné par Goudaillier, qui écrit : « De nos jours, au féca 'café, bistrot' du coin on dame un dwich 'mange un sandwich' et on tise une teillbou de 8.6 'boit une bouteille de bière titrant 8,6° d'alcool' » (2002 : 8). Ici encore, nous constatons que les unités en verlan présentes dans cet enregistrement n'ont pas de caractère de nouveauté par rapport à ce qui a été déjà montré auparavant.

⁷¹ Non pas bien sûr que le monde du travail soit dénué de conflits, mais ceux-ci prennent certainement d'autres formes que dans la culture des rues.

Pour les mots en français non standard, on trouve des créations lexicales pour caractériser une personne. Ainsi, *cyber*, un préfixe que l'on trouve dans *cyber café*, renvoie à une personne qui passe beaucoup de temps sur internet. Mais ce que Hanane et Mouna entendent par *cyber*, en plus de « personne qui passe beaucoup de temps sur les réseaux sociaux », comme dans l'exemple (10), suppose une autre acception, celle de groupe de jeunes qui se rassemblent dans un lieu et ne se déplacent qu'en groupe, comme dans l'exemple (11).

On rencontre aussi des formes lexicales innovantes : sur la base d'éléments préexistants formés avec le suffixe *-euse*, on trouve *forceuse*, qui renvoie à une fille qui ne lâche pas l'affaire et *pipoteuse*, qui renvoie à *menteuse* (voir les exemples (12) et (13) – ce dernier formé sur *pipeau* ?). Un autre mot, *galérienne*, est une forme nouvelle sur la base d'un mot existant *galère*, avec ajout du suffixe *-ienne*, comme dans l'exemple (14). Ce procédé de formation sur la base d'un mot existant avec une suffixation s'inscrit par les innovations et la dynamique du lexique : « En outre, la diversité des suffixes montre que les Français ne reculent plus devant les nouvelles formations à base d'éléments pré-existants » (Walter, 1991 : 64).

(9) Elle me fait va me faire kèf- un féca@s euh je sais pas quoi là. (Nacer2, Hanane : 843).

(10) Mouna : Bah vous connaissez pas c'est quoi des cybers@s?

Nacer : Non.

Mouna : <C'est des gens qui sont sur> facebook@s et qu'ils essayent de plus avoir de plus en plus d'amis. (Nacer2 : 1237-1239).

(11) Il y a aussi des cybers@s qui traînent à la Défense en fait dans chaque lieu à Clignancourt il y a un endroit où tout le monde traîne. (Nacer2, Mouna : 1262).

(12) Forceuse@s avec quinze euros elle peut acheter trois grecs <ça fait> ils l'ont finie sur facebook et tout. (Nacer2, Mouna : 2292).

(13) Moi aussi la euh je me suis embrouillée avec ma tante parce que c'est une grosse pipoteuse@s. (Nacer2, Hanane : 1780).

(14) Eh mais tu l'as mis à l'envers (.) ah bon ça se met comme ça eh je suis galérienne@s. (Nacer2, Hanane : 2686).

Parmi d'autres procédés qui peuvent s'inscrire dans ces innovations lexicales, on trouve le changement de classe grammaticale, c'est-à-dire une tendance au passage d'un nom vers un verbe. Ce phénomène a été, lui aussi, remarqué par Walter déjà en 1991 (*ibid.*), qui donne

quelques exemples, comme *mythologer*. Dans Nacer2, nous avons relevé deux unités de ce type formées à partir d'un nom, *francisier*, dans les exemples (15) et (16), *arabitisier*, dans les exemples (17) et (18) :

- (15) Mouna : Moi je vais appeler ma fille Angèle (.) c'est.
Hanane : Oh la vas-y je t'ai dit elle est francisée <la meuf@s (en riant)> moi ma fille je vais l'appeler Kahina mon fils je vais l'appeler Mohamed (bruit) <euh>. (Nacer2 : 2413-2414).
- (16) <Bah que> tu parles comme les Français tu es (.) francisé wesh@s. (Nacer2, Hanane : 2553).
- (17) <Ouais ils sont arabitisés@s (rire)>. (Nacer2, Hanane : 690).
- (18) Après il y a il y avait des Français qui se sont arabitisés@s (bruit). (Nacer2, Hanane : 1000).

Les deux mots *arabitisé* et *francisé* sont employés ici non pour parler d'un mot d'une langue qui passe dans une autre langue, mais selon un usage plutôt métaphorique. Hanane parle de *francisé* pour quelqu'un qui a adopté un mode de vie « à la française ». Elle déclare Mouna *francisée*, parce que cette dernière fréquente des Français et s'habille comme les Français. Elle dit aussi de Nacer qu'il est *francisé* parce qu'il fait des études⁷². Quant à *arabitisé* (« arabisé » ?), il s'agit d'une personne non-arabe, en l'occurrence un « Français », qui utilise des mots arabes.

4.1. Les emprunts à l'arabe

On a rencontré 37 mots empruntés à l'arabe dans cet enregistrement. Il s'agit soit de mots simples, comme *agouna*, *bled*, *blédard*⁷³, *bsahtek*, *bslama*, *chicha*, *dawa*, *gaa*, *hala*, *haram*, *hachma*, *hass*, *hnoucha*, *khra*, *hassoul*, *kahba*, *kiffer*, *maak*, *machalah*, *meskina*, *meskine*, *salam*, *seum taa*, *wella*, *wella*, *walou wesh*, *zaama*, *zbeul* ; soit d'unités composées de deux mots, voire trois, comme dans *ras tafah*, *kawdi aliya*, *khamza fi anik*, *salam alikoum*.

Parmi ces mots, une bonne partie est déjà attestée dans Sourdot (2007) et Caubet (2007), à l'exception de *gaa* (« tous/toutes »), mais dans l'exemple (19), *gaa* est utilisé comme une particule de renforcement. On trouve ce mot chez trois locutrices dans MPF, chez Hanane

⁷² Vers la fin de l'enregistrement, les deux jeunes filles me disent que si je suis francisé c'est par rapport à mes études, et à mes manières qui sont selon elles typiquement françaises : « Bah que> tu parles comme les Français tu es (.) francisé wesh@s. » (Nacer2, Hanane : 2753), « Comment tu> parles euh tes manières euh tes études euh » (Nacer2, Hanane : 2758).

⁷³ Celui-ci est à mettre un peu à part, puisque c'est le seul cas (en tous cas pour Nacer2) où un mot emprunté à l'arabe soit suffixé à la française. L'ancienneté de l'emprunt de *bled* a probablement aidé à ce processus.

dans Nacer2, chez Olfa dans Nawal1 et chez Fahima dans Sahar1. *khra* (utilisé pour une insulte, comme dans l'exemple (20)), *hassoul*, *maak*, *machalah*, *zbeul*, *ras tefah*, *kawdi aliya*, *khamsa fi anik*, *salam alikoum* :

(19) C'est un réflexe gaa maintenant tu vois la police xx *hnoucha hnoucha*.
(Nacer2, Hanane : 1179).

(20) Espèce de tête de mort tête de *khra@s* (rire) et tout (rire) après elle commence à lui dire espèce de batard (en riant) <xxx>.

Une partie de ces mots empruntés à l'arabe ont été utilisés en mention, suite à des sollicitations. Les autres sont utilisés en usage sans notre intervention. Ainsi, sur les 37 mots relevés, 26 sont utilisés en usage, en contexte, sans que le discours ait eu à porter sur le mot en question.

5. Nacer7 ou l'enquêteur comme simple observateur non ratifié

L'enregistrement Nacer7 est un enregistrement écologique, donc classé (C), (voir la section 1.4.6. du chapitre 2), du fait que l'informatrice a été enregistrée sans en avoir conscience et sans que l'enquêteur soit identifié comme tel. En effet, Souad, 35 ans au moment de l'enregistrement, était au téléphone avec une amie, en train de raconter des anecdotes de la vie quotidienne. C'est le seul enregistrement de ce genre dans tout le corpus MPF : il s'agit d'un appel téléphonique, où les données recueillies proviennent d'un seul locuteur et on ne dispose pas du discours de l'interlocuteur⁷⁴. L'enregistrement est court, il ne dure que 8 minutes, pendant lesquelles on trouve des emprunts à l'arabe, pas d'emprunt à d'autres langues, des mots en français non standard et des mots en verlan. L'enregistrement est aussi très riche du point de vue syntaxique, ce dont nous ne parlerons pas davantage.

5.1. Les emprunts à l'arabe

Les emprunts utilisés par Souad sont multiples. En effet, il s'agit de 17 mots différents dont quelques uns se trouvent ailleurs dans le corpus MPF et d'autres non.

Les mots comme *allah irahmou*, *bled*, *elhassoul*, *hamdoullah*, *inchallah*, *meskine*, *seum*, *taa*, *zaaf* et *zaama* ont été relevés ailleurs dans MPF, mais les mots *aya djiaana*, *ghira*, *ghiyoura*, *khelli rebbi* et *rebbi*, n'ont pas été relevés.

⁷⁴ Comme Souad n'a pas mis son téléphone en mode haut parleur, il nous a été impossible d'entendre l'interlocutrice. Précisons que juste après, j'ai demandé son autorisation à Souad en lui disant ce que j'avais fait.

L'usage des mots comme *djiaana* (« affamée »), *ghira* (« jalousie »), *ghiyoura* (« jalouse »), *kelli rebbi* (« laisse la/le à Dieu »), *rebbi* (« Dieu »), qu'on ne trouve pas ailleurs chez d'autres locuteurs, montre que Souad est arabophone et que son interlocuteur l'est aussi. En effet, l'accord de *djiaana*, *ghiyoura* en genre et en nombre, féminin singulier (*djiaan*, *ghiyour* en masculin singulier) est correctement maîtrisé. De plus, l'expression *khelli rebbi*, n'a pas été relevée non plus dans MPF : on rencontre plutôt *Allah* et non *rebbi*. Tous les autres mots sont attestés ailleurs, dans d'autres corpus comme celui de Goudaillier (1997), pour le mot *seum* par exemple ; Caubet (2007), pour le mot *taa*, par exemple, et dans quelques enquêtes de MPF.

5.2. Les mots en français non standard (et en verlan)

Le recours au verlan de la part de Souad est quasi nul, on n'en trouve que 3 mots : *meuf*, *keumé*, *sgos* pour « femme », « mec » et « gosse ». Quant aux mots de français non standard, il y en a quelques mots occurrences, comme *se faire balancer* pour « se faire dénoncer », et d'autres utilisées avec un sens différent de celui traditionnellement identifié : *être en chien* pour « être en difficulté », *je vais la péter* pour « la frapper ». On trouve aussi l'expression *sur le Coran* pour « jurer », dans : *Sur le Coran que Yam allah yarhmou* (Nacer7 :175).

Un certain nombre de métaphores lexicalisées sont utilisées par l'informatrice, qui utilise des mots de français en leur donner un nouveau sens. Ainsi la métaphore lexicalisée que Lüdi (1980) a appelé « néosémantisme ». C'est le cas dans les deux exemples ci-dessous :

(21) Ton frère ah ouais j'ai dit à Sonia j'ai dit à Sonia son frère quand il **était en chien**. (Nacer7 : 143).

(22) Elle c'est une dji- mais elle quand je vais la **péter** je vais lui dire de quoi tu te mêles (.) de quoi tu te mêles. (Nacer7 : 55)

Le repérage de mots comme *péter* et (*être en*) *chien* est facile, quand on prend en compte le contexte. Mais il y a d'autres exemples pour lesquels le repérage de néologismes est plus difficile si l'on ne tient pas compte du facteur socioculturel (Pavel, 1989) des locuteurs, ainsi que de l'effet de la proximité communicationnelle entre les interlocuteurs (Koch et Oesterreicher, 2001), comme dans les couples *femme/meuf* ou *beur/rebeu* ; il en va de même pour un mot comme *kainry*, qui ne s'applique pas à tout Américain mais seulement à certains chanteurs (voir Guerin & Wachs, 2017).

Concernant les mots verlanisés, on trouve le mot *keumé* qui n'a été relevé que chez trois informateurs dans tous le corpus (exemple (23) à (25)), chez Chafi, Stéphane et Souad, les

énonciateurs des exemples ci-dessous. Par opposition, on trouve un grand nombre de formes *keum*, avec troncation de la dernière voyelle.

(23) Tu aimerais bien qu'elle se marie avec un **keumé** qui qui l'a déjà fait ?
(Wajih1, Chafi : 1378).

(24) Tu sais je vois huit **keumés** tu sais tu sais pas tu sors tu vois des **keumés** (.)
moi je croyais que c'était genre les **keumés** de l'impasse qui font leur loi tu
sais les *geoisbours* euh. (Roberto2-c, Stéphane : 168).

(25) Là tu as pas sa situation moi au moins moi au moins je suis pas une radine je
donne à mes frères je donne pas aux mecs comme toi là tu donnes aux
keumés là le **keumé** il te connaît da- tu le connais ça fait deux mois tu
donnes ta carte bleue euh. (Nacer7, Souad : 167).

On peut faire intervenir le facteur « âge » pour comprendre cet usage de *keumé*, car Stéphane et Souad sont plus âgés que la majorité de nos informateurs (mais ce n'est pas le cas de Chafi, qui est au contraire parmi les plus jeunes). En effet, *keumé* est une première manipulation du mot *mec*, qui sera suivie d'une seconde manipulation : *mec* => *keumé* => *keum*. Cela relève de la dynamique des formes, qui connaissent un cycle de transformations.

6. Conclusion du chapitre 4 : Les unités innovantes en contexte

La prise en compte du contexte d'une part, des caractéristiques socio-démographiques des informateurs de l'autre (renseignées par les fiches de métadonnées) permettent de mieux appréhender le surgissement de nouvelles acceptions des unités lexicales. En effet, pour comprendre finement les discours tenus par les jeunes, il faut les saisir dans le cadre de leurs pratiques linguistiques, en tenant compte de différentes dimensions théoriques que nous avons évoquées : la notion de *proximité* (par opposition à la distance), la notion de *réseaux* (la sociabilité adolescente se déployant préférentiellement dans des réseaux serrés et cohésifs) pouvant aller jusqu'à la notion de *communauté de pratique*, ou activités partagées. C'est avec ces notions que nous allons poursuivre l'étude du lexique dans le chapitre suivant.

Chapitre 5

Le lexique

Nous commencerons, dans ce chapitre, par présenter le travail du Comité Lexique, grâce auquel toutes les formes qui échappent au français standard tout en étant identifiables comme du français (y compris pour les emprunts à des langues étrangères), ont été relevés dans le corpus MPF. Les unités lexicales qui sont ici relevées ne sont pas regardées d'un œil purement linguistique (en tant que mot en soit), mais plutôt considérées pour ce qu'elles connotent dans l'environnement socio-culturel et sociolinguistique dans lequel s'est produit l'émergence de telles unités.

1. Le travail du Comité Lexique

Les relevés lexicaux ont été le fruit d'un travail collectif effectué par le Comité Lexique⁷⁵, auquel j'ai activement participé puisque j'ai moi-même dépouillé 28 des 70 enregistrements d'ores et déjà dépouillés. Le travail de ce groupe a consisté à passer au crible les enregistrements déjà transcrits, afin d'y relever tous les mots et les expressions qui s'écartent du français dit standard, en particulier les mots étrangers et toutes les formes non standard.

Hormis les mots en verlan, qui répondent à un procédé de formation lexicale assez facile à repérer (*reup* pour « père », par exemple), instaurer une frontière entre les mots du français non standard et les mots en argot n'est pas chose facile (où s'arrête l'argot, où commence le français non standard ?). C'est la raison pour laquelle nous avons préféré faire figurer tous ces mots dans le même tableau. Ce tableau, baptisé *Mots du français non standard*, regroupe tout ce qui s'éloigne du français « standard », c'est-à-dire les mots argotiques (comme *dar*), les mots tronqués, qu'il s'agisse d'apocope (*réf* pour *réfectoire*) ou d'aphérèse (*sky* pour *whisky* – toujours bizarrement prononcé [skaj]), mais aussi les mots du français qui adoptent de nouvelles significations, la plupart du temps sans modification de construction (exemple : *elle a pas assumé*).

⁷⁵ Les participants au Comité Lexique, dirigé par Sandrine Wachs, ont été, par ordre alphabétique : Zakia Ayadi, Nawal Boussouira, Magali Floren, Nacer Kaci, Joanne Andisi Kanguara, Zakarya Hadj Slimane.

La prise en compte du contexte a conduit à relever deux types de données : celles qui montrent la langue en usage et celles qui montrent la langue en mention. Le premier ensemble correspond aux cas où le mot est simplement employé dans un énoncé (voir les exemples (1) et (2), ci-dessous) ; quant au deuxième type de relevé, l'énoncé y est centré sur le mot concerné et s'inscrit dans une production métalinguistique, comme dans les deux exemples (3) et (4) :

- (1) C'est la **hala** tu fous le **zbeul**. (Nac2, Mouna, 1955)
- (2) **Wesh** tu te rappelles quand on allait au **hanout** bizarre. (Nac4, Amina, 4129)
- (3) Moi je croyais que **reuf reum** c'était en arabe. (Nac3, Samir, 1573)
- (4) Le **seum** c'est arabe ? (Nac1, Samia, 1104)

Il reste un problème sur la nécessaire homogénéisation de ces termes, plus souvent employés à l'oral qu'à l'écrit. Leurs graphies divergent largement, dans les usages sociaux (comme les affiches ou les différents dictionnaires en ligne), mais aussi dans les transcriptions (qui avaient été effectuées par un grand nombre de transpositeurs différents avant qu'on les harmonise).

2. La question des graphies des mots non standard

Les membres du projet MPF se sont vite rendus compte du problème de l'hétérogénéité des graphies pratiquées, dès les premières transcriptions, en particulier pour ce qui concerne les mots étrangers, les mots de français non standard et les mots verlanisés, (voir le tableau (1), ci-dessous).

Catégories	Orthographe retenue	Différentes graphies du même mot relevées dans les transcriptions
français non standard	dar, mort	<i>dare/darre ; avoir le mor/le mors/le mort</i>
verlan	rebeu	<i>reubeu, reubeux</i>
arabe	wesh	<i>weche/wech, wèche/wèch, wèshe/wesh, ouech/ouèshe, ouèche/ouèch</i>
romani	nachave, bouyave, poucave	<i>natchave, bouillave, poukave</i>

Tableau 1 : Quelques graphies hétérogènes relevées dans les transcriptions

Le but de ces relevés lexicaux est de dresser une liste de mots, classés par ordre alphabétique, sous la forme d'un tableau baptisé « Ortho-sens » (orthographe et signification), en veillant à

l'homogénéisation de l'orthographe et à l'établissement du/des sens en contexte. Les compétences linguistiques des membres de l'équipe (largement plurilingue) ont été mises à contribution lorsqu'il s'agit de mots étrangers (en particulier l'arabe et le berbère, pour ce qui me concerne). Par ailleurs, quand il est difficile de restituer le sens du mot et d'établir une orthographe, nous nous référons aux dictionnaires (en ligne et papier) – en particulier le *Dictionnaire de la zone* (qui a été identifié comme le plus fiable). Il est à noter, toutefois, qu'il y a de grandes différences d'un dictionnaire à l'autre, en particulier pour les graphies, et que les origines des termes ne sont que rarement indiquées.

Le tableau « Ortho-sens » sert ainsi de dictionnaire, auquel les membres du projet peuvent se référer pour adopter une orthographe unique, écrire un mot ou comprendre un sens au mot lors de la transcription⁷⁶.

Tout d'abord, les relevés lexicaux se font sous forme de listes, classées par langue (pour les plus fréquents : anglais, arabe, romani, français non standard...). Puis, à partir de ces listes, est constitué le tableau Ortho-sens, dont voici un extrait ci-dessous :

Mot	Occurrence	Sens en contexte	Catégorie	Enquêté	Enquête
hala	Je faisais un peu al hala tout ça.	Le bordel	arabe	Karim	Wajih3-1
as	Donc ça fait un truc euh comme as.	Ça	verlan	Jennifer	JDB 2-b
bolos	Eux c'est les vrais bolos	Une personne d'apparence faible et sans défense, un imbécile, un idiot	français non standard	Samir	Nacer 3
bédave	Je bédave pas.	Fumer	romani	Bilal	Anna 14
five	À five je vais commencer à y aller.	Cinq	anglais	Luc	JDB 1-b

Tableau 2 : Extrait du tableau Ortho-sens

2.1. Les graphies

L'homogénéisation de la transcription a été l'une des préoccupations de MPF, afin d'éviter les graphies hétérogènes des mots concernés par le Comité Lexique. Ce problème a été noté dès les toutes premières transcriptions : le même mot se rencontre orthographié de manières différentes, y compris parfois dans la même transcription, ou plus souvent d'une transcription à l'autre.

⁷⁶ Rappelons que le tableau « Ortho-sens » (Orthographe et sens) est une liste, qui ne demande qu'à être enrichie, ce que nous faisons au fur et à mesure du dépouillement de nouvelles enquêtes : rencontre d'un nouveau mot ou d'un nouveau sens d'un mot déjà relevé.

2.1.1. *Le choix de la graphie*

Le choix concernant les graphies s'est porté sur des formes qui respectent les codes de l'orthographe française, aussi bien au niveau morphologique, lexical que grammatical ; le problème se pose en particulier lorsque la forme ne change pas phonétiquement (voir Guerin & Wachs, 2017). Cela concerne les accords en genre et en nombre de noms et d'adjectifs (exemples (5) et (6)), ainsi que les désinences verbales (exemples (7) et (8)).

- (5) Je me suis embrouillée avec ma tante parce que c'est une grosse **pipoteuse**. (Nacer2, Hanane, 2998).
- (6) Ouais les **meufs** venez on vas monter. (Nacer4, Lamia, 1588).
- (7) C'est super actuel dans le sens où aujourd'hui tout le monde est **sapé** tout le monde est **looké**. (Roberto2a, Stéphane, 366).
- (8) Ah ben il y en a qui **poucavent** hein toujours hein. (Anna3, Pierre, 2904).

Cependant, lorsque la forme ne rend pas compte de la prononciation du mot, la graphie doit être « aménagée », notamment dans certaines verlanisations, comme pour *mec* ou *argent*, qui ont été orthographiés *keum et ghenar* et non **cem/kem et *gentar* ou **genar*.

Quand un même mot peut être prononcé de différentes façons, celle-ci sont transcrites selon les différentes prononciations. C'est le cas des deux orthographes *nachave* ou *natchave*, selon qu'un son *t* est prononcé ou pas. D'autres mots sont prononcés différemment alors qu'ils signifient la même chose, comme le mot *gawri/gwere(s)*. On trouve dans le corpus l'usage aléatoire de ces deux mots : il arrive que des informateurs utilisent le mot *gawri*, qui est au singulier, pour le pluriel et inversement, c'est-à-dire l'usage du pluriel *gweres* à la place du singulier, comme dans les exemples ci-dessous :

- (9) Ça dépend des meufs en fait genre on va dire les les **gawris**. (Nacer3, Samir, 474).
- (10) Voilà si tu es intello tu es un **gwere**. (Nacer3, Samir, 2589).
- (11) C'est une école de pourris c'est des Bougnoules même les **gweres** qui enseignent il y a que des **gweres** de toute façon là-bas. (Wajih5, Amir, 635).

Certains choix ont dû être faits, notamment celui de se rapprocher de l'origine du mot, par exemple pour *wesh* et *bouyave*, respectivement issus d'un parler algérien ou marocain (*wesh bik, wesh rak*, « qu'est-ce que tu as ? », « comment vas-tu ? ») et du romani (*bouy-* « faire

l'amour »). Ces formes ont été préférées aux graphies que l'on trouve en général dans la littérature, notamment *ouaich*, *wech*, *ouèch*, *wèche* ; et *bouillave*.

3. Les catégories retenues

Le grand défi des relevés lexicaux est d'établir quelles formes n'appartiennent pas au français standard. L'équipe du Comité Lexique a fait le choix initial de regarder les mots et les expressions qui n'apparaissent pas dans le dictionnaire le *Petit Robert* comme étant non standard. Mais des mots comme *mec*, *meuf* ou *flic* y figurent déjà depuis un bon moment. Comme on trouve dans le corpus de nombreuses occurrences dont le sens va au delà de ce qui est mentionné dans le dictionnaire, nous avons choisi de les relever quand même, afin d'étudier le champs sémantique qui couvre les formes lexicales relevées. Ajoutons une autre raison pour relever des mots comme *mec*, *meuf* ou *flic* : ils dénotent une certaine tonalité, familière, de l'enregistrement et à ce titre ils peuvent servir d'indice évaluatif.

Ainsi, nous avons rangé dans la catégorie « français non standard » deux types de cas différents : des formes manifestant des procédés linguistiques et des formes issues de l'argot traditionnel.

3.1. Formes comportant des procédés linguistiques

Les produits de manipulations linguistiques concernent pour l'essentiel (voir Antoine, 1998) :

- Le verlan, procédé linguistique facile à détecter, comme *keuf*, *oim*, *oit*, *ouc*, *ouf*, *chelou*, *renpas*, *youve*, *cistera*...
- L'apocope : *asiats[ique]*, *motiv[ation]*, *mut[tation]*, *biz[ness]*, *kalach[nikov]*, *mat[in]*, *électro[nique]*
- L'aphérèse : *[san]tiag*, *[mu]zik*, *[porte]nawaque*, *[why]sky*.

Les trois formes de procédés linguistiques ici listées concernent aussi des catégories hors celle du français non standard. Autrement dit, on peut trouver aussi des formes verlanisées dans la catégorie des mots en langues étrangères, surtout l'anglais, comme dans *despee*, *neskis* pour les mots *speed*, *skin*.

Le verlan est beaucoup plus présent dans le corpus MPF, si on le compare aux deux autres procédés linguistiques que sont l'apocope et l'aphérèse. Ce procédé linguistique peut être réitéré dans quelques formes, assez rares, quand il y a reverlanisation d'une forme déjà verlanisée, dans *femeu* pour *meuf* (« femme »), ou dans la verlanisation de mots empruntés, comme *despee* pour *speed* (anglais, « rapide ») :

Mots	Occurrence	Sens en contexte	Enquêté	Enquête
as (comme)	Oh ouais je sais pas quoi un truc comme as mais si tu l'achètes cent trente euros.	Ça (comme)	Karim	Waj3-2
babtou	Oui mais toi tu es toujours avec des babtous machin euh.	toubab (personne de race blanche occidentale)	Carole	Emm3-a
chéla	Et comme je les avais déjà vus je me suis plus chéla tu vois.	Lâché	Stéphane	Rob2c
chelou	Il est chelou.	louche	Olfa	Naw1
ieuv	Moi tu vois je peux parler avec des mecs dans la rue ou je peux parler avec des ieuv quoi euh.	vieux	Farid	Rob2c
rebeu	Ou en tout cas des gens qui traînent avec des rebeus .	beur (lui-même verlan de <i>arabe</i>)	Albert	Emm1
segrai	Non mais moi c'est pas de la segrai c'est de la peau man la peau faut qu'elle se retende et pour qu'elle se retende faut du temps.	graisse	Stéphane	Rob2c
tèj	En quelque sorte il est passé à l'acte elle et il l'a tèj juste après.	jeter	Samir	Nac3
vènère	Je me suis levée je me suis vènère sur elle.	énervé	Salsabil	Naw1
zincs	Mais bon avec mes zincs euh je m'en branle tu vois d'un côté .	cousins	louis	Ari5a

Tableau 3 : Exemple de mots en verlan

L'apocope est un procédé linguistique qui consiste en la suppression de la dernière syllabe ou des dernières syllabes d'un mot dont on ne garde que la première partie (tableau (4)). Quant à l'aphérèse, il s'agit d'un procédé linguistique inverse, c'est-à-dire que le mot subit une élision de la (es) première(s) syllabe(s), où on ne garde que la seconde partie du mot. La partie du mot élidée peut être constituée d'une seule ou de plusieurs syllabes, comme dans les exemples du tableau (5).

Dans le corpus MPF, les mots apocopés sont nombreux par rapport à ceux qui sont aphérésés. Ils apparaissent aussi sous forme d'apocope verlanisée, comme dans les deux exemples *tosma* et *babtou* (voir le tableau (4) ci-dessous). Dans l'ensemble du corpus, nous n'avons trouvé que 6 mots aphérésés (cf : tableau (5), ci-dessous). Comme le montrent les exemples cités dans le tableau (5), on peut trouver des formes rares, à savoir, l'aphérèse d'un mot verlanisé, comme *nawaque* (aphérèse de *portnawaque*, lui-même verlan de *n'importe quoi*), *screed* (aphérèse de *scredi*, verlan de *discret*), ou bien une verlanisation d'un mot aphérésé, comme *kainry* (*Américain*).

Mots	Occurrences	Sens en contexte	Enquêté	Enquête
babtou	Même parfois des Algériens qui viennent en France ils disent sale <i>gawri</i> sale babtou. des fois il y a des associations genre des petits babtous là qui ont besoin de se racheter une conduite ils viennent de Paris. Si tu es noir ou si tu es <i>rebeu</i> ou si tu es un mélange de quelque chose tu es pas vu comme un babtou quoi tu es pas vu comme une euh bah comme un comme un <i>gwer</i> .	Verlan <i>toubab</i> de l'apocope pour toubabou	Samir	Nacer 8
biz	Bah c'est clair hein c'est le biz c'est le business	business	Amir	Wajih 5
kalach	C'est comme à Marseille kalachkalach.	kalachnikov	Amir	Wajih 5
mouv	C'était la rivalité Booba Ali mais Ali si tu veux il était plus intelligent plus carré Booba c'était plus la voix du mouv il était là mais Ali il était carré dans ce qu'il disait.	mouvement	Ibrahima	Wajih 5
mus	Ouais xx il s'est marié tu vois maintenant c'est un frère et tout ça c'est un frère mus .	musulman	Amina	Nacer 4
(quoi) nimp	Je fais go euh (.) faites pas quoi nimp mon vieux euh.	n'importe [quoi]	Stéphane	Roberto2c
perpet	Aux <i>States</i> c'est aux <i>States</i> encore ici ça va aux <i>States</i> tu sais très bien que si tu fais une erreur tu peux prendre perpet tu ressors plus.	perpétuité	Ibrahima	Wajih5
perm	C'est la merde quand des dépôts c'est la perm deux	Permanence	Esma	Nawal6
scoot	Et euh elhassoul il m'a dit le scoot là quand x il sort il m'a dit je viens lui donner.	scooter	Souad	Nacer 7
tosma	Tu sais maintenant il essaye de reprendre le tosma à son <i>daron</i> là.	verlan de l'apocope <i>matos</i> pour matériel (ici matériel de musique)	Daniel	Aristide2b

Tableau 4 : Quelques exemples de mots en forme d'apocope

Mots	Occurrences	Sens en contexte	Enquêté	Enquête
nawaque	c'est plus classique là c'est plus fleur nawak .	Aphérèse du verlan <i>portenawaque</i> (n'importe quoi)	Camille	JD2b
tiag	et je mets mes tiags .	santiag	Camille	JD1b, 2b
zik	Hé je vais te faire écouter une zik .	aphérèse de <i>musique</i>	Luc	JD1b
kainry	On faisait genre on se prenait pour des chanteurs kainry . Et ouais on jouait les kainry on jouait à les imiter.	verlan de l'aphérèse <i>ricain</i> pour <i>américain</i>	Daniel	Aristide 2a
screed	En screed euh (.) c'est pas mieux moi	aphérèse du verlan <i>scredi</i> : discret (en secret)	Jennifer	JD2b
sky	Dans dans les musiques par exemple (reniflement) il y a un chanteur qui dit sky dans les veines <i>on s'en jaille</i> .	Aphérèse de <i>Whisky</i>	Yanis	Anais2

Tableau 5 : Exemples de mots en forme d'aphérèse

3.2. Formes issues de l'argot traditionnel et /ou changements de sens

Malgré ce que croient les jeunes, qui pensent souvent être à la source de leurs façons de parler (les inventeurs de leur langue), les formes ou expressions empruntées à l'argot héréditaire français sont nombreuses. En voici quelques-unes : *daron*, *daronne*, *baston*, *clodo*, *être en chien*, *calculer*, *vas-y*, *mec*, *grave*, *afficher quelqu'un*, *traiter quelqu'un*, *calibrer*), qui ne suivent pas les sens standard, comme le montrent certains exemples du tableau (6) ci-dessous. Ainsi par exemple, *mec* ne renvoie pas qu'au simple mot générique : il peut aussi s'agir d'une personne qui vend de la drogue, ou bien d'une personne haut placée (par exemple un formateur). Plus bas, la forme *vas-y* ne constitue pas une simple interjection, mais renvoie aussi à l'expression de la déception.

Mots	Occurrences	Enquête/Enquêté
calibrer	Si tu as besoin de quelqu'un pour calibrer un mec tu sais que tu peux compter sur cette équipe-là. <i>tuer, descendre</i>	Wajih5, Ibrahim
vas-y	Wesh moi je me rappelle j'étais gamin le prof il venait il il nous tapait direct dès le matin vas-y tu as parlé ou tu as pas parlé dès il tab- il te tapait.	Wajih5, Amir
	(En riant) Des fois ils savent pas rapper vas-y (.).	Wajih4, Walid
	Attends je voulais faire une blague mais vas-y je dis au au au au hasard j'ai dit blanc et c'est pas celui-là qui était tomb- resté sur le banc là.	Salima2, Dialo
canard	on me voit après x on me traite de canard pff. <i>personne sentimentale, soumise, sans personnalité</i>	Jean-David2a
calculer	soit elle rentre dans notre ambiance soit elle nous calcule pas. <i>prendre qqun en considération</i>	Anna4
j'avoue	Non j'avoue c'est tranquille hein ah je suis bien. <i>expression pour exprimer son accord</i>	Aristide5b

Tableau 6 : Formes standard, usages non standard

C'est ainsi toute la question de la frontière entre français standard et non standard qui est posée. Elle est délicate, car difficile à préciser, pour quelques raisons qui sont par exemple exposées par Guerin et Wachs :

« La frontière est en effet souvent assertée mais rarement précisée, pour au moins deux raisons : parce que certains mots qui relèvent indéniablement du lexique standard sont employés pour produire des sens différents [...] et parce que la norme de référence peut être regardée comme variant en fonction des groupes d'individus, voire des situations de communication – à moins de considérer que seul ce qui figure dans les dictionnaires reconnus relèverait du standard ». (Guerin & Wachs, 2017 : 107).

Ainsi, on rencontre des mots comme *assumer*, *calculer* ou *farine*, qui sont incontestablement partie prenante du français standard, par exemple dans les extraits (12) à (13) ci-dessous. Mais ils sont dans certains cas employés avec un autre sens que celui-ci qui est connu de tous ou mentionné dans les dictionnaires. Sur quel critère vas-t-on décider s'il s'agit de français standard ou non standard ?

- (12) Samir: Et il y a des mots aussi qui sont français par exemple elle a pas assumé.
Nacer: Hum hum.
Samir: En français si elle a pas assumé c'est-à-dire qu'elle a pas euh comment on pourrait dire (?)
Nacer: Elle a pas accepté?

Samir : Si ça pourrait être ça mais nous par exemple elle a pas assumé (.)
c'est qu'elle a pas eu assez de couilles par exemple pour passer à l'acte.
Par contre elle a pas assumé c'est dans une connotation sexuelle.
Nacer: Hum hum.
Samir: Si on te dit dans la cité elle a pas assumé c'est pas parce que par
rapport à tel ou tel euh un problème d'argent ou quoi ce soit.
C'est directement niveau cul.
Nacer: C'est-à-dire?
Samir: Elle a pas assumé elle a pas couché euh elle a fait la grande euh
elle s'est montrée euh elle a pas assumé au lit.
Elle a pas voulu euh coucher avec le mec.
Nacer: Hum hum.
Samir: Voilà (.) quand on dit qu'elle une meuf@s elle a pas assumé dans
la cité c'est direct niveau cul. (Nacer3, Samir, 1631-1646)

Le sens de *assumer* dans cet exemple (12), est loin d'être évoqué par les dictionnaires et introuvable dans le *dictionnaire de la zone* en ligne. Il fallait se référer au contexte, et à l'explication donnée par l'informateur, pour parvenir à saisir le nouveau sens de *assumer*.

- (13) Ashir : En général les grands quand ils nous (.) quand il y a des é- des
événements comme ça ils nous disent voilà (.) vous voyez c'est.
Ashir : (.)
Ashir : Vous aurez toujours des problèmes comme ça mais faut pas
<calculer il faut>.
Zorika : <Faut pas calculer>.
Ashir : il faut <enjamber ces problèmes>.
Zorika : (.)
Ashir : <xxx>.
Zorika : <Et c'est vrai qu'on est beaucoup> nerveux (.) ça veut dire
<des fois on va pas> calculer. (Anna4, Ashir/Zorika : 865-873)

Contrairement à ce qu'on a vu avec l'exemple (12), où il faut tenir compte de « l'ensemble des pratiques symboliques par lesquelles le sujet représente son identité, pour les autres et pour soi-même » (Lamizet, 2004 : 75), dans l'exemple (13), une simple connaissance du sens standard et du contexte du mot *calculer* suffit pour accéder à son sens en contexte, « ne pas prendre en considération ».

- (14) Kimia : Et des Blancs c'est les <farines@s>.
Elikia : <Les babtous@s>.
Kimia : Non c'est les farines@s.
Silences : (.)
Julie : Les <farines@s> ?
Elikia : <Qu'est-ce > (.) <mais non> (à voix très basse).
Kimia : <Ouais celles qui sont> (.) celles qui sont sales@s c'est les farines@s.
(JulieT2, Kimia/Elikia : 1501-1508).

Dans l'exemple (14), les mots *sale* et *farine* ne sont interprétables qu'en contexte, là aussi il faut tenir compte des pratiques et des représentations des locuteurs, comprendre « aguicheuse », « dragueuse » pour *sale* et « femme blanche extravagante et/ou émancipée » pour *farine*. Dans les tableaux ci-dessous, nous avons ainsi rassemblé les différents sens rencontrés pour *genre* (tableau (6)), pour *grave* (tableau (7)) et pour *chaud* (tableau (8)).

Mots	Occurrence	Sens en contexte	Enquêté	Enquête
	On faisait genre on se prenait pour des chanteurs kainry.	comme si	Daniel	Aristide 2a
	Euh ils m'ont donné ça là il y a genre (.) j'ai emménagé le (.) en juin là.	environ	Louis	Aristide 5-b
	J'ai fait genre ouais au fait Maria euh je t'ai pas raconté euh il y a une <i>prof</i> elle est venue te voir tu sais j'ai fait genre .	faire semblant	Mylène	Elodie 1
	Genre il y a <i>foye</i> .	par exemple	Marie	Anna 6

Tableau 6 : Les différents sens de *genre* en contexte

Mots	Occurrence	Sens en contexte	Enquêté	Enquête
	Tu es grave tu sais.	Personne un peu dérangé	Margot	Aristide 2b
	Maintenant tout est grave ici donc euh maintenant c'est normal que les gens disent ça.	<i>compliqué (sens péjoratif)</i>	Sandrine	Emmanuel 4
	Et je jure je vais grave penser à vous je vais dire mais putain comment elles vont faire ?	beaucoup	Mylène	Elodie 1
	et donc c'est un grand <i>tismé</i> grand grave baraque tu vois.	affirmation très appuyée	Jennifer	JDB 2b
	Ouais il est grave débrouillard il est grave malin en vérité.	beaucoup, très (de manière excessive)	Daniel	Aristide 2-b

Tableau 7 : Les différents sens de *grave* en contexte

Mots	Occurrence	Sens en contexte	Enquêté	Enquête
	Ils étaient chauds ils é- non ils étaient chauds	dur, difficile, dangereux	Lamine	Anna 17
	Didier il est en train de manger des pâtes et après on bouge tu es chaud .	être partant, motivé	Alain	Aristide 2b
	C'est pour ça qu'il est chaud parce qu'il est <i>chaud</i> aussi dans les poings.	difficile (à jouer)	Bakari	Anna 1
	Eh j'ai c'est chaud quand même.	Difficile	Mylène	Elodie 1

Tableau 8 : Les différents sens de *chaud* en contexte

L'autre point évoqué par Guerin & Wachs (2017) quant à la difficulté de délimiter une

frontière entre le français standard et le français non standard, est que la norme de référence elle-même peut (et doit souvent) être regardée comme variable, car différents groupes de locuteurs ne l'évaluent pas toujours de la même façon, en particulier en fonction des situations de communication. Autrement dit, tous les locuteurs sont porteurs de différentes variantes de la langue, allant de différentes formes de parlars non standard (dont les « parlars jeunes ») jusqu'au « standard ». Et ils utilisent, selon la situation de communication dans laquelle ils se trouvent, des variantes adaptées à leurs besoins. Ainsi, il est clair que c'est la diversité des variantes qui fait la langue et sa richesse, qu'aucune langue, nulle part, n'est parlée sous une forme monotone, homogène ou stable.

3.3. Mots empruntés à des langues étrangères⁷⁷

Dans les relevés lexicaux effectués dans le corpus MPF, on trouve de nombreux mots empruntés à des langues étrangères. Les mots en langue étrangère les plus présents dans le corpus MPF sont les mots en arabe, on y trouve 265 mots différents, dans les enquêtes dépouillées par le Comité Lexique⁷⁸. On trouve aussi, évidemment, de nombreuses occurrences d'un même mot, pour certains mots comme *wesh* : le Comité Lexique a pu établir que le nombre de mots arabes d'une grande fréquence (c'est-à-dire utilisés plusieurs fois, et par un nombre significatif d'informateurs) ne dépassait pas la vingtaine.

Ainsi, dans une enquête prise un peu au hasard, Wajih5, on trouve 15 mots différents en arabe (*aïd, bled, caïd, gweres, habs, khoya, l'haschisch, meskine, sahbi, seum, wallah, wallah aladhim, wesh, zaama*), seuls certains d'entre eux étant d'une fréquence récurrente : *bled* avec 3 occurrences, *gweres* avec 4 occurrences, *seum* avec 8 occurrences, *wallah* avec 5 occurrences, *wesh* avec 13 occurrences et *zaama* avec 7 occurrences. Il est clair que cela dépend en grande partie des sujets abordés.

Toujours dans la même enquête Wajih5, pour les mots en anglais, il y a 8 mots différents, dont le nombre d'occurrences varie : *black* 3 occurrences, *biz* une seule occurrence, *deal* 2 occurrences, *dealer* 4 occurrences, *game* 12 occurrences, *shit* 7 occurrences, *states* 13

⁷⁷ Au cours du dépouillement des enquêtes, il s'est imposé de recourir à une catégorie à laquelle nous n'avions pas pensé initialement, celle des mots « inclassables ». Certes, cette catégorie n'a pas d'apport scientifique, mais nous avons choisi de relever tous les mots, peu nombreux d'ailleurs, dont la signification et/ou l'origine nous sont demeurés inconnus, dans la mesure où ils ne relèvent ni du verlan, ni du français non standard ni d'une langue étrangère. Exemples : *Brèt on s'en fout de ta vie.* (Wajih1, Salim : 1441), qui serait un synonyme de *on s'en bat les couilles*, d'après Salim ; *Je dis wesh crari moi je fais rien et c'est moi la fautive bah toz.* (Nawall, Salsabil : 1598), qui serait une interjection qui sert à exprimer l'étonnement, le mépris ou le mécontentement ; *Comme je vais lui mettre sa ragla.* (Nacer3, Samir : 1943), qui signifie « lui mettre une raclée », selon le contexte. Mais l'origine de ces mots n'a pas pu être identifiée.

⁷⁸ Nous rappelons ici qu'il reste plusieurs enquêtes non dépouillées jusqu'à présent, ce qui rend probablement le nombre de mots en arabe non exhaustif, même par rapport à MPF.

occurrences.

Pour ce qui concerne les deux autres langues étrangères représentées dans Wajih5, il y a l'allemand et le romani avec un seul mot dans chacune des langues : *chlag* avec une seule occurrence et *bicrave* avec 4 occurrences. Dans le tableau (9), nous avons essayé de dresser une liste de quelques mots en arabe, en notant le sens en contexte, afin de montrer ce qu'a été l'une des tâches du Comité Lexique.

Mots	Occurrence	Sens en contexte	Enquêté	Enquête
bled	Même moi au bled il mon père il a fait la maison quand il est reparti là.	Pays natal/ d'origine	Elikia	Julie T2
blédard	les blédards ils vont tous au Canada.	natif du bled, qui vient du bled (pays).	Samia	Nacer 1
dahek	Et moi je commence à dhahek xx après Fatou dhahek xx El Oued et tout dhahek xx c'est vrai.	rire	Amina	Nacer 4
gwere	Même si tu as une gueule de <i>rebeu</i> tout ça si tu es intelligent tu es un gwère .	référence aux Français (prononciation pour le singulier)	Samir	Nacer 3
sbeul	mais après la euh foutre le sbeul ça c'est dans les délires	mettre le désordre	Juline	Anais 1-1
seum	J- juste ils ont le seum de nous ils nous aiment pas nous.	avoir la rage, la haine.	Karim	Wajih 3-2
tmének	Après elle dit euh tu sais après elle dit non <i>sah</i> vas-y euh moi je dis la vérité arrête de tmének .	se foutre	Amina	Nacer 4
wallah	Oui wallah j'ai cru que tu étais Marocaine.	je te jure	Albert-Youcef	Nawal 2
Wesh	Il est dans la merde c'est <i>hram</i> wesh .	interjection, ponctuant (quoi, comment)	Miloud	Wajih 2
zaama	C'est le jour de la date là zaama c'est le dix-sept septembre.	soi-disant, genre, style	Amina	Nacer 4

Tableau 9 : Exemple de mots en arabe

Le tableau (10) ci-dessous présente les différentes langues étrangères recensées dans le corpus MPF jusqu'à maintenant.

Langues	
Allemand	
Anglais	
Arabe	Classique, dialectal ; algérien, marocain et tunisien
Bambara	
Créole	
Espagnole	
Italien	
Mandingue	Langues d'Afrique de l'Ouest
Nouchi	Argot de la Côte d'Ivoire et d'Afrique de l'Ouest
Portugais	
Romani	
Wolof	

Tableau 10 : Différents langues recensées dans MPF

L'usage des langues recensées, dans le tableau, ci-dessus, n'est pas équivalent, et les langues n'occupent pas toutes la même place. En effet, il n'y a que trois langues étrangères vraiment répandues dans MPF, l'anglais, l'arabe et le romani. Pour les autres, il s'agit plutôt d'usages en mention pour exhiber les connaissances linguistiques ou pour évoquer les pays d'origine (Guerin & Wachs, 2017 : 107).

4. Exemple du verlan

Cette section s'arrêtera aux mots en verlan relevés dans les deux enregistrements de Samir⁷⁹, et à quelques autres mots du corpus MPF.

Depuis que les façons de parler des jeunes constituent un objet médiatisé (Boyer, 1997), le regard du grand public s'est tourné vers les banlieues « chaudes » et les « observateurs de la jeunesse ont constaté qu'il y avait une langue et une culture propres aux cités déshéritées » (Méla, 1997 : 16). Parmi les phénomènes « propre[s] aux cités déshéritées » selon Méla, il y a le verlan, un procédé de formation qui consiste à intervertir les syllabes d'un mot. Ce procédé formel a déjà été attesté depuis le 16^e siècle :

« Le “verlan” ou “vers-l'en”, comme l'écrivait Esnault, ou encore “verlan” comme on l'écrit aujourd'hui, aurait donc été inventé par quelques “mauvais garçons” au début de la Seconde Guerre mondiale. Mais on trouve *lontou* pour désigner le baigneur de Toulon dès la première moitié du XIX^e siècle. *Sequinzouil* pour Louis XV au XVIII^e siècle et même *Bonbour* pour Bourbon en 1585 ». (Calvet, 1997 : 81).

Le recours au verlan est donc bien attesté depuis longtemps, même si son usage a tout d'abord été limité, car il est appliqué seulement à quelques termes ; et « c'est au 20^e siècle qu'il va se répandre d'abord dans “le milieu” au cours des années 1930, puis parmi une partie de la jeunesse dans les années 1960 » (*ibid.* : 82). Contrairement à ce que prétendent les jeunes qui se voient comme les inventeurs du verlan. Donc l'étrangeté de sonorité parfois évoquée par les non initiés n'est pas un effet formel, elle provient plutôt de l'intensité et de la fréquence chez les locuteurs. Ici aussi, on rejoint un constat fait par Conein & Gadet (1998).

Dans les deux enregistrements de Samir, nous avons relevé 26 formes verlanisées : *babtou* (*toubab*), *meuf* (*femme*), *rebeu* (*beur, arabe*), *keuf* (*flic*), *kène* (*niquer*), *tèje* (*jeter*), *reuf* (*frère*), *reum* (*mère*), *iech* (*chier*), *as* (*ça*), *beur* (*arabe*), *beurette*, *glori* (*rigoler*), *tepute* (*pute*), *thomy*

⁷⁹ Nous utilisons principalement les deux enregistrements de Samir, mais nous ferons aussi appel à d'autres enquêtes du corpus MPF.

(*mytho*), *reup* (père), *taspé* (pétasse), *renoi* (noir), *teuf* (fête), *vènère* (énervé), *ap* (pas), *cainf* (africain), *céfran* (français), *feuj* (juif), *quécho* (choqué), *zermi* (misère). La verlanisation de ces formes suit quelques règles de codage en fonction du nombre de syllabes du mot.

4.1. Le codage

Pour étudier le mécanisme du codage des mots recensés, il faut tenir compte des règles de base citées par Méla, en fonction du nombre de syllabes que contient un mot : monosyllabiques, dissyllabiques, trissyllabiques (Méla : 1997). Parmi les mots cités ci-dessus, les mots monosyllabiques et trissyllabiques sont moins nombreux que les dissyllabiques. Tous les mots se plient à la règle qu'un mot verlanisé épouse le schéma dissyllabique :

C1 V1 C2 V2 => C2 V2 C1 V1 (ainsi cité => téci).

Selon Méla (*ibid.* : 19), « il est dans l'intérêt du verlanophone de faire entrer le maximum de mots dans la catégorie des dissyllabes », c'est la façon la plus facile de procéder au codage des mots plurisyllabiques et quelques-uns des mots monosyllabiques. Bachmann & Basier ont eux aussi remarqué la rareté de transformation des mots trissyllabiques (il faut dire que les trissyllabes sont moins nombreux en français) :

« Par exemple, on ne transforme que rarement les mots en trois syllabes : on les réduit à des dissyllabes. Ainsi, "porte-monnaie" est abrégé en "portne", et ensuite verlanisé en "népor". "Porte-feuille", argotisé en "larfeuille", se mue en "félar" » (1984 : 175-176).

En effet, la majorité des mots trissyllabiques sont privés de leur schwa, ce qui les rend réductibles et permet de les faire entrer parmi les dissyllabes. Dans le corpus MPF, sur les 136 unités verlanisées, on ne trouve que deux mots trissyllabiques, *entecein* (enceinte) et *terscoo* (scooter), 1 mot quadrisyllabique, *temenappart*⁸⁰, 36 mots monosyllabiques, 91 mots dissyllabiques, et 3 mots composés verlanisés, *là-celle* (celle-là), *top pas* (pas top), *chiche pois* (pois chiche), à quoi il faut ajouter *quoinimp* qui vient de *n'importe quoi*, *nawaque* qui est l'aphérèse de *portenawaque* lui-même verlanisation de *n'importe quoi*. On voit bien ainsi l'importance du nombre de mots dissyllabiques.

⁸⁰ Ce terme *temenappart* n'étant présent qu'une seule fois dans le corpus, en mention, il est difficile de savoir s'il est vraiment en usage.

4.1.1. Les dissyllabiques

Les mots dissyllabiques *niquer, jeter, arabe, mytho, français, choqué* sont tous codés à partir de C2, c'est ainsi que nous avons :

- [nike] => [keni], puis par troncation => [ken] (*kène*).
- [arabe] => [bœara], puis par réduction du hiatus => [bœera] et par troncation => [bœr] (*beur*).
- [mito] => [tomi] (*thomy*).
- [frãse] => [sɛfrã], (*céfran*). La liquide [r] est solidaire de la consonne C1, ce qui donne :
CC1 V1 C2 V2 => C2 V2 CC1 V1
Fr ã s ε => s ε fr ã
- [foke] => [kefo] (*kécho*)

Les trois autres mots [glori], [vener] et [cainf] suivent d'autres règles. Pour *glori*⁸¹ il s'agit d'une troncation au niveau de la V3 et d'un déplacement de la V2 à la place de V3 supprimée : on obtient ainsi *glori* et non *goleri*.

C1 V1 C2 V2 C3 V3 => C2 V2 C3 V3 C1 V1 => C2 C3 V3 V2 C1 V1
r i g o l e => g o l e r i => g l ø o r i

Le [e] de *goleri* a été supprimé, omission répandue dans le français populaire (Méla, *ibid.* :19, Conein & Gadet, 1998). Il existe aussi des trissyllabes qui se trouvent rangées dans les dissyllabes dans le mot d'arrivée. C'est mots sont ceux qui commencent par une voyelle comme dans *énervé*. Pour éviter le hiatus, la V3 est supprimée (en s'appuyant sur deux exemples donnés par Méla, [karna] et [fara] pour *arnaqué* et *arraché*, il apparaît que c'est la dernière voyelle qui est supprimée). C'est ainsi que le mot *énervé* devient [vener].

Pour *cainf*, il a subi deux manipulations, verlanisation puis troncation : *africain* => [kɛãfri] => [kɛfr] par suppression du hiatus et troncation, suppression de la liquide [r] et de la voyelle [i] pour donner [kɛf].

4.1.2. Les monosyllabiques

Les mots dissyllabiques sont les plus répandus du fait que certains trissyllabiques et monosyllabiques sont transformés en dissyllabiques. Les monosyllabiques comme par

⁸¹ Ce terme n'a pas été trouvé dans le corpus de Méla (1997), où l'on trouve par contre *golori* pour *rigolo*.

exemple *mousse*, se voient analysés [musœ] avec un « e » final : [musœ] => [sœmu]. C'est selon ce modèle que les monosyllabes fermés, comme *beur*, *femme*, *frère*, *mère*, *pute*, *père*, *fête* ou *juif* se trouvent codés de la manière suivante :

- [bœr] => [bœrcœ] => [rœbcœ] (*rebeu*).
- [fam] => [famœ] => [mœfœ], puis par troncation => [mœf] (*teuf*).
- [frœr] => [rœfrœ], puis par troncation de la liquide [r] et la dernière voyelle => [rœf] (*reuf*).
- [mœr] => [mœrcœ] => [rœmœ], puis par troncation => [rœm] (*reum*).
- [pyt] => [pytœ] => [tœpy], puis par adjonction => [tœpyt].

La forme [tœpyt] n'a été relevée que chez Samir, mais dans les deux enregistrements, en mention dans Nacer3 et en usage dans Nacer8, comme on le voit dans les exemples (15) et (16) :

(15) Samir : Ah tepute ouais *taspé* euh (.) une pétasse une *tepu*. (Nacer3 : 1878).

(16) Samir : Ouais mais bon quand tu vois que ouais mais par rapport aux parents aussi c'est un peu le système français déjà quand ils subventionnent beaucoup le fait de faire beaucoup d'enfants quand tu vois que il y a pas que des noirs et des rebeus@s hein qui font beaucoup d'enfants moi en cité il y a beaucoup de Français c'est des gros cas sos@s euh la mère elle s'en occupe pas la fille c'est une vraie tepute. (Nacer8 : 1290).

C'est en général plutôt *tassepé* pour *pétasse* (chez Chafi & Salim, dans Wajih1) et *taimpe* pour *putain* (chez Chafi dans Wajih1 et Lamina & Amina dans Nacer4), que l'on rencontre.⁸²

- [pœr] => [pœrcœ] => [rœpœ], puis par troncation => [rœp] (*reup*).
- [fœt] => [fœtœ] => [tœfœ], puis par troncation => [tœf] (*teuf*).
- [zyif] => [zyifœ] => [fœzyi], puis par troncation => [fœz] (*feuj*).

Pour les monosyllabique, Méla considère que lorsqu'il n'y a pas de C2 V2, alors C1 et V1 se désolidarisent (*ibid.* : 21) : dit on inverse les deux son/lettres et on obtient V1 C1. Les termes *ça*, *pas* et *chier* sont ainsi codés de la manière suivante :

⁸² On rappelle qu'il s'agit de mots relevés dans les enquêtes transcrites et finalisées, la liste n'est donc pas forcément exhaustive.

- [sa] => [as] (exp. *comme as*).
- [pa] => [ap] (exp. *je sais ap*).
- [ʃjɛ] => [jɛʃ] (exp. *ça fait ièche*).

Tous les termes verlanisés que nous avons recensés suivent les règles montrées par Méla, ce qui nous fait dire qu'on est dans la continuité des procédés déjà attestés de façon antérieure. A l'exception du mot *tepute*, dont on peut dire qu'il pourrait s'agir d'une variante de *tepu*, que l'on n'a rencontrée que deux fois et chez un seul locuteur. Il serait hasardeux de faire d'autres hypothèses, sur un éventuel remplacement. D'ailleurs, même *tepu* n'a été relevé qu'une seule fois (chez Samir aussi, dans Nacer3) – mais il y a sans doute une question de thématique.

5. Emprunts à l'arabe et connaissance de la langue

A l'heure actuelle, parmi les mots empruntés relevés dans MPF, ceux empruntés à l'arabe sont les plus nombreux. En prenant en compte le fait que le dépouillement des relevés lexicaux n'est pas terminé, nous avons déjà recensé 265 mots différents empruntés à l'arabe. Parmi tous ces mots, seuls un certain nombre ont des occurrences dans pratiquement toutes les enquêtes de MPF (et indépendamment des origines des locuteurs). Le tableau Ortho-sens nous permet de disposer de chiffres exacts en ce qui concerne les occurrences.

5.1. Position du problème

Ainsi, dans tout le corpus, le mot *wesh* revient à 214 reprises, dans différents usages : interjection, ponctuant, terme de salutation, terme d'interpellation ; il peut aussi remplacer (il s'agit alors d'un usage plus proche de l'arabe et non plus d'un simple emprunt) l'adverbe interrogatif *comment* et le pronom interrogatif *quoi*. On trouve aussi quelques occurrences d'un emploi autre que ceux indiqués ici.

Le mot *wesh* se trouve redoublé dans l'expression *wesh wesh*, pour renvoyer aux locuteurs de banlieue ainsi qu'à leurs supposées façons de parler. Ainsi, *parler wesh wesh* renvoie au parler de banlieue, comme dans les exemples (17) et (18), où Samir d'une part Zoran de l'autre (il ne s'agit pas de la même enquête) désignent leur façon de parler et celle de leurs amis en tant que *parler wesh wesh*. Dans l'exemple (19), le mot *wesh* renvoie aux locuteurs de la banlieue.

- (17) Bientôt tout le monde parlera des **wesh wesh** hein même les parents.
(Nacer3, Samir : 3073).

(18) Je vais pas parler en **wesh wesh** avec mes parents. (Anais 3, Zoran, 794).

(19) Même si voilà ça reste quand même des jeunes et il y aura quand même des **wesh** et tout ça et il y aura quand même ils vont quand même s'insulter. (Anna14, Bilal : 200).

Le mot *wesh* provient de l'arabe populaire, notamment de l'arabe algérien où il est souvent impliqué dans des énoncés interrogatifs, comme *wesh bik ?* et *wesh rak ?*, qui signifient respectivement « qu'est-ce que tu as ? » et « comment vas-tu ? ».

Si nous regardons la définition que donnent les dictionnaires en ligne, notamment le *Dictionnaire de la zone*, le mot *wesh* est défini comme suit :

<p>wesh [wɛʃ] <i>interjection</i>.</p> <p>1. Terme de salut, littéralement : comment ça va.</p> <p><i>Merci poto c'est gentil... Wesh sinon toi, ça dit quoi en ce moment ?</i> (Kery James, « Intro egotripes feat. Dry », <i>À l'ombre du show business</i>, 2008) .</p> <p><i>Wesh frère Seth, j'ai reçu ta lettre du 27.07</i> (Zekwe Ramos, « La Vida loca », <i>Seleçao</i>, 2011) .</p> <p>2. S'emploi pour demander ce qui se passe.</p> <p><i>Wesh ! Qu'est-ce qu'on fait ? On y va ou quoi ?</i> (Salif, « Tous ensemble », <i>Tous ensemble, chacun pour soi</i>, 2001) .</p> <p><i>Wesh Fresh ! T'es mon tipeu tu crois qu'tu fais l'poids ? Tu veux tester l'boa ?</i> (Still Fresh & S. Pri Noir, « Versus feat. Aketo », <i>N.E.</i>, 2012) .</p> <p><i>Wesh, il est où mon bif cousin ? Joue, tu vas t'faire guéflin</i> (Mac Tyer, « Universal Soldat », <i>We Made It</i>, 2012).</p>
--

Tableau 11 : Définition du mot wesh selon le Dictionnaire de la zone

Il est supposé dans ce tableau deux grandes rubriques : « terme de salut » et « emploi pour demander ce qui se passe ». Or, si on regarde en détails et en contexte les usages du mot *wesh* dans les façons de parler courantes des jeunes du corpus, il apparaît que le sens va bien au delà de ces deux définitions⁸³. Autrement dit, dans un exemple comme (20), *wesh* permet d'interpeller l'interlocuteur. Dans (21), on a un exemple de la désignation du parler, et en (22), de la désignation des locuteurs susceptibles d'en faire usage :

(20) **Wesh** ma couille hé **wesh** ma couille. (Jean-David2-a, Camille : 1241)

⁸³ Nous pouvons supposer que le *Dictionnaire de la zone* a banni les autres définitions, afin d'éviter de trop identifier ces façons de parler aux seuls locuteurs issus des quartiers périphériques défavorisés, la banlieue en particulier. Si cette hypothèse s'avérait juste, cela irait dans la même direction que celle de Rampton (2011), préfigurée par Billiez (1992). Et surtout, à l'encontre de Bentolila (2005, 2010, parmi de nombreux autres textes), qui réduit les façons de parler des jeunes de banlieue à 500 mots. Nous reviendrons plus loin sur ce sujet.

(21) Ils continuent à parler **wesh wesh** comme tu dis entre eux (Aristide2-a, Alain : 571).

(22) J'ai déjà entendu des présentateurs dire dire du **wesh wesh** sur un plateau de télé (Roberto4-c, Aline : 520)

Le sens interrogatif du *wesh*, qui est son emploi dans la langue arabe, ne se retrouve que dans une seule occurrence, chez Amina dans une séquence en arabe (exemple 21 : « pourquoi tu rigoles ? »). Partout ailleurs, les sens de ce mot relevé dans MPF, ne renvoie pas à son origine en arabe, il s'agit bien d'un type de marqueur discursif routinisé. Il peut être utilisé pour saluer, interpeller quelqu'un, comme ponctuant, comme interjection.

(23) Lieu de naissance je suis née à El Oued **wesh dhahék** ? (Nacer4, Amina, 4873)

Le deuxième mot en arabe que l'on rencontre le plus souvent dans nos relevés lexicaux est *bled*, avec 102 occurrences. L'usage de ce mot dans le corpus renvoie à l'idée de « pays », « pays natal » ou « pays d'origine », comme dans l'exemple (24) ci-dessous. Mais il arrive dans quelques exemples que le sens soit légèrement différent, désignant quelque chose d'autre que le pays, comme chez Hocine dans l'exemple (25), où *bled* réfère au pays natal des parents ou des grands-parents, généralement des pays sous-développés d'Afrique noire et d'Afrique du nord. Il peut aussi s'agir de nommer un lieu isolé, mal desservi au niveau des transports ou même au niveau du réseau (c'est un sens introduit en français déjà depuis longtemps, par exemple dans l'expression, que nous n'avons pas rencontrée dans MPF, *un bled paumé*).

Le mot suivant le plus fréquent est *zaama*, dont nous avons recensé 62 occurrences. Il connaît moins de diversité d'emploi, jouant le plus souvent le même rôle que les expressions *soi-disant* et *prétendu*, et les deux interjections *genre* et *style*, comme on le voit dans les exemples (26) et (27).

(24) Ils vont chercher leur *meuf* au **bled** ou les filles vont chercher leur mec au **bled**. (Nacer3, Samir : 2868).

(25) Quand tu dis le **bled** c'est pas parce que voilà tu vas partir dans ton pays ou bien un pays oui maghrébin. (Anna13, Hocine : 389).

(26) Et ils ont c'était ils parlaient du *hala* dans les écoles tout ça (.) parce que c'est **zaama** c'était une époque où ça commençait à monter en pression. (Wajih3-2, Karim : 3906).

(27) On parle pas des darons **zaama** mes darons ils m'ont mal éduquée. (Nawal1, Salsabil : 1790).

Pour se rendre compte de ce que ces mots véhiculent potentiellement comme nouveau sens, il faut les considérer non pas comme des unités formelles à partir de leur sens initial, mais plutôt tenir compte de l'environnement sociolinguistique qui permet l'émergence de nouveaux sens. A ce propos, c'est à partir de ces unités sociolinguistiques qu'on accède à la culture partagée entre les membres d'un groupe, et en l'occurrence du groupe de pairs. A ce propos, Galisson conçoit le langage comme un effet miroir d'une culture partagée entre les membres qui la véhiculent, et vice versa :

«- Il est leur véhicule « universel » dans la mesure où, par l'intermédiaire des signes que sont les mots, il peut rendre compte, au plus près, de tout ce qui les concerne, qu'il s'agisse de littératures, d'arts, de sciences,... de mythes, de rites, ... ou de comportement.

- Il est leur produit, parce que, pour être un véhicule fidèle, il doit s'adapter, évoluer avec elles, être constamment un porteur approprié des significations, des valeurs, des charges nouvelles qu'elles génèrent. D'où là création continue de néologismes, qu'il y a lieu d'interpréter, dans cette perspective, comme des marques d'adaptation culturelle.

- Il est un producteur de cultures, puisque c'est par son entremise, par l'échange, par la communication entre individus du groupe que les représentations, les attitudes collectives se font (s'affichent, s'équilibrent, se modélisent)... et se défont ». (1988 : 330).

L'auteur rappelle la nécessité d'étudier les termes dans leur contexte en tenant compte des rapports que les locuteurs entretiennent avec eux, ce qui se manifeste dans le concept de *pragmatique lexicoculturelle*, forgé par Galisson (2000). Ainsi, pour rendre compte de ce à quoi le mot *wesh* ou l'expression *elle pas assumé* peuvent référer, il faut connaître tout d'abord la culture partagée entre les membres du groupe de pairs, car « la règle ici sera de ne pas séparer artificiellement langue et culture, de mener leur approche de pair, d'accéder à la culture partagée par la langue, spécialement par le lexique ». (Galisson, 1988 : 330-331). A partir de ce constat, on peut faire l'hypothèse que les formes linguistiques qu'on trouve dans MPF, qu'il s'agisse d'emprunts ou des mots de FNS, ne peuvent être interprétés que si l'on accède à la culture partagée entre les interlocuteurs, car comme l'explique Galisson, c'est la culture qui a la charge d'un mot parmi les membres d'un groupe, et celle-ci n'est pas égale à celle des non-membres (*ibid.* : 331). C'est-à-dire que l'enrichissement d'un sémème, d'une unité lexicale, par des traits sémantiques nouveaux, inconnus de l'exo-groupe, est dû à la connivence culturelle de l'endo-groupe. De ce fait, les nouveaux sens qui se rajoutent aux unités lexicales ne sont pas à regarder comme le résultat d'une déviance par rapport à la norme, mais plutôt comme un fait de proximité qui relie les membres d'un groupe de pairs.

Dans ce qui suit, nous avons classé les différents mots en arabe par classes grammaticales.

5.2. Les noms empruntés à l'arabe

Nous avons sélectionné, dans le corpus MPF, quelques noms empruntés à l'arabe. Nous essayerons d'établir, outre leurs sens d'origine, ceux qui viennent enrichir le champ lexical de ces derniers, grâce à la prise en compte du contexte dans lequel ils ont été trouvés.

Aabaya : vêtement porté « au-dessus des autres » chez les femmes musulmanes ;

Bled et son dérivé avec suffixe français *blédard* : de l'arabe dialectal, lui-même issu de l'arabe classique *bilad*, qui signifie *pays*. Comme on l'a vu, *bled* peut renvoyer au pays d'origine, comme dans l'exemple (28) ou coin isolé comme en (29), utilisé pour parler d'un coin de France. Le dérivé *blédard* renvoie à la personne qui vient du pays (natal, d'origine), ou à quelqu'un qui vit au *bled*, comme en (30). Sourdot (2007) rappelle que le dérivé *bledard* a été forgé pour les militaires : « un soldat envoyé dans le bled », alors qu'actuellement, dans les parlers jeunes, il signifie « un garçon fraîchement arrivé de son pays » (p. 25) ;

Caïd : chef de bande : il s'agit d'un emprunt déjà ancien ;

Chicha : café et/ou bar qui permet de fumer le narguilé (pipe à eau), il s'agirait, d'après Sourdot (*ibid.*) de l'aphérèse suffixée de *hashish* ;

Darija : arabe dialectal ou populaire ;

Dawa : de l'arabe classique [daewa] « invitation, appel », on le trouve dans l'arabe dialectal avec un sens particulier. En arabe dialectal, il renvoie, outre le sens de l'arabe classique, au *désordre*, au *bordel*. C'est, comme il est prévisible, le sens de l'arabe dialectal que l'on trouve chez les jeunes, notamment dans notre corpus dans l'expression [foutre le] *désordre/bordel*, avec une connotation de pagaille, de folie ; *hala* peut aussi signifier la fête, selon le contexte ;

Hanout : magasin ;

Hashich : herbe, foin dans l'arabe classique. Il renvoie à *drogue*, *cannabis* dans l'arabe dialectal. Le sens qu'on trouve utilisé dans l'arabe dialectal et dans les parlers jeunes est le même, et il est souvent abrégé en *hash* ;

Hass : (avec une variante *hiss*), signifie bruit, tapage en arabe dialectal. En arabe classique [hes], selon le contexte, *sens*, *sentiment*. Le sens du mot *hass* dans les parlers jeunes, renvoie plutôt à *galère*, *misère*, *problème*, *difficulté*, comme dans l'exemple (33). Ce terme a été popularisé par son emploi dans plusieurs chansons de rap, dont *C'est la hass*, de La Fouine ;

Hallal : permis, licite, légitime. Ce terme est peu fréquent dans le corpus MPF, du fait que la religion n'est pas un thème fréquemment abordé dans les entretiens, et encore moins dans les enregistrements écologiques ;

Hchouma, (*hachma*) : la honte ;

Haram : de l'arabe classique, *interdit, péché* ;

Hnoucha (*hnèch*) : de l'arabe dialectal *serpent*, qui renvoie à la police, les policiers dans MPF, comme dans l'exemple (34) ;

El Houma : de l'arabe dialectal, qui signifie « le quartier », « la cité » ;

Kahba : de l'arabe dialectal « prostituée » (il serait plus juste de penser à *pute*) ;

Kif (et ses dérivés avec suffixes français *kiffer* et *kiffant*) : renvoie à *aimer*. Le sens est largement ouvert dans les parlers jeunes, il peut signifier *passion, ce que j'aime* comme dans (35) et (36) ou tout à la fois. Le mot *kif* vient de l'arabe *el-kif*, nom du cannabis⁸⁴ ;

Seum, que l'on trouve dans la phrase typique *j'ai le seum*, synonyme de *j'ai la rage*. Le mot *seum* signifie *venin* en arabe.

(28) Mon père est pas d'Algérie ma mère est de Maghnia au **bled**. (Nacer2, Mouna, 147)

(29) Le **bled** (.) le le **bled** non le **bled** de mon père c'est voilà c'est c'est oui c'est dans le nord de la France. (Anna16, Thibault : 235)

(30) Les **blédards** ils vont tous au Canada. (Nacer1, Samia : 681)

(31) Il [le prof] vient danser oh oh oh c'est le **dawa** il est *street* et il est il est trop *street*. (Aristide2-b, Daniel : 352).

(32) C'est le voilà c'est ça c'est les personnes en fait qui vendent du du du **haschich** euh de l'herbe des choses comme ça. (Anna3, Pierre : 2525).

(33) Ça va devenir la **hass** mais nous on est largement plus riche que vous. (Nawal2, Salsabil : 1314).

(34) On dit **hnoucha hnoucha** et tout le monde court. (Nacer2, Hanane : 1159).

(35) Sinon avec elle danser non c'est pas mon **kif**. (Nacer3, Samir : 276).

(36) Nous on est là on est dans notre **kif**. (Anna4, Zorika : 771).

5.3. Les verbes empruntés à l'arabe

Le nombre de verbes recensés dans MPF est moins élevé que celui des noms. Et ce constat a déjà été confirmé par de nombreux auteurs qui montrent qu'il est plus facile d'emprunter des noms que des verbes, même si on a l'exemple de *kiffer*, dans MPF, qui s'est bien intégré en français (il est couramment conjugué). Caubet (2007) mentionne deux autres verbes francisés,

⁸⁴ On peut faire l'hypothèse que le sens pris par le mot *kif* en français actuel des jeunes découle de l'idée d'un plaisir extrême procuré par le fait de fumer du cannabis.

chouffer, et *khouner*, dont elle donne deux exemples : *je veux pas chouffer* et *il l'a khouné* (p. 33). Sourdou (2007) indique aussi dans sa liste de mots en arabe les deux verbes *kiffer* et *chouffer* (p. 23-24). Les autres verbes qu'on rencontre ne semblent pas être vraiment intégrés, vu qu'ils apparaissent sous une forme figée : « plus l'élément est lexical, plus il est empruntable ; mais plus il est grammatical, moins il est empruntable ». (Deroy, 1956 : 52).

Ahchem, utilisé en arabe classique et en arabe dialectal, conjugué à l'impératif « aie honte » ;
Chouf : « regarder, voir », ici le verbe *chouf* n'a été à peu près relevé qu'en mention. La seule fois où *chouf* est relevé en usage, c'est chez Fahima dans Sahar1, non pas avec sa forme figée *chouf* mais *chouf+i* conjugué à la deuxième personne du singulier en arabe, comme dans l'exemple (37) ;

Dahek : rire, en arabe dialectal « rigoler », qui a le même sens qu'en arabe classique [dahika], comme dans l'exemple (38) ;

Gal : de l'arabe dialectal, [il] dit ;

Galek : de l'arabe dialectal « il t'a dit », issu de l'arabe classique [q'ala] « dit » ;

Heti : « mettre » ;

Karah, « détester », le même sens en arabe dialectal qu'en arabe classique [kariha]. Par extension comme dans l'exemple (39), on peut entendre « dégouter » ;

Kiffer, dérivé de *kif*, il signifie *aimer*, comme dans l'exemple (40) ; l'autre forme dérivée de *kif* que l'on trouve est *kiffant* comme dans (41), qui signifie : *c'est super (ça apporte du plaisir)* ; c'est l'une des façons actuelles d'exprimer un superlatif.

Ndir : de l'arabe dialectal, signifie faire ou mettre ;

Rouh, utilisé beaucoup dans l'arabe dialectal pour dire *vas-y* ;

Tdewar : de l'arabe dialectal, conjugué à la deuxième personne du singulier « tu tournes », issus de l'arabe classique [dara] « tourner » ;

Thadri : de l'arabe dialectal, conjugué à la deuxième personne du singulier « tu parles » ;

Tmének : de l'arabe dialectal « se foutre » ;

Zaaef : verbe provenant de l'arabe qui signifie « énerver », utilisé dans le même sens dans les parlers de nos informateurs, comme en (42). Le verbe *zaaef* est utilisé dans une forme figée, autrement dit, nous ne l'avons pas trouvé (pour le moment) en forme dérivée, comme pour le mot *kif* (*kiffer*, *kiffant*) ; il apparaît aussi utilisé par un nombre restreint de locuteurs (qui savent l'arabe) :

(37) Je dis à Mounir (.) **choufi** le prix ? (Sahar1, Fahima : 1314).

- (38) Lieu de naissance je suis née à El Oued **wesh dahek** (?). (Nacer4, Amina : 4873).
- (39) Et juste la *meuf* avec ses manières quand elle faisait ça (imitation) et bah ça ma **karah** tu vois je pouvais pas la regarder. (Nacer4, Amina : 1614).
- (40) Non mais l'harissa moi j- je **kiffe** pas super franchement ça. (Roberto2-C, Stéphane).
- (41) Ça serait ce serait **kiffant**. (Nacer3, Samir : 1688).
- (42) Euh le *keuf* il était **zaef** parce que *vas-y* on l'a fait bouger tout ça c'était la nuit. (Wajih3-2, Salim).

5.4. Les adjectifs empruntés à l'arabe

La catégorie des adjectifs empruntés est moins importante que celles des noms et des verbes. On trouve ici deux mots : *hmar* et *jamal*, qui sont des noms, mais qui sont utilisés comme adjectifs.

Aagouna : de l'arabe dialectal « idiot » ;

Cheb, (ou *chab*) : utilisé avec le même sens dans l'arabe dialectal et l'arabe classique. En arabe, on devrait avoir *cheb* pour le masculin et *cheba* pour le féminin. Mais dans nos relevés lexicaux, on trouve *cheb* aussi pour le féminin, comme dans (43). On trouve aussi *cheb* avec le sens de *ami*, comme le confirme Miloud dans (44) ;

Hami : de l'arabe dialectal « content » ;

Hmar : de l'arabe dialectal « idiot, con », issu de l'arabe classique [himar] « âne », dans nos enregistrements, *hmar* est utilisé dans le même sens que celui de l'arabe dialectal, comme dans (45) et (46) ;

Jamal : de l'arabe classique « chameau », utilisé pour « idiot, con », comme dans (47) ;

Kassoul : « paresseux » ;

Khfif : « léger », de l'arabe dialectal, issu de [khafif] de l'arabe classique, même sens ;

Mesquin/Mesquina : signifie « pauvre » dans l'acception générale : quelqu'un qui fait pitié, qui est malade, qui n'a pas de chance...etc. Dans l'arabe dialectal et l'arabe classique, on dit *mesquine* pour le masculin et *mesquina* pour le féminin. Dans le corpus MPF, où ce mot est assez fréquent (le/la pauvre), il y a des occurrences où le genre est inversé, comme dans (48).

- (43) C'est parce que ma *reum* quand elle était *cheb* elle regardait des films je crois c'est comme *as* elle a appris. (Wajih3-2, Karim : 1649)
- (44) Ouais on leur fait boire de l'eau de javel comme les rappeurs ils disent si ton *cheb* te balance fais lui boire de l'eau de javel c'est un rappeur qui dit ça. (Wajih2, Miloud : 1132).

- (45) Mais qu'est-ce que tu mais qu'est-ce que tu as fait espèce de hmar comme ça devant devant la prof. (Nawal2, Albert-Youcef : 998).
- (46) Oui parce que tu faisais le hmar au début tu voulais pas écouter. (Anna1, Bakai : 124).
- (47) Il a taclé espèce de jamal il va se prendre un carton rouge. (Jean-David1-a, Luc : 1123).
- (48) Bah Maria savait pas meskine tu vois. (Elodie1, Mylène : 323).
- (49) Alors là pas du tout il était dans mon lycée il taffait jamais là il est à la rue là mesquine. (Wajih3-2, Karim : 1367).

5.5. Les adverbess empruntés à l'arabe

Baada : « après », a le même sens en arabe dialectal qu'en arabe classique ;

Balak : a deux sens, selon le contexte. Il peut signifier « peut-être » comme dans (50), comme il peut signifier « fais attention ». *Balak* est issu de l'arabe classique [el bal] « esprit », balek « ton esprit » ; il s'agit d'un emprunt déjà ancien, avec le sens de « attention » ;

Barcha : de l'arabe dialectal tunisien « beaucoup » ;

Bezef : « beaucoup », « c'est trop » de l'arabe dialectal algérien ;

El hassoul : « bref » ;

Zaama [zaema] : utilisé dans l'arabe dialectal, lui même issu du verbe [zaama] de l'arabe classique qui signifie « prétendre ». Nous avons vu qu'il était fréquent dans le corpus MPF, où il a souvent la signification de « soi-disant », « genre », « style ». Parfois, il est utilisé pour accentuer la dérision dans une phrase, comme dans la dernière occurrence de l'exemple (51) :

- (50) Donc ils vont tout entendre **balak** ils vont entendre les les les ex parler entre eux. (Sahar1, Fahima : 226).
- (51) Et son père **zaama** il a beaucoup d'argent et tout ça et **zaama** et bah elle a **zaama** chez eux elle a une chambre et **zaama** dans sa chambre il y a les toilettes et tout ça **zaama** et c'est une petite hein elle a six ans. (Nacer2, Hanane : 1853).

5.6. Termes et expressions faisant allusion à la religion

Ces termes ne sont pas très nombreux, étant donné que les sujets religieux n'ont pas été souvent abordés dans le corpus. Durant son enquête auprès de jeunes issus de l'immigration maghrébine, Melliani (2000) a pu relever elle aussi des expressions dont le sens initial est l'invocation à Dieu. Si les locuteurs ont recours à ces expressions en arabe pour référer à la religion, c'est surtout par mimétisme avec les parents, qui quant à eux utilisent fréquemment

des formules de serment ou d'invocation à Dieu (Merabti, 1991 : 236). Le recours à ce genre de formulations ne s'explique pas essentiellement, en tout cas actuellement, par le mimétisme avec les parents, car les jeunes interlocuteurs utilisent ces expressions non pour jurer mais plutôt pour exprimer leur appartenance au groupe de pairs. D'ailleurs, Melliani ajoute : « il y va là d'une volonté d'individuation linguistique : le choix de la langue est déterminé, du moins en partie, par des normes endogroupales, la référence à la religion constituant un symbole puissant de cohésion du groupe » (2000 : 127).

Alhamdoulilah : dieu merci ;

Allah : Dieu ;

Allah ghaleb : dommage ;

Allah irahmou : que Dieu le bénisse ;

Assetaghfirallah : que Dieu me pardonne ;

Hamdoulah : Dieu merci ;

Inchallah : j'espère ;

Lffar : l'aube ;

Naal dine oumouk : maudite soit la religion de ta mère ;

Salam aalikoum : la paix sur vous, mode courant de salutation ;

Wallah : je le jure (par Allah) ;

Yanaalshaytan : maudit soit le diable.

Le corpus MPF nous permet d'appuyer l'idée selon laquelle le recours à ce genre de formulations ne vise pas à invoquer Dieu, ce qui constitue le sens premier de ces expressions, mais plutôt à afficher son appartenance à un groupe de pairs : « Il s'agit, en fait, pour le locuteur, même s'il ne se sent pas très à l'aise dans le maniement des deux langues de souligner avant tout son appartenance à un groupe » (Melliani : 127). Nous avons en effet pu relever quelques-uns de ces termes et expressions auprès de locuteurs qui n'ont rien à voir avec l'arabe par origine familiale et encore moins avec la religion musulmane, comme dans l'exemple (52) où Luc jure en *wallah*, bien qu'il ne soit ni d'une famille d'origine maghrébine ni musulman. On peut donc conclure que ces termes, indépendamment de leur sens initial, sont devenus partie prenante de la culture jeune⁸⁵.

(52) Hé regarde (.) hé je suis contre les trois (.) **wallah** je suis contre les trois
(.) je vais tous les défoncer un par un (.) tiens (.) <et ta mère. (JDB 1-b,
Luc : 473).

⁸⁵ J'ai pu observer ce genre de comportement dans mon travail, où pour sympathiser avec moi, des clients non-Arabs me disent *salam alikoum*, *inchallah...etc*. Je pense surtout à une dame, sexagénaire, franco-française qui mettait *inchallah* et *salam alikoum* partout dans ses phrases, laissant ainsi entendre qu'elle aime bien les Maghrébins.

6. Contacts du français avec une langue de l'immigration

Il y a beaucoup d'emprunts à l'arabe dans le corpus MPF. Ce contact du français avec d'autres langues en général et avec l'arabe en particulier est une longue tradition : « Depuis plus de dix siècles le français et l'arabe entretiennent une longue liaison, une histoire d'amour sur le mode, souvent du 'je t'aime moi non plus' » (Sourdot, 1997 : 18). L'emprunt à des langues, régionales ou étrangères, a toujours été l'un des modes d'enrichissement principaux des langues, et c'est particulièrement le cas « aujourd'hui [avec l'emprunt] aux langues de l'immigration, en particulier dans les 'parlers jeunes' » (Gadet & Ludwig, 2015 : 9). Ce que l'on entend ordinairement va donc à l'encontre du cliché qui considère chaque langue comme correspondant à un territoire bien délimité, que celles-ci ne se mélangent pas ou que l'évidence des contacts et des interactions entre locuteurs n'aurait pas d'effet linguistique immédiat.

Comme les individus bougent de leur territoire, pour rencontrer d'autres individus sur d'autres territoires, leurs langues bougent avec eux, et rencontrent d'autres langues :

« [...] les langues en usage ne se présentent pas ainsi, toutes sont "en contact" entre elles, avant tout parce que les individus sont en contact ; et ils l'ont toujours été. Les contacts peuvent être plus ou moins intenses, plus au moins durables, ils recouvrent des cas de figures très divers, mais les situations de plurilinguisme sont plus fréquentes à travers le monde que les cas de monolinguisme. » (Gadet & Ludwig, 2015 : 1)

Le déplacement d'individus ou de groupe d'individus a toujours existé, et il concerne toutes les langues. Les déplacements ont pour contrepartie le déplacement de langues et la circulation linguistique. « À partir du 16^e siècle, la colonisation sous ses différentes formes aura pour effets linguistiques des échanges bi-directionnels, le français fournissant et recevant ». (*ibid.* : 83). La présence française dans les pays du Maghreb⁸⁶, de façon massive à partir du 19^e siècle et surtout du 20^e, n'est pas demeurée sans effets linguistiques (comme dans toute situation de contact). L'effet s'est produit dans les deux sens, du français vers l'arabe et de l'arabe vers le français.

Ainsi, pour donner quelques exemples, on peut évoquer les mots cités dans le dictionnaire de Bacri (2000), qui correspondent à des emprunts que l'on peut regarder comme « historiques ».

⁸⁶ À l'époque de la présence des Français, pendant la colonisation de l'Algérie (1830-1962), pendant le protectorat du Maroc (1912-1956) et celui de la Tunisie (1881-1955), la seule langue « officielle » était le français.

C'est le cas de *baroud*, *bezef*, *chouf*, *flouz*, *méchoui*. Par contre, donner des exemples de mots empruntés au français se trouvant dans l'arabe (ou dans le berbère) oblige immédiatement à faire la distinction entre les deux types d'arabes. Car, dans l'arabe littéral, on ne trouve aucun mot provenant d'autres langues. Mais en arabe dialectal ou en kabyle, on trouve une grande abondance de mots provenant du français. Il suffit d'écouter les gents parler dans les rues pour s'en convaincre⁸⁷.

L'actuelle présence de quartiers multiethniques dans les grandes villes de France, notamment en région parisienne, dont une forte concentration dans les périphéries de la capitale, conduit à la confrontation de plusieurs langues avec le français. « Ce qui a eu au moins quelques effets sur la langue nationale telle qu'elle est parlée en particulier par les jeunes – et de plus en plus pas seulement par ceux de la même origine ethnique que le mot » (Gadet & Ludwig, 2015 : 11).

La dynamique des emprunts à l'arabe « est un phénomène récent dans la culture jeune populaire » (*ibid.* : 12). De plus, il apparaît de plus en plus que ces mots empruntés à l'arabe ne sont plus utilisés seulement par des locuteurs de la même origine que les mots, mais qu'on les trouve aussi dans la bouche de locuteurs ayant des origines autres que celles du mot : voir à ce propos Gadet, 2017, qui cite l'exemple suivant, où Mylène est une locutrice d'origine portugaise :

(53) Elodie : C'est un Black ?

Mylène : Mais non un Gwere. (Elodie1, Mylène : 100).

Nous reviendrons plus bas sur la façon dont Rampton (2011) a théorisé cette particularité avec sa notion de Vernaculaire Urbain Contemporain.

6.1. Les mots empruntés à l'arabe de longue date

Les mots anciennement empruntés à l'arabe par le français n'avaient rien d'argotiques, bien au contraire car ils concernent les sciences, comme *zéro*, *alchimie* ou *algorithme* et des objets ordinaires ou des produits exportés, comme *sucre*. Le français a emprunté à l'arabe des mots de divers domaines scientifiques : de la chimie comme *élixir*, au domaine zoologique comme *gazelle* et *artichaut* pour la botanique. Les domaines dans lesquels les mots sont empruntés dépendent des périodes. Ainsi, on a emprunté des mots scientifiques à l'époque où l'arabe était en pleine expansion (8^e-15^e siècle), des mots ordinaires comme *sucre* et *jupe*. Mais

⁸⁷ Et la littérature l'illustre plus que largement (voir aussi la conclusion générale). Voir, parmi de nombreux autres exemples, le roman en grande partie autobiographique *Le gone du chaâba* de Azouz Begag (1986) et la façon dont il représente le parler très hybridifié de son père analphabète. On peut aussi penser à tous les spectacles de Fellag.

pendant la période coloniale, on a affaire plutôt à des mots utilisés dans l'argot des militaires comme *gourbi*, *souk*, *caïd*, *flouze*, *toubib*, *bezef*, *clebs* (la plupart sont encore vivaces dans la langue parlée ordinaire actuelle). Ces mots empruntés à l'arabe à l'époque coloniale, ont d'abord transités par l'argot militaire avant d'atteindre la langue populaire (Gadet & Ludwig, *ibid.*: 10). C'est ainsi qu'on peut dire que les emprunts à l'arabe utilisés actuellement dans les milieux multiethniques, ne sont qu'une continuité « d'une longue tradition de cohabitation-imprégnation entre ces deux langues. » (Sourdout, 2007 : 21).

6.2. La présence de l'arabe dans les milieux multiculturels

Dans le corpus MPF, les mots empruntés à l'arabe proviennent surtout de l'arabe dialectal⁸⁸ maghrébin. La forte présence de mots arabes dans les façons de parler des jeunes n'est pas sans explication, car il y a trois facteurs qui expliquent la forte présence de ces mots dans les discours des interlocuteurs issus de milieux multithniques. Sourdout (*ibid.*) explique la présence massive de l'arabe, par rapport à d'autres langues étrangères, par le lien historique qu'entretient la France avec le Maghreb, par le statut linguistique de ces pays et la représentation identitaire des locuteurs « arabophones » présents en France. La relation entre la France et les pays du Maghreb pendant et après le colonialisme, a favorisé la forte présence d'une population arabophone en France. De plus, contrairement à la multiplicité des langues d'Afrique, l'arabe du Maghreb manifeste une relative unité (malgré les 3 variantes dialectales, et même si il y a aussi le berbère, au statut dominé par rapport à l'arabe). Enfin, Sourdout (*ibid.*) évoque un facteur sociologique d'ordre identitaire :

« Les jeunes originaires d'Afrique du Nord qui sont les plus nombreux se montrent également les plus dynamiques dans leur quête identitaire et revendicative. C'est " la marche des beurs", qui a sensibilisé la France aux problèmes posés par leur intégration au début des années quatre-vingt ». (*ibid.* : 22).

Les mots d'origine arabe recensés dans MPF sont plus nombreux que ceux recensés par Goudaillier dans *Comment tu tchatches* (1992), qui selon Sourdout sont une soixantaine. Dans MPF, le nombre de mots arabes atteint les 265 (toujours compte tenu de l'avancement du travail du Comité Lexique). Il faut préciser que ces mots ne sont pas relevés principalement

⁸⁸ À ce propos, Caubet (2007) signale que l'arabe dialectal a une importance numérique en France en tant que langue familiale, qu'elle commence à se faire une place dans la société française grâce aux productions artistiques, en particulier chez les comiques et dans le cinéma. « Il y a deux domaines – et pas des moindres – où elle se révèle importante : celui des parlars jeunes qui empruntent très largement à cette langue, et celui de la culture : musique, chanson, humour, cinéma... » (Caubet, *ibid.* : 30).

chez des locuteurs d'ascendance maghrébine, ils se trouvent aussi chez d'autres locuteurs. Outre l'exemple déjà vu de Mylène (enquêtes Elodie), on peut citer l'enquête de Wajih5, où l'informateur Ibrahimia, d'origine sénégalaise, a souvent recours à des mots arabes. On a aussi vu que Samir (Nacer3 et Nacer8), qui ne sait pas l'arabe, utilise des mots arabes, ici et là, en ignorant complètement leur provenance. Ainsi l'arabe, présent dans le milieu urbain sous forme de quelques mots, est à la disposition de n'importe quel locuteur, même s'il ne sait pas l'arabe. Nous pouvons ainsi comparer les mots utilisés dans les milieux multiculturels aux mots anglais, qui constitue une ressource, indépendamment de la maîtrise de la langue. C'est ce que cherche à refléter Rampton (2011) avec son concept de Vernaculaire Urbain Contemporain, constitué lors de ses enquêtes auprès de jeunes d'ascendances diverses dans les milieux multiculturels et plurilingues de Londres (nous y reviendrons dans la conclusion de la seconde partie). Caubet (2007) fait elle aussi le constat de diffusion de mots arabes chez des locuteurs sans ascendance maghrébine :

« Toutes les constructions et les emplois recensés ici sont le fait de tous les jeunes d'un quartier, voire de nombreux parlars jeunes et ne sont jamais l'usage exclusif des descendants de migrants originaires du Maghreb. Ces créations sont donc partagées par les jeunes francophones de la métropole et ces usages n'ont cours que parce les jeunes ont acquis une certaine familiarité avec cette langue, ce qui entraîne un effet sur les représentations actuelles ». (2007 : 37).

La présence de mots arabes qui circulent dans l'environnement permet à des jeunes de s'en emparer et de les utiliser à leur tour. L'informateur Ibrahimia, que nous venons d'évoquer, utilise de façon répétée des mots comme *wesh*, *zaama*, *wella*, *seum*, *sahbi*, *habs*, *caïd*, comme on le voit dans les trois exemples ci-dessous

(54) Wesh khoya c'est comme sahbi ou soit on sort pas tu vois des trucs comme ça tu vois. (Wajih5, Ibrahimia : 387).

(55) C'est pas que ce serait dur c'est que zaama en gros c'était c'est pas la la priorité ça fait en gros nous on voyait même pas là-bas parce que quand on était petits on faisait pas on calculait pas ça nous on voyait pas ça. (Wajih5, Ibrahimia: 814).

(56) Ouais l'argent il vient tout de suite mais le habs aussi peut venir tout de suite. (Wajih5, Ibrahimia : 1554).

Pour ce qui est de l'arabe, on trouve des mots francisés comme *kif*, *kiffer* qui semblent bien s'intégrer au niveau morpho-phonologique (exemples (29) (30)). De plus, on le trouve chez de

nombreux locuteurs dans différents contextes (Guerin & Wachs, 2017 : 121), alors que d'autres verbes semblent moins bien se prêter à la dérivation (exemples (31) (32)) :

(57) Ouais j'aimais bien mais j'aimais bien avant j'aimais avant avant je **kiffais** j'avoue. (Wajih3-2, Salim : 3669).

(58) Moi celle que j'ai **kiffée** aussi c'est celle qui est au sol. (Aristide 2-b, Daniel :)

(59) Après elle dit euh tu sais après elle dit non sah@s vas-y euh moi je dis la vérité arrête de **tmének@s**. (Nacer4, Amina : 4315).

(60) C'est-à-dire <tu as vu i> après elle a dit euh elle m'a dit **dahek@s** je lui dis s'il te plaît s'il te plaît et là j'entends qu'il rêve. (Nacer4, Amina : 4833).

Les deux verbes *tmének* et *dahek* apparaissent sous une forme figée et ne se conjuguent pas, comme le verbe *zaaf* utilisé aussi bien par Souad qui est arabophone que par Samir qui ne l'est pas. Le terme *zaaf*, peu fréquent dans MPF, pourrait être interprété comme d'un usage idiolectal (Cappeau & Moreno, 2017 : 79), mais nous pensons que son usage se répand chez plusieurs locuteurs, au-delà du corpus MPF.⁸⁹

7. Conclusion

Tout au long de ce chapitre, nous avons évoqué des formes non standard qui circulent dans les milieux urbains. Celles-ci sont à regarder comme relevant de pratiques langagières dans lesquelles les locuteurs affichent et revendiquent leur appartenance (réelle ou supposée) à une culture alternative de la culture dominante, qu'il s'agisse de culture de rue ou de groupes de pairs.

Outre une supposée fonction cryptique (que les jeunes évoquent volontiers : parler sans être compris de certains usagers), en particulier pour critiquer quelqu'un ou transmettre une information en la présence physique d'un observateur (Billiez, 1992 : 123), il ne faut pas négliger une fonction identitaire qui semble importante « pour rendre compte de ces parlars, de leur émergence et de leur développement. Cette façon de dire le quotidien des groupes assure et renforce leur cohésion » (Sourdou, 2007). C'est ainsi qu'une certaine créativité lexicale se manifeste relativement à l'identité sociolinguistique des locuteurs (Guerin & Wachs, 2017 : 123). On assiste ainsi à changement concernant en particulier les emprunts à

⁸⁹ Même si on ne l'a relevé que chez deux locuteurs de MPF, il semble qu'on puisse dire qu'il ne se limite pas à un usage idiolectal. Ainsi, dans mon lieu de travail, je vois des clients, jeunes, d'ascendance maghrébine ou non, utiliser souvent *zaaf*. On verra en conclusion générale qu'on le trouve aussi dans *L'Esquive* de Kechiche (2004).

l'arabe, avec un passage d'une identité « maghrébine » à une identité « banlieue », selon Caubet (2002 : 127). Mais les recherches actuelles nuancent ce constat : la revendication d'une identité « banlieue » ne constitue plus un facteur explicatif suffisant, car on trouve des mots issus d'autres langues, et de ce fait le lexique est « soumis à l'influence de contact avec certaines langues de l'immigration et anglais en tant que langue de l'univers culturel idéalisé des jeunes » (Guerin & Wachs, *ibid.*: 123-124). C'est donc une culture partagée dans le groupe de pairs qui influence les pratiques langagières, et par ces dernières les interlocuteurs revendiquent plutôt une appartenance de groupe, en puisant des mots qui circulent entre eux, qui peuvent provenir de l'arabe, de l'anglais, du romani ou tout à la fois. C'est cette idée d'identité (revendiquée ou récusée) que nous allons poursuivre dans le chapitre suivant.

Chapitre 6

Les auto-désignations et les hétéro-désignations dans l'expression de l'identité

Dans ce chapitre, nous aborderons les questions d'identité qui viennent très vite derrière les questions de langue, et qui ont été particulièrement abordées dans certaines enquêtes. Mais nous ne ferons guère que poser quelques problèmes, étant donné la complexité des questions ainsi soulevées (et les limites du corpus).

1. Approche « sensible » d'un terrain « sensible »

Certaines enquêtes de MPF, à un moment ou à un autre, s'orientent vers des questions identitaires, qui mobilisent facilement les jeunes enquêtés : c'est à propos de telles questions que Vulbeau (2007) parle d'adopter une « approche sensible de terrains sensibles » - on peut dire que c'est un terrain sensible, du fait qu'il s'agit de jeunes, souvent à cheval sur deux cultures, aux identités tout sauf stabilisées.

Tel est le cas des enquêtes de Wajih, menées auprès de ses anciens élèves-collégiens, rencontrés à l'époque où il occupait un poste d'assistant pédagogique dans un collège à Mantes-la-Jolie, dans le département des Yvelines (78) ; des enquêtes de Nawal, dans lesquelles elle interroge des adolescents du collège Jean Macé à Fontenay-sous-Bois, dans le département du Val-de-Marne (94), alors qu'elle occupe, elle aussi, un poste d'assistante pédagogique ; et c'est le cas des enquêtes que j'ai réalisées avec des jeunes filles à Zy'va à Nanterre dans le département des Hauts-de-Seine (92), comme des enquêtés rencontrés par réseau (dans différents départements de la région parisienne (75, 93, 92)). Voir le chapitre 1 sur la constitution des terrains d'enquêtes.

Les enquêtes réalisées par Wajih, Nawal ou moi-même font souvent émerger ce que Billiez a appelé des « indicateurs de l'identité » (Billiez, 1985), en travaillant sur les productions de jeunes issus de l'immigration à Grenoble. En effet, la « personnalité » (âge, sexe, habillement, façon de se comporter, modalités de l'entrée en contact avec l'enquêté, type de réseaux partagé, éventuelle communauté de pratique...etc.) et éventuellement l'ethnicité visible ou

Chapitre 6

Les auto-désignations et les hétéro-désignations dans l'expression de l'identité

affichée de l'enquêteur (dont la *maghrébinité*) orientent, d'une façon dont il est difficile de préciser l'amplitude⁹⁰, la nature de l'échange et les sujets qui vont pouvoir être abordés, tout particulièrement s'ils doivent toucher à des questions d'identité (Gadet & Kaci, 2012), sachant que l'enquêté est sensible à la personne qui lui fait face, et tout autant à l'enquêteur. Il est bien connu que la relation entretenue antérieurement par l'enquêteur avec l'enquêté joue un rôle dans la réalisation des enquêtes et l'orientation qu'elles prennent : « Il est bien connu que lors de la co-construction, dans un entretien, d'une relation conversationnelle de face-à-face entre un enquêteur et un enquêté, l'inter-subjectivité joue à fond, et que la relation d'enquête n'est pas indifférente à la personne/personnalité de l'enquêteur » (*ibid.* : 37).

Dans ce contexte, les pré-enquêtes ont une incidence sur la qualité et les résultats de l'entretien. Le fait de côtoyer les collégiens durant des années, de les avoir vu même grandir et d'avoir conservé suffisamment de contact avec eux pour pouvoir les recontacter après des années, joue certainement un rôle dans la qualité des 5 entretiens réalisés par Wajih. Il discute avec eux dans ce qui s'apparente à des conversations ordinaires (bien qu'il s'agisse incontestablement d'entretiens) et parvient à faire parler ces jeunes, en n'hésitant pas à les contredire, à leur dire en face dans l'interview, qu'il sait bien qu'ils sont en train de raconter des mensonges, sans que ceux-ci en éprouvent de la gêne (voir en particulier l'enquête Wajih2). Bien au contraire, ils accumulent les anecdotes, de façon parfaitement naturelle. Cela ne signifie pas que la situation ne joue pas quant à la constitution de l'enquête et de sa qualité. Mais, aux résultats obtenus, on peut conclure que les enquêtés se sont livrés facilement quand une relation de confiance et de complicité étaient déjà instaurées.

Les exemples d'extraits d'entretiens donnés ci-dessous illustrent quelques propos que nous pourrions qualifier de « sensibles »⁹¹, qui ont été récoltés lors d'un entretien entre Samir et moi-même.

Samir, dans Nacer3, se dit algérien, même s'il n'a jamais mis les pieds en Algérie et ne parle pas sa « langue d'héritage » : tantôt français mais pas tout à fait, « vite fait » allemand pour reprendre ses propos dans l'exemple (2). Enfin, il finit par rejeter les deux appartenances (nationalités), pour dire qu'il n'est attaché ni à l'Algérie ni à la France et reprend une phrase du rappeur Jean GAB1 « les enfants de la DASS », dans l'exemple (3).

⁹⁰ La mise en place de la relation enquêteur-enquêté à partir des particularités de chacun constitue un thème sur lequel de nombreux sociologues, en particulier des élèves de Bourdieu, ont beaucoup réfléchi. Voir par exemple, parmi d'autres, Mayer (1995), qui revient sur la réalisation de l'ouvrage de Bourdieu, *la Misère du monde* (1993).

⁹¹ Nous revenons ainsi sur le titre de l'article de Vulbeau (2007), sans négliger qu'il s'agit presque d'un jeu de mot sur les différents sens de *sensible*.

Chapitre 6

Les auto-désignations et les hétéro-désignations dans l'expression de l'identité

Dans l'exemple (1), Samir dit qu'il est algérien et ne se voit pas comme français, ce qui sera contredit quelque tours de parole plus bas, dans l'exemple (2) :

- *Samir refuse de se dire Français, bien qu'il le soit conventionnellement*⁹²

(1) Nacer: Et toi par exemple quand euh quand quelqu'un te dit euh tu es de quelle nationalité tu dis quoi?
Samir: Moi je dis Algérien.
(.)
On j- Français personne dit <Français xx>.
Nacer: <C'est vrai>?
Samir: Mais non.
Nacer: Mais arrête.
Samir: On dit toujours euh non on dit Algérien les les co- les Noirs il dit Congolais Sénégalais <Français>.
Nacer: <Tu dis jamais> Français quoi?
Samir: Non.
Nacer: Alors que tu as une carte bleue <français nationalité> française et <tout ça quoi>.
Samir: <Ouais la carte>.
<Voilà> juste ça c'est tout.
Nacer: Mais tu dis Fran- Algérien <comme ça>?
Samir : <Algérien> direct Algérien.
Nacer: Pas de Français?
Samir : Non bah non bah non puisque mes origines sont pas françaises je suis né en France mes origines sont pas <françaises>.
Nacer : <Mais tu es> français quand même?
Samir : Normalement on <devrait l'être>. (Nacer3, Samir : 1150-1171).

- *Samir ne se sent pas non plus allemand*

(2) Nacer: Allemande et toi tu sens un petit peu.
Samir: Moi je me sens algérien euh <Allemand>.
Nacer: <Pas> Allemand?
Tu te sens un petit peu allemand quand même <ou pas>?
Samir: <Ouais vite> fait hein parce que c'est juste la mère qui est allemande hein moi je me sens plus du côté de mon père même si j'ai jamais vu mon pays. (*ibid.* : 1221-1227).

- *Samir est dans une indécision*

(3) Samir: Mais vraiment plus de repères de euh aussi de point de vue religieux euh ou (.) ou même culturel qui ont qui ont vraiment comme on dit des bâtards des apatrides
Nacer : Hum <hum>.
Samir : <Qui ont> plus de patrie qui ont rien du tout euh.
(.)
Mais en fait tous les jeunes on est tous des bâtards on a pas de patrie voilà.
(.)

⁹² Conein (2017) fait la distinction entre appartenance « conventionnelle » (garantie par des institutions) et appartenance de déclaration (émique).

On est tous c'est pour ça on dit souvent on est des enfants de la DDASS.

(.)

Même si on a nos parents on dit on est des enfants de la DDASS (.) pas par rapport à nos parents mais par rapport surtout qu'on a pas de point de repères en fait.

Nacer : Hum bah si quand même tu as pourquoi tu as pas de point de repère?

Samir : Parce que culturellement on en a pas puisque euh on est pas attaché à nos pays d'origine et la France on le considère pas comme notre bled.

(*ibid.* : 2650-2661).

Samir est ainsi clairement pris dans plusieurs « oscillations identitaires » (voir Kaci, à paraître) : accepter ou non d'être français, être allemand (s'il peut dire qu'il l'est « vite fait », c'est que le côté de sa mère est moins assumé que la branche paternelle), être du côté de son père, ce qui revient à être algérien alors même qu'il ne connaît ni le pays ni la langue et qu'il reconnaît que l'Algérie ne voudrait pas de lui s'il tentait d'y aller. Donc, renoncer à toutes ces identités et se dire « bâtard », « apatride », parmi les « enfants rejetés », qui aboutissent à la DDASS⁹³.

2. Identités et représentations

La question des identités connaît une abondante littérature (par exemple, Kaufmann, 2004 : 9, qui parle d'une « substance collante », à laquelle s'ajoutent sans cesse de nouveaux traits). Le pluriel est ainsi indispensable, car il s'agit bien d'aspects qui s'ajoutent les uns aux autres, donc parmi lesquels l'individu peut choisir quels aspects il souhaite activer. Nous ne chercherons pas ici à reprendre les définitions possibles, car tout ce qui nous concerne est les aspects sociolinguistiques, pour lesquels on peut citer notamment Mendoza-Denton (2002) qui, comme beaucoup d'autres chercheurs, récuse l'assignation d'étiquettes aux individus par le chercheur : il y a non pas *une* identité mais *des* identités, chez les jeunes comme chez tous les locuteurs.

Jean-François Dortier (2008) a été de ceux qui ont repris la notion pour proposer de l'ouvrir aux conflits ethniques (conflit identitaire), en plus des aspects de statut et de rôles sociaux (l'identité mentale, l'identité de travail), de cultures de groupe (identités nationales et religieuses) et de l'identité personnelle (le moi). L'identité apparaît ainsi comme une notion subtile : pour établir l'identité d'une personne, il faut revenir à son parcours de vie, aux circonstances et aux étapes par lesquelles il est passé. Leconte (2011) repart du traitement de la notion par des psychanalystes, comme Charles Melman, qui, en repartant d'un schéma de

⁹³ Cet enregistrement de Samir est loin d'être le seul cas où un enquêté s'appuie sur une chanson de rap pour tenter de se définir une identité. On y voit le rap comme horizon culturel partagé.

Chapitre 6

Les auto-désignations et les hétéro-désignations dans l'expression de l'identité

Lacan, distingue quatre types d'identités : imaginaire, symbolique, réelle et symptomatique. L'identité imaginaire est l'image que nous renvoient les autres et l'identité symbolique rassemble ce qui relève de l'histoire personnelle, des origines, de la famille, de la religion, de la formation culturelle, de l'identité sexuée...

L'identité imaginaire de Melman rappelle ainsi les exemples donnés par Bachmann (1992) ou Derville (1997). En premier lieu, les deux auteurs évoquent le rôle des médias dans la stigmatisation de la banlieue et de ses jeunes – voir aussi Berthaut (2013) pour la télévision et plus particulièrement le journal télévisé. L'image donnée des jeunes des banlieues est simplificatrice et laisse soupçonner que les propos des journalistes ne sont fondés ni sur des faits réels observés ni sur des données recueillies dans ces banlieues. Ainsi, les deux auteurs signales un certain nombre de titres comme *Les cités de la peur* ; *L'invasion des loubarbs* ; *Une organisation paramilitaire : trois agressions par jour* ; *Les cités interdites, batailles rangées dans les cités* ; et même, *L'intifada des banlieues* (Bachmann, 1992 : 129), qui renvoie à un article de 1991 ; *La guérilla urbaine n'attend qu'un prétexte pour s'enflammer, la loi des armes* (Derville, 1997 : 106). Derville évoque aussi les clichés les plus stigmatisants, les stéréotypes de la violence, de la drogue, du ghetto et du danger de l'islamisme.

A la suite de la sortie du film *La Haine* (1995), qui décrivait la vie agitée d'une cité de la banlieue parisienne (alors qu'il s'agissait d'un moment de crise), la stigmatisation devient encore plus systématique, et certains titres décrivent la banlieue comme un refuge pour les revendeurs et les consommateurs de drogue. On voit aussi à l'œuvre la réduction de la population de la banlieue à l'immigration maghrébine à laquelle on reproche son incapacité à s'intégrer à la population de souche (Derville, 1997 :107-108).

Bachmann (1992 : 143) quant à lui cherche à comprendre le point de vue des jeunes de banlieues, pour souligner que leur expérience de *la galère* s'organise selon trois directions principales :

- La désorganisation : la dégradation de l'environnement ou les rapports quotidiens tissés d'hostilité ;
- L'exclusion : l'omniprésence d'une certaine forme de dénuement et un sentiment d'indignité sociale.
- La rage : une violence pure qui explose périodiquement, sans se fixer de véritable objectif :

« La rage engendre le nihilisme, et la désorganisation amène le sentiment de vivre dans un monde pourri, ce qui produit une violence sans objet : 'on devient

Chapitre 6

Les auto-désignations et les hétéro-désignations dans l'expression de l'identité

dingue'. La frustration et le recours à la force induisent une logique de combines. Enfin, une attitude de retrait, souvent liée à des problèmes personnels, conduit à s'inscrire dans un espace de protection, celui de la cité, dans laquelle on est reclus, ou celui des services sociaux, auxquels on se livre. La galère n'a donc pas de principe central : elle est la combinatoire de plusieurs systèmes d'action » (Bachmann, 1992 : 144).

Tout en reconnaissant l'intérêt de la perspective qu'ils ont introduite, Leconte (*ibid.* : 54) reproche aux psychanalystes d'avoir ainsi considéré l'individu en dehors du contexte social qu'il connaît. Elle critique la conception psychanalytique qu'elle considère comme « assez statique » et « ne pas prendre en compte les caractéristiques sociales ou d'appartenance groupale des sujets » (*ibid.* :54). Les conditions sociales dans lesquelles les jeunes ont vécu, les trajectoires qu'ils ont suivies, leur famille, leurs groupes d'amis, le(s) sport(s) qu'ils pratiquent, leur rapport à l'école ... etc. sont des éléments qui dépassent largement le seul individu (aspects extra-individuels, linguistico-culturels), ils sont primordiaux dans la construction de l'identité des jeunes, bien loin d'une essentialisation régulièrement à l'œuvre dans les stéréotypes journalistiques.

C'est aussi le constat de négligence des questions sociales qui amène l'anthropologue Françoise Héritier (1977), lors d'un séminaire de Claude Lévi-Strauss portant sur l'identité, en 1974-1975, à déclarer que le social construit l'identité et que la règle sociale collective s'incarne dans l'individu en lui assignant une place, un nom et un rôle dans un lignage.

Nous allons illustrer ce point avec les propos de Hanane et de Mouna, dans l'enquête Nacer2. En différentes occasions, comme dans l'exemple (4), se manifestent les effets de l'histoire vécue par les parents ou les grands-parents (et l'histoire tout court) sur les enfants et petits enfants. Hanane, qui vient de prendre connaissance de certains épisodes de la guerre d'Algérie (dont les manifestations et les massacres de Sétif en mai 1945, et leurs répercussions en France) dit : « on a le seum contre les Français ». Ici, l'histoire vient jouer un rôle (du moins, affiché) dans la construction identitaire des deux jeunes filles, qui ont cherché à se documenter par elles-mêmes sur internet ou dans des ouvrages et des documentaires sur l'histoire de la guerre d'Algérie :

(4) Hanane: En fait on a le seum contre les Français.

Nacer: Pourquoi ?

Mouna: (.)

Par<ce que euh on a vu des vidéos et tout bref ils les> jetaient dans la Seine et tout euh.

Hanane: <Bah parce que (rire) ouais>.

Nacer: (.)

<Hum bah>.

Hanane: <Ah j'ai vu> un truc ça m'a mis trop le seum ils étaient euh il y avait

Chapitre 6

Les auto-désignations et les hétéro-désignations dans l'expression de l'identité

des Français et ils ont ils étaient en train de couper la tête à un Arabe.
(Nacer2, Hanane : 556-564)

Mucchielli évoque ainsi les effets d'événements traumatiques, transmis de génération en génération, sur la constitution des identités, spécialement des jeunes :

« [...] l'identité individuelle se confond avec l'identité collective. Ainsi, dans les guerres, les persécutions et dans les nationalismes, nous voyons surgir en face les racines collectives de l'identité. Le Moi communautaire enveloppe momentanément tout l'individu, celui-ci s'identifie alors complètement au groupe, vit et peut se sacrifier pour lui. Ces phénomènes d'identification révèlent aussi la puissance du sentiment d'appartenance » (2009 : 86).

On peut dire qu'il en va de même pour Samir (enquête Nacer3) dont les dires ne sont pas loin de ceux des deux jeunes filles de Nacer2, quand il dit et répète qu'il méprise « les Français » et déteste les côtoyer. Chez lui, comme chez Hanane et Mouna, on voit à l'œuvre la fluidité et les ambiguïtés identitaires, chez des jeunes issus de l'immigration.

Mucchielli nous invite à réfléchir sur à quel point la construction de l'identité est une question collective et pas seulement une question individuelle. Cela le conduit à distinguer entre plusieurs formes d'identités, et en particulier une « identité étique » et une « identité subjective (ou émique) » :

« Considérons la réponse qui nous vient du sujet lui-même : le sujet peut croire intimement en lui-même, à ce qu'il est (identité subjective) ; il peut éprouver ce qu'il est (identité affirmée) ; il peut présenter à autrui ce qu'il est (identité présentée) ; il peut présenter seulement certaines parties de ce qu'il est (identité de façade) ; il peut enfin croire, éprouver, énoncer, présenter totalement ou partiellement ce qu'il ne veut pas être (identité négative représentée).

Considérons maintenant la réponse qui nous vient du partenaire du sujet : il peut énoncer ce qu'il croit sur l'identité du sujet (identité inférée) (...) » (Mucchielli, 1986 : 65-66).

A la suite des travaux de Pike⁹⁴, qui datent de 1954, considéré comme l'inventeur de la

⁹⁴ Pike a transposé la dichotomie *emic/etic* à des faits culturels, l'opposition déjà existante, entre *phonemic* « système des contrastes et différences sonores significatives du point de vue du locuteur » et *phonetic* « système des sons 'physiques' c'est-à-dire les ondes acoustiques produites par les phénomènes articulatoires ». (Olivier de Sardan, 1998 : 152). « La démarche *emic* est concernée par les oppositions pertinentes pour les sujets parlants, et donc s'intéresse à des aspects culturellement définis du langage. La démarche *etic* se focalise sur les processus acoustiques sans référence aux perceptions des sujets, indépendamment de tout arrière-plan culturel, et prend en compte ce que restituent des appareils 'objectifs' d'observation et de mesure, à savoir des sonogrammes ». (*ibid.*). Puis il généralise cette opposition pour l'appliquer à des faits sociaux et culturels dans leur ensemble (*ibid.*) C'est dans cette acception générale que nous utilisons la dichotomie émique/étique pour la transposer à la façon dont nos enquêté(e)s se voient et sont vu(e)s, ici, du point de vue de l'« identité » et du mode de vie « jeune ». Voir la conclusion de cette partie.

dichotomie *étique/émique*, Olivier de Sardan (1998) reprend cette notion et la définit à travers le regard, extérieur, des observateurs scientifiques vs le point de vue que portent les membres d'un groupe sur eux-mêmes, de l'intérieur :

« *l'emic* est donc centré sur le recueil de significations culturelles autochtones, liées au point de vue des acteurs, alors que *l'etic* repose sur des observations externes indépendantes des significations portées par les acteurs et relève d'une observation quasi ethnologique des comportements humains ». (p. 153).

Appliquée à nos enquêtés, l'identité étique correspondrait au fait d'utiliser l'appellation *maghrébins* pour désigner les personnes qui sont nées en France, issues de l'immigration maghrébine : il s'agit d'un point de vue extérieur, une catégorisation des jeunes à qui est assignée une identité à laquelle ils ne sont pas nécessairement attachés. Quant à l'identité émique (subjective), elle renvoie à ce que la personne pense d'elle-même : elle a le droit et le pouvoir de se considérer comme elle le souhaite. Nous allons revenir à l'enquête Nacer3 pour donner deux exemples qui illustrent cette dichotomie étique/émique.

Samir nous dévoile dans l'exemple (1), cité ci-dessus, ce qu'il pense être son identité, comment il se considère (« Moi je dis Algérien », « Français personne dit Français », « On dit toujours euh non on dit algérien... les Noirs il dit Congolais Sénégalais ») : il se dit algérien et non français, ce qu'il maintient malgré mes tentatives pour le pousser dans ses retranchements. Il maintient ses propos et même les durcit, comme on le voit dans l'exemple (5) où il évoque une image qui lui est renvoyée de l'extérieur.

(5) Samir: Les Algériens quand toi tu viens de France ils te traitent de français.
Tu es en France ils te traitent d'arabe. (Nacer3, Samir : 2223-2225).

Samir dénie le fait qu'il est français et se dit algérien (exemple (1)) bien qu'il ne connaisse pas l'Algérie ni aucune des langues du pays (le kabyle et l'arabe). Dans l'exemple (5), il revient sur ses propos et se dit que ni l'Algérie ni la France ne veulent de lui, chaque pays le renvoyant à l'autre⁹⁵. N'est-il pas ici en train de parler d'une « identité linguistique », selon les termes de Mufwene (1997), qui rattache l'identité linguistique intrinsèquement à celle de la communauté linguistique ? Dans quelle mesure l'identité sociolinguistique de Samir est-

⁹⁵ Quand j'étais petit, je ne comprenais pas que les émigrés qui revenaient en Algérie avaient les mêmes origines que moi, je les voyais comme des étrangers, et je les ai, comme beaucoup d'autres, traités de Français. Une fois arrivé en France, je me suis intéressé à la façon dont les immigrés d'origine maghrébine sont vus par les « Français de souche », et comment ces immigrés perçoivent ce regard extérieur. C'est sans doute de cette incompréhension que vient l'idée que l'on peut être Français sans l'être complètement, ou que l'on peut être Maghrébin sans l'être complètement. On voit aisément le tiraillement identitaire qui en résulte au quotidien (voir Conein, 2017, Kaci à paraître).

elle liée à son appartenance sociale, sa classe socio-économique, le fait qu'il soit issu d'un milieu multi-ethnique (Cité des quatre milles à la Courneuve, puis une cité plus petite à Gagny), son âge, son sexe, son niveau d'éducation ?

Selon Mufwene (1997), l'identité d'une personne change et évolue constamment, elle se présente comme un inventaire ouvert, qui se manifeste diversement en fonction de l'interlocuteur, du moment et de l'espace, soit le « hic et nunc », pour reprendre l'expression de Saussure avec laquelle il qualifie le fonctionnement de la langue : « ici et maintenant » et non « ailleurs et avant/après ». C'est selon une telle perspective que Mufwene⁹⁶ présente l'identité sociolinguistique :

« La notion d'identité linguistique est liée de prime abord à celle de communauté linguistique. Comme cette dernière, elle est fluide, dans ce sens qu'elle change selon le discours dans lequel le locuteur est engagé. En termes ethnographiques, l'identité sociolinguistique d'un locuteur est associée à son appartenance sociale, notamment sa classe socio-économique, son ethnie dans certaines sociétés multi-ethniques, son âge, son sexe, son niveau d'éducation, sa profession, etc. Dans le contexte spécifique d'un discours, l'identité est aussi déterminée par le rapport du locuteur avec son interlocuteur, notamment le statut, lequel le situe comme inférieur, égal, ou supérieur, ainsi que sa disposition dans l'interaction. (...)

On parle d'identité linguistique surtout dans la mesure où le langage du locuteur révèle son appartenance à un groupe. Ceci se manifeste plus clairement dans des territoires multi-ethniques et plurilingues où l'usage natif d'une langue donnée permet à ceux qui l'entendent et la reconnaissent d'inférer l'affiliation ethnique du locuteur » (1997 : 160).

Pour illustrer ce qui est cité ci-dessus, nous allons nous tourner vers une autre enquête de Nacer, Nacer4, où les deux amies Amina et Lamia évoquent la différence entre les gens qui parlent « bien » et les gens qui parlent « un petit langage ». Ainsi, Amina donne des exemples d'une fille de banlieue qui parle un « petit langage », qui s'habille d'une certaine manière, et se trouve face à une personne de Neuilly, à qui elle assigne ici le rôle de juge ou de jury. Il s'avère ainsi que, pour Amina, une personne qui vient de Neuilly est censée parler et s'habiller « bien » :

- *Entre une fille de la cité de Nanterre et un garçon de Neuilly, rapport de force/statut*

(6) Amina : <Tu imagines avec monsieur comment il s'appelle Leconte>.

Lamia: (Rire).

Amina: <xx blanche chemise en jean>.

Lamia: <Mais non je veux pas des Français comme ça tu vois quand je vois

⁹⁶ En poursuivant la conception qu'a Mufwene de l'identité, on peut envisager une pluralité de la notion, autrement dit, il y a, pour chacun, *des* identités et non pas *une* identité (voir en particulier Mendoza-Denton, 2002).

Chapitre 6

Les auto-désignations et les hétéro-désignations dans l'expression de l'identité

les Fran- les autres Français il y a des Français ils sont bien>.

Amina: <Il y a des Français (attention) parce que il y a Français qui qui> qui sont qui vivent euh qui ont grandi dans les cités nana.

Nacer: Hum hum.

Amina: Tu le vois il parle comme les Rebeus.

Amina: <Il a la même euh dégaine>.

Lamia: <Ah ouais xxx la personne intérieurement xx comme il est>.

Nacer: <Dégaine> ?

Amina: Dégaine euh genre il a la même euh.

Silence: (.)

Nacer : Euh <ok> (en riant).

Lamia: <Tenue vestimentaire>.

Amina: <Te- tenue vestimentaire>.

Silence: (.)

Nacer: <Je comprends oui>.

Amina: <Il a la même tenue vestimentaire> euh il parle pareil il a la même mentalité ça veut dire vous pensez à peu près pareil <euh>.

Nacer: <Hum hum>.

Silence: (.)

Amina: Vous voyez euh tu sais la même vision et tout ça.

Nacer: Hum <hum>.

Amina: <Ouais>.

Silence: (.)

Amina : Mais après si moi tu me dis là je suis issu d'une.

Silence: (.)

Amina: Je suis quelqu'un là d'un quartier que tu me sors un mec qui sort de Neuilly.

<Il va me parler bien> français et tout moi je vais me retrouver coincée.

Lamia: <Ah ouais laisse tomber>.

Silence: (.)

Amina: C'est limité tous l- c'est limite tous les jours.

Silence: (.)

Amina: Je vais je v- je vais avoir l'impression.

Silence: (.)

Amina: Que je vais être avec quelqu'un qui va me juger.

Nacer: Hum <hum>.

Amina: <Ou qui va> euh.

Silence: (.)

Amina: Ou tu as vu je vais j- t- k- je vais avoir <l'impression>.

Lamia: <xx quoi> ?

Amina: <Ouais> voilà il est super xx ou moi je vais je vais je sais pas.

Je vais avoir l'impression que c'est un jury moi je dois pas bien parler devant lui et tout.

Lamia: (Rire).

Amina: <Il va me noter à la fin tu vois>.

Lamia: (Rire).

Amina: <Je sais pas je peux> pas mais c'est vrai il faut dire ce qui est.

Lamia: (Reniflement).

Nacer: <Ouais>.

Amina: Et <qu'est-ce> que lui il va aller voir une meuf comme moi.

Silence: (.)

Amina: Euh.

Euh voilà on est quel jour vendredi survêt Converse euh gilet il y a de la javel <tu vois>.

Nacer : (Rire).

Chapitre 6

Les auto-désignations et les hétéro-désignations dans l'expression de l'identité

Lamia : (Rire).
Amina: <Qu'est ce qu'il va sortir avec> une meuf comme ça (?)
Silence: (.)
Amina: Jamais tu vois.
Nacer : <Bah (oui) x>.
Amina: <Après ça va dans les> deux sens hein.
Nacer: <Bah ouais>.
Amina: <Peut-être que nous on se> sent pas forcément avec eux mais eux aussi ils se sentent pas avec nous.
Lamia: Ouais.
Amina: Comme moi des fois je viens je prends le métro un.
Silence: (.)
Amina: Je vais à Neuilly je vais faire des UV.
Nacer: Hum <hum>.
Amina: <Euh>.
Silence: (.)
Amina : Les Français ils te regardent et tout on dirait euh.
Silence: (.)
Amina: Ça y est parce que je suis mate de peau on dirait tu es.
Silence: (.)
Amina: Après généralise pas.
Silence: (.)
Nacer: Hum hum.
Amina: Parce que je connais des Français très bien nanana euh (.) rien à dire.
(Nacer4, Amina/Lamia : 1216-1296).

- (7) Lamia : Et tu sais il parlait un petit langage et tout et moi je comprenais un petit peu <tu vois>. (*ibid.*, Lamia : 1591).

Dans l'exemple (6), Amina affirme que dans la cité (ou dans sa cité), les jeunes ont tous la même vision du monde et le même comportement, aussi bien les « Français » que les « Maghrébins », du fait même de vivre dans un milieu comme la cité, en général multiculturel et plurilingue. Selon elle, tous les jeunes adoptent les caractéristiques qui seraient l'essence des jeunes de banlieue, comme la *dégaine* et le *petit langage*. Ensuite, à partir du tour de parole 1224, Amina évoque l'écart entre elle, jeune fille vivant dans un quartier de Nanterre, et un jeune homme vivant à Neuilly, exemple (ou plutôt stéréotype) d'un quartier favorisé. Elle imagine l'impossibilité d'une éventuelle aventure amoureuse : si elle sortait avec un tel jeune homme, elle aurait l'impression de se trouver devant un jury, elle devrait se surveiller constamment, pour son langage et pour sa tenue vestimentaire. Les deux identités sociolinguistiques des deux personnes issues de différents quartiers, en l'occurrence Nanterre et Neuilly, ont été distribuées par Amina de façon imaginaire : des personnes qui ont « un petit langage » avec une certaine tenue vestimentaire sont de la cité, les autres ont un langage « parfait », une tenue vestimentaire parfaite, et viennent du quartier favorisé.

C'est effectivement ce que dit Mufwene dans la citation ci-dessus (l'identité sociolinguistique d'un individu est liée à son appartenance sociale). Mais en va-t-il de même quand l'individu

est issu d'un milieu multiculturel et plurilingue, qu'il est d'origine maghrébine, mais qu'il ne se considère pas en tant qu'individu appartenant socialement à une certaine communauté et un certain lieu ? En effet, habiter une cité ne s'accompagne pas nécessairement des propriétés 'être « spécial »', 'avoir un « petit langage »' et 'adopter une certaine tenue vestimentaire'. Amina, dans l'extrait cité ci-dessus, regarde le statut d'une personne venant de Neuilly comme supérieur à celui d'un individu venant d'une cité, en mettant l'identité sociolinguistique et le parler de Neuilly au sommet de la hiérarchie.

Mais d'autres travaux contestent que les facteurs prédéterminant le statut social de l'individu suffiraient à cerner la constitution identitaire de l'individu. Ainsi, Mendoza-Denton (2002) conteste l'attribution d'identités par la classe sociale, en défendant elle aussi l'idée d'identités plurielles, fluides, constamment en évolution. Ainsi, elle écrit: « In these studies speakers identities are not a determinate given, but open to transformation, contextually derived, and emergent in interaction ». (Mendoza-Denton, 2002 : 489-490). Et on peut se demander si, une fois qu'elle aura obtenu le bac, qu'elle aura quitté le foyer familial, qu'elle aura un travail et un appartement, Amina tiendra encore les mêmes propos. L'identité sociolinguistique dépendrait-elle du statut de la personne ? Qui dit changement de statut social, dit-il changement d'identité ?

Dans l'enquête Wajih4, c'est encore à un autre questionnement possible sur l'identité que nous avons affaire, avec deux jeunes garçons qui ont été ses élèves, Hakim et Walid, qui racontent à Wajih quelques épisodes qu'ils ont traversés avec la police, en se représentant comment ils sont vus par le monde extérieur, que ce soit en France ou dans leur « pays d'origine »⁹⁷, tout en précisant qu'ils sont dans la « merde » là où ils vont. Dans l'exemple (8), Walid tente de cerner le lieu qu'il appelle *le quartier* (enquête Wajih4). Quant à l'exemple (9) de la même enquête, Walid y raconte comment ses amis se moquent de lui du fait qu'il ne comprend pas l'arabe.

- *Définition du quartier par Walid*

(8) Wajih : Ouais mais quand tu dis j'ai pas le temps tu fais quoi ?

Silence: (..)

Hakim: Je suis chez moi je suis au quartier.

Silence: ..

Wajih : Tu fais quoi au quartier ?

Silence: .

Wajih : Explique-moi au quartier j'ai envie de comprendre c'est quoi au

⁹⁷ Nous avons déjà dit les réserves que l'on peut avoir sur cette expression, quand elle est appliquée à des jeunes qui ne connaissent pas toujours ledit pays ou qui ne font qu'y aller de temps en temps pour des vacances en famille.

quartier ?
 Silence: ..
 Wajih : Qu'est-ce que tu comprends par au quartier toi ?
 Silence: ..
 Walid : Derrière chez nous.
 Silence: .
 Hakim : Ouais voilà d- devant chez nous.
 Silence: ..
 Walid : Juste un pas.
 Silence: ..
 Wajih : C'est ça au quartier ?
 Walid : Ouais ouais. (Wajih4, Hakim/Walid : 80-97)

- *Les effets de l'absence de compréhension de l'arabe dans le groupe ou dans le quartier*

(9) Walid : C'est pour ça ça fait longtemps je suis pas parti donc (.) pour l'instant en France c'est bon ça passe.
 Wajih : Ça passe ?
 Et au quartier ça passe quand tu sais pas parler ?
 x<xx>.
 Walid : <Non mais bon>.
 Des fois tu te fais tailler un peu.
 Silence: (.)
 Wajih: Ah ouais ?
 Walid: Ouais.
 Wajih: Comment ça tu te fais tailler ?
 D- donne-moi des- des exemples.
 Walid: Je sais pas moi quand des fois.
 Silence: (.)
 Walid: Euh (.) deux Rebeus ils parlent ensemble.
 Com: &=ver beur, arabe.
 Wajih: Ouais.
 Silence: (.)
 Walid: Et moi je suis avec eux.
 Silence: (.)
 Wajih: Là- là-bas il y a plus d'ombre.
 Com: (L'enregistrement se déroule en extérieur, dans un square public).
 Silence: (.)
 Wajih: Hein ?
 Hakim: Ouais.
 Silence: (.)
 Com: (Bruit de pas pendant le déplacement).
 Wajih: Ouais (.) tu disais deux Rebeus parlent ensemble.
 Com: &=ver beur, arabe.
 Walid: Et moi je suis avec eux.
 Wajih: Ouais.
 Walid: Des fois ils disent des choses (.) en arabe.
 Silence: (.)
 Wajih: Ouais.
 Silence: (.)
 Walid: Après (.) comme ils savent que je sais pas parler arabe.
 Wajih: Ouais.
 Silence: (.)

Walid: Ils disent wesh lui il a même pas compris de toute façon.
 Silence: (.)
 Walid: Après ils rigolent et tout (.) après c'est bon.
 Silence: (.)
 Wajih: Ouais ils se foutent de ta gueule. (Wajih4, Walid : 259-300).

Le quartier, aux yeux de Walid, c'est juste en bas de chez lui. Cependant, comment en vient-il à réduire un lieu à un espace aussi restreint ? Dans l'exemple (9), il exprime un malaise, une certaine gêne du fait qu'il ne parle pas arabe, au tour 264, il indique même qu'il se fait « tailler » ou « gazer » par ses amis (= on se moque de lui), il ressent un sentiment de rejet ou d'intégration incomplète au groupe de pairs.

(10) Walid : Après des fois ils disent euh.
 Silence : (.)
 Walid : Genre toi tu sais pas parler arabe et tout (.) <et ils rigolent>.
 Hakim : <Ouais ils te> gazent parce que tu es jamais parti au bled.
 Hakim : <Tu pars jamais au> bled.
 Walid : <Voilà>.
 Silence: (.)
 Walid : C'est pour ça.
 Hakim : <Mais le> plus- le plus quand ils te torpillent c'est pas (.) c'est pas que tu sais pas parler arabe c'est tu vas jamais. (Wajih4, Walid/Hakim : 320-331).

Dans l'exemple (10), les deux garçons expriment l'importance à leurs yeux d'un savoir minimal sur une culture partagée entre les membres du groupe de pairs : en l'occurrence, il s'agit de la langue et de la culture du pays des parents. Même au sein du groupe de pairs, la connaissance ou l'ignorance d'une culture n'est pas anodine quant aux représentations sociolinguistiques que portent les locuteurs sur eux-mêmes ou sur quelqu'un de leur groupe de pairs.

3. Conclusion : de la déconstruction vers la construction identitaire

Nous avons choisi de conclure ce chapitre en reprenant les deux enquêtes qui ont été faites auprès de Samir, car celles-ci montrent une évolution dans ce que nous avons appelé *identités oscillatoires*, *identités fragiles* ou *identités en reconfiguration* (Gadet & Kaci, 2012) : de l'oscillation (Nacer3) vers une *construction identitaire* relativement stabilisée (Nacer8). Voir Kaci (2017). Dans un premier temps, Samir négocie ses identités dans des formulations ambiguës, puis, dans un deuxième temps, ces dernières sont clarifiées, après un important changement social et économique.

3.1. Représentation de Samir sur sa « façon de parler »

Comme on l'a vu au chapitre 4, les façons de parler de Samir ont changé dans un intervalle de deux ans. Au niveau (socio)linguistique, nous avons pu montrer que le recours aux traits caractéristiques de la langue des jeunes est moindre dans le deuxième entretien : moins de mots en verlan, moins d'emprunts et même de mots en FNS. Nous nous sommes particulièrement intéressé à ces traits, car ils sont souvent considérés comme des indicateurs des façons de parler des locuteurs de banlieue issus de l'immigration (voir Begag⁹⁸, 1997, Fagyal, 2010). Ce qu'il nous reste à montrer maintenant, c'est la représentation éémique de Samir : comment se considère-t-il désormais ? quel est le regard qu'il porte sur les façons de parler dites « parler(s) jeune » ?

Samir est conscient de la façon dont le(s) « parler(s) jeune » sont perçus, et il reconnaît que ces façons de parler ne constituent pas un atout dans le milieu de travail. Dans l'exemple (11), il raconte comment sa sœur, secrétaire dans une entreprise, se fait régulièrement catégorisée comme venant de banlieue :

(11) Samir : Après tout dépend les personnes que tu côtoies si tu côtoies des gens qui sont cadres et tout tu entendas jamais ces mots (.) tu les comprendras jamais tu seras jamais dans le euh tout comme nous on sera jamais dans le milieu des cadres par exemple notre façon de parler non quand je dis dans le milieu des cadres c'est dans la parlote.

Nacer : ah ouais ?

Samir : Il y a toujours le naturel qui revient au galop moi on me l'a dit plusieurs fois comme ma sœur elle travaille dans les bureaux quand elle parle euh ses collègues ils lui disent on voit que tu viens de cité on voit que tu viens de banlieue.

Nacer : Oui mais c'est c'est quelque chose qui s'efface qui qui <qui s'en va>.

Samir : <Non bah elle> c'est depuis le temps et même sa cop- sa copine euh qui travaille aussi dans les bureaux tout le monde lui dit elle a un accent de banlieue. (Nacer8, Samir : 944-948).

Quelques tours de parole plus loin, Samir qualifie ces façons de parler de *petit vocabulaire*, susceptible de constituer un obstacle, car d'après lui ce *petit vocabulaire* trahit le milieu d'où on vient. Il va jusqu'à dégrader celui qui le pratique en le traitant de *gogol*. Il ajoute qu'il y a des traits qui sont liés intrinsèquement à la personne, car, d'après lui, même si elle change de cadre de vie, cela n'empêchera pas le surgissement de ces traits à des moments inopportuns.

(12) Nacer : Et tu trouves ça comment avantageux enfin bien sûr que non.

Samir : Non c'est pas avantageux puisque après tu es tu es vu différemment ils croient que tu es un gogol mais après euh tu peux pas tu peux pas changer

⁹⁸ Sans être linguiste, Azouz Begag apparaît avoir une certaine sensibilité en matière de langue, qui fait de lui un bon observateur de la langue.

parce que ça fait partie de toi (.) après si tu côtoies des personnes euh tu peux employer des mots soutenus mais euh tu auras toujours le petit vocabulaire qui va montrer ton milieu quoi ton milieu social.

Nacer : Ou tu peux le cacher.

Samir : Ouais mais bon euh il y a des fois aussi quand tu vas parler ou tu vas t'énerver ça va reprendre le dessus tu vas pas dire ah mon dieu qu'est-ce que tu m'as euh enquié tu vas pas dire ça tu vas dire je t'emmerde connard tu commences à me casser les burnes tu vois il y a des mots comme ça qui vont ressortir alors que les gens qui ont vraiment côtoyé que le milieu des cadres et tout qu'on va dire ont eu une bonne éducation ou qu'ont côtoyé euh. (Nacer8, Samir : 955- 958).

3.2. S'identifier en « je », « nous » et catégoriser les autres en « ils », « eux »

Samir présentait, dans le premier entretien, une difficulté à s'identifier comme « Français », ne pouvant pas dire *je suis français*. Dans le deuxième enregistrement, même s'il n'est pas persuadé d'être français « à part entière », il dit nettement moins qu'il est algérien et il commence même à utiliser la première personne, comme dans l'exemple (13).

(13) Mais des Français qui ont toujours des origines lointaines euh quand tu leur dis ah non mon arrière-grand-père était espagnol ouais mais tu es français non je suis espagnol (rire) c'est ça je comprends pas tu vois.

Nacer : Et toi quand on te pose la question tu dis quoi ?

Samir : Moi on me dit tu es quoi je dis bah je suis français après on me dit ah tu es d'origine je fais non d'origine je suis kabyle et allemand (.) <mais je suis pas d'o>rigine gauloise quoi. (Nacer8, Samir : 452-454).

Même si le positionnement identitaire de Samir apparaît toujours assez complexe, il commence tout de même à réussir à utiliser le *je*, dans *je suis français* – ce qui semblait tout à fait exclu dans le premier entretien.

(14) Quand tu entends ça comment tu veux dire que après les *gweres@s* ils nous aiment? (Nacer3, Samir : 1078).

(15) Tu devrais courser *les blancs* non (petit rire) pourquoi tu nous courses nous ? (Nacer3, Samir : 1295).

Dans le premier entretien (d'où sont extraits les deux exemples (14) et (15)), Samir ne s'identifie pas aux Français, il a ici utilisé l'expression *les blancs* et le mot arabe *gweres* pour désigner les Français ; il s'exclut de cette catégorie en se qualifiant de *rebeu*, par opposition à *beur*, qui est rejeté. D'ailleurs, dans l'ensemble du corpus MPF, on trouve peu d'occurrences de *beur*. Au total, en tenant toujours compte de l'avancement du dépouillement de nouvelles

Chapitre 6

Les auto-désignations et les hétéro-désignations dans l'expression de l'identité

enquêtes, il n'y a que 19 occurrences de *keur*, à côté de 305 occurrences de *rebeu/Rebeu* et 1199 occurrences de *arabe/Arabe*.⁹⁹

Samir n'accepte pas d'être désigné par le mot *keur* car pour lui c'est un terme assigné par des gens extérieurs au groupe, les Franco-français. Là où la plupart des Français voient des Beurs, Samir se voit comme un Rebeu, et il est loin d'être le seul à penser ainsi parmi les enquêtés du corpus MPF. La catégorie «rebeu» pourrait ainsi être qualifiée de «révolutionnaire» au sens de Sacks (1979). Sacks désigne ainsi un terme inventé par un groupe (ici, les jeunes), pour désigner un sous-ensemble d'entre eux. Et c'est un terme dont les autres locuteurs (les non-membres du groupe) ne connaissent ni l'emploi ni le sens. Dans la même optique, Moore (2010) a fait état de groupes de jeunes qui se donnent des noms comme les *Townies* (les gens de la ville) pour affirmer une identité en opposition.

⁹⁹ Cette observation est confirmée par une expérience faite par Nawal. Elle a interviewé des élèves du collège Jean-Macé, dans lequel elle a été assistante pédagogique pendant quelques années, sur leur perception des mots *keur* et *rebeu*. La quasi-totalité des élèves (filles et garçons) qu'elle a interrogé, ont indiqué leur préférence pour *rebeu/Rebeu* face à *keur*.

Conclusion de la partie 2

« Parlers jeunes » et « Vernaculaire Urbain Contemporain »

Nous allons clore notre seconde partie en revenant sur les difficultés rencontrées pour attribuer des désignations aux façons de parler auxquelles ont été attribués des étiquettes comme « langue des jeunes » ou « parler(s) jeunes ». Devant la quasi-impossibilité de nommer le phénomène (toutes les dénominations connues peuvent être critiquées, à juste titre), les différentes dénominations retenues par le grand public ou par les médias passent par des stéréotypes ayant peu à voir avec la réalité du phénomène. C'est pourquoi elles devront toutes être passées au crible, en particulier quand elles se contentent de refléter la relation avec une couche sociale défavorisée ou un milieu défavorisé. C'est pour échapper aux risques inhérents aux catégorisations, dont la principale est « l'essentialisation »¹⁰⁰ (à travers les lieux ou les groupes de locuteurs) que Rampton a créé une expression sur laquelle nous allons revenir : *Vernaculaire Urbain Contemporain*.

Les façons de parler des jeunes ont de longue date suscité l'intérêt, des sociolinguistes d'une part, du grand public de l'autre. Pour les sociolinguistes, c'est sans doute en relation avec le fait que la sociolinguistique a émergé en opposition à la dialectologie qui se centrait sur les vieilles personnes et sur la ruralité. Pour le grand public, il s'agirait sûrement davantage du fait que les jeunes sont perçus comme porteurs d'un problème social, qui a été démultiplié par la situation des banlieues, à partir de la fin des années 70. Comme on pouvait s'y attendre, les médias se sont emparés de cet objet, depuis au moins le début des années 80, dont elles ont fait un objet médiatisé (Boyer, 1997), établissant très vite un lien entre « le repère argotique » et « le lieu », dont la quintessence se rencontre dans des expressions comme *parler banlieue*, *parler des cités...* (*ibid.* : 6).

Si des formulations comme « parler(s) jeunes », « langue des jeunes », etc. posent des problèmes, c'est à plusieurs niveaux, aussi bien idéologique que scientifique, impliquant des catégorisations douteuses (Hambye, 2008). Gadet (2017) rappelle que les dénominations de ces pratiques langagières peuvent être rapportées à trois ordres distincts :

¹⁰⁰ Ce terme, souvent utilisé comme un reproche adressé à d'autres chercheurs (en tous cas, jamais assumé pour soi), renvoie à la tentation, souvent frôlée par la vulgarisation des sciences sociales, de voir certains traits attribués à un groupe social comme constituant un trait inhérent à ce groupe, de l'ordre de l'essence. Pour la sociolinguistique et la langue des jeunes, il a été dénoncé en particulier par Jaspers (2008).

« Les premières sont endogènes (créées par les jeunes), souvent peu précises (*la street, le langage des cités/des ghettos, la langue des potes...*). Viennent ensuite des termes de la reprise sociale, pour la plupart stigmatisants (soit grand public, soit médiatiques : *langue des jeunes, parler banlieue, parler des cités/quartiers, parler racaille, wesh wesh...*). La dernière catégorie comporte des termes de linguistes (comme *variété, ethnolecte, multi-ethnolecte*) » (2017 : 32).

On pourrait évidemment discuter de ces distinctions, mais ce qui est important, c'est que les dénominations données par les jeunes eux-mêmes sont tout à fait autres : comme la plupart des locuteurs, ils tendent à ne pas nommer leurs façons de parler. Si on les sollicite fortement, ils reproduisent les dénominations des médias, en privilégiant souvent l'environnement spatial (*quartier, cité, banlieue, ghetto...*), tout en se les appropriant comme étant leurs parlers à eux (*notre langue, notre parler, le parler du quartier*). Pour le deuxième ordre (la « reprise sociale »), il est difficile d'affirmer qui est à la source de la première production, entre les jeunes (qui, comme beaucoup de locuteurs, estiment leurs façons de parler spécifiques à eux et donc originales), ou bien les médias qui les reprennent pour en faire des clichés, car la reprise fonctionne dans les deux sens¹⁰¹.

C'est encore un autre risque qui est couru par les dénominations des spécialistes des langues, qui, du fait même de nommer ces productions langagières, tendent à en faire des *variétés*. Tel est le cas d'un terme qui a connu un grand succès, *ethnolecte* (et *multi-ethnolecte* quand on veut insister sur le fait qu'il n'est pas associable à une seule ethnie, en lien avec l'adjectif *multiculturel*), qui se coule dans le modèle de *dialecte, idiolecte* ou *sociolecte*. Ces termes experts « courent le risque 'd'essentialiser' [...], figeant sous une étiquette unique ce qui peut n'être que des morceaux de répertoire, modulable selon les contextes et les interlocuteurs » (*ibid* : 32-33). Hambye dénonce lui aussi (2008, 2015) cette catégorisation des populations. Ainsi, depuis que les façons de parler des jeunes sont nommées, que ce soit par les médias ou par les (socio)linguistes, aucune désignation ne s'avère satisfaisante : toutes sont sous-tendues par des amalgames, aussi bien sur ces façons de parler elles-mêmes que sur leurs supposés locuteurs. Voir aussi Gadet & Hambye (2014).

L'adjectif *jeunes* dans les expressions comme *parler(s) jeunes* est sans objectivité scientifique, du fait de la catégorisation présumée comme une évidence. C'est ce que nous essayerons de rendre explicite avec des extraits du corpus MPF, afin d'approfondir le sens de

¹⁰¹ Il faudrait aussi distinguer les reprises médiatiques et les reprises dans les chansons de rap. Certes, les rappers les plus connus sont souvent issus des banlieues (pas tous, et c'est alors un reproche qui leur est adressé : parler de ce qu'ils n'ont pas vécu directement), mais ce n'est pas ce trait qui conduit les chansons de rap à fonctionner comme des caisses de résonance de nouveaux mots ou de nouvelles expressions.

être jeune. Il s'agit d'une donnée qui dépasse le biologique, pour recouvrir une dimension sociale, culturelle et identitaire. Le fait de qualifier des façons de parler de « jeune » ou de « ouvrier », laisse entendre que les traits linguistiques relevés ne seraient utilisés que par des jeunes ou des ouvriers, alors qu'aucune façon de parler n'est la propriété de qui que ce soit, et les façons de parler des jeunes peuvent perdurer dans le temps (Rampton, 2011).

La prise en compte d'un seul aspect pour nommer une façon de parler présente aussi l'inconvénient de demeurer insensible à l'hétérogénéité de toute façon de parler. Les dénominations produites par les experts et/ou par les acteurs sociaux laissent entendre que le parler produit par A est X parce qu'il vient de Y. Ce que critiquent certains auteurs :

« Confrontés à la question récurrente de la nomination des phénomènes de variation, et aux effets de clôture, de figement et de rupture qu'impose le recours à une étiquette unique, les sociolinguistes ont proposé diverses désignations, mettant tour à tour l'accent sur des aspects particuliers des réalités étudiées » (Trimaille & Billiez, 2007 : 103).

En effet, chacune des désignations utilisées se focalise sur un aspect particulier de la réalité. Ainsi, Trimaille & Billiez soulignent *l'aspect métonymique et euphémistique de jeunes(s)* (2007 : 104). L'euphémisme de *jeune(s)* est « du même type que [celui] qui a cours lorsque les 'quartiers' désignent des quartiers défavorisés – puisque bien souvent, cet adjectif réfère implicitement davantage à une catégorie socio-économique que générationnelle » (*ibid.*). Autrement dit, cet adjectif est constamment interprété en : « jeunes garçons issus d'un milieu défavorisé », souvent les quartiers sensibles, les villes périurbaines et les banlieues.

A la suite d'une étude réalisée entre 2000 et 2006, Turpin (2008) a pu montrer que le mot « jeune » dans le journal *L'Express* est souvent accolé aux banlieues et aux cités, particulièrement aux jeunes issus de l'immigration : « Il y a donc une généralisation et un double amalgame : amalgame entre jeunes des banlieues et violence, amalgame entre 'jeunes issus de l'immigration' et violence » (*ibid.* : 58).

Les catégorisations qu'introduisent les désignations des façons de parler de « jeunes », sont ainsi corrélées à l'aspect générationnel et/ou géographique. De ce point de vue, des dénominations comme « sociolecte (urbain) générationnel », « français contemporain des cités », « parler urbain », « langue des jeunes »¹⁰²... se focalisent soit sur un critère spatial comme *quartier, cité, banlieue*, soit sur un critère générationnel. Or, comme on l'a vu, certes

¹⁰² Nous ne revenons pas ici sur le détail des supports dans lesquels ont été relevés ces différentes dénominations, que l'on rencontre aussi bien dans la presse généraliste que (parfois) dans des travaux experts de linguistes.

Conclusion de la partie 2
« Parlers jeunes » et « Vernaculaire Urbain Contemporain »

ces pratiques langagières sont le fait de locuteurs jeunes, mais, d'une part il y a parmi les jeunes, des gens qui n'ont rien à voir avec ces pratiques langagières, d'autre part, elles sont aussi le fait de locuteurs plus âgés.

L'exemple de Stéphane (dans la série d'enquêtes de Roberto2, il s'agit ici d'un enregistrement écologique), qui n'a plus rien à voir avec la catégorie jeune montre bien l'inadéquation du critère générationnel ; au moment de l'enregistrement, Stéphane est âgé de 36 ans :

- (1) Stéphane : Le keum@s il me fait attention hein et une fois pff (.) Porte Saint Martin je te dis trop trop les keufs@s ils me suivent.
Stéphane : Porte St Martin (.) il y avait un terscoo@s devant oim@s (..) et je vois et je vois des nejeus@s (.) des nejeus@s hein (..) et ils commencent ils veulent faire la course avec oim@s.
Stéphane : Moi je calcule@s pas.
Farid : Mais ils étaient en caisse ou en terscoo@s ?
Stéphane : En en en en (.) en voiture.
Stéphane : Qu'est-ce qu'elle me gonfle@s elle elle enregistre pour ses son taf@s. (Roberto 2c, 6-19).

Dans cet extrait, en quelques secondes, Stéphane a utilisé 5 mots de verlan (et pas seulement des mots usuels : il a un usage créatif du verlan), sans compter les mots de français non standard, comme *gonfle*, *taf*, à quoi il faut ajouter la construction non standard de *trop*.

Un autre exemple vient d'une informatrice de mes propres enquêtes, Souad (35 ans), dans l'enregistrement Nacer7, qui recourt elle aussi à ces façons de parler (mais sans doute un peu moins que Stéphane).

- (2) Souad : Elle a le seum@s parce que je donne à mes frères tu te rends compte ?
Là tu as pas sa situation moi au moins moi au moins je suis pas une radine je donne à mes frères je donne pas aux mecs comme toi là tu donnes aux keumés@s là le keumé@s il te connaît da- tu le connais ça fait deux mois tu donnes ta carte bleue euh. (Nacer7 : 164-167).

Si les parlers jeunes constituaient un phénomène éphémère que les locuteurs adoptent à partir de l'âge de 12 ou 13 ans et qui perdure tout au long de l'adolescence, ils devraient disparaître au fur et à mesure que les locuteurs atteignent l'âge adulte. Or, c'est loin d'être le cas, comme l'ont aussi observé plusieurs auteurs, dont Trimaille & Billiez :

« Si les parlers ainsi désignés, certes en vigueur dans des groupes d'adolescents, en étaient une pratique exclusive, ils devraient, en bonne logique disparaître avec la sortie de la 'jeunesse'. Or, semble-t-il, certains traits caractéristiques des

Conclusion de la partie 2 « Parlers jeunes » et « Vernaculaire Urbain Contemporain »

sociolectes subsistent parfois au-delà de la trentaine [...] » (Trimaille & Billiez, 2000 : 224).

Il arrive aussi que les informateurs eux-mêmes témoignent de la persistance de ces façons de parler dans l'âge adulte. Il y a dans plusieurs enquêtes de MPF des enquêté(e)s qui disent qu'ils/qu'elles ont déjà entendu des personnes parler comme « eux », c'est-à-dire comme des jeunes, malgré un âge plus avancé. C'est ainsi que Hanane dans Nacer2 et Samir dans Nacer3 racontent qu'ils ont remarqué ces traits saillants dans les pratiques langagières de locuteurs plus âgés :

- (3) Hanane : <Ma mère par exemple elle parle> tout le temps en verlan.
Nacer : < C'est à dire que vous n'êtes>.
Nacer : Ah ouais ?
Hanane : Ouais.
Nacer : Elle dit quoi ?
Hanane : Elle me fait vas me faire kèf- un féca@s euh je sais pas quoi là.
Hanane : Ouais parce que quand elle était jeune eh ben ils parlaient tous comme ça. (Nacer 2, 837-858).
- (4) Samir : <Il y en a ils ont il y en a ils ont trente> sept piges@s dans la cité ils parlent comme si c'était nos frères euh ils parlent nos <nos>.
Nacer : <C'est> comme des quand ils parlent comme des pe- des <petits quoi>.
Samir : <Oui et> pourtant ils ont des enfants mais ils vont parler comme nous. (Nacer3, 2249-2253).

La mère de Hanane, comme Stéphane, est âgée de 36 ans (et le témoignage de Samir sur ses observations dans son entourage va dans le même sens), et ils continuent à utiliser des traits « jeunes »¹⁰³. Aussi s'agit-il davantage d'une question de mode de vie, donc en fin de compte d'une question identitaire :

« Être jeune consiste à se reconnaître porteur d'une identité en transition : il s'agit de ne se reconnaître dans aucune forme stabilisée d'identité sociale et culturelle et, par conséquent, à se reconnaître une identité en mutation. C'est en ce sens, et avec cette dimension proprement transitoire, qu'existe l'identité jeune » (Lamizet, 2004 : 77).

¹⁰³ Ce qui ne veut pas dire qu'ils parlent exactement comme des adolescents, comme l'a bien établi Labov (1993). C'est la question de quels traits sont considérés par les locuteurs comme à ce point saillants qu'ils ont envie de les reproduire.

Lamizet insiste lui aussi sur l'inadéquation de la référence à l'âge : « le concept même de jeunesse est mouvant » (*ibid.* : 97) :

« Il n'existe ni de langue des jeunes, ni de parler jeunes: sans doute n'existe-t-il qu'un ensemble ritualisé de pratiques symboliques dont le retour et la répétition permettent à la fois la reconnaissance et l'identification de ceux mêmes qui les mettent en œuvre. S'il y a des usages symboliques de la langue et des pratiques sociales qui sont propres à une certaine catégorie de population qu'ils parviennent justement à constituer, sans doute s'agit-il, d'abord, essentiellement, de modes particuliers d'appropriation de l'espace public et de formes particulières de pratiques sociales d'usage de la langue ».

Et on peut terminer ce point en renvoyant à Pierre Bourdieu (1984), qui consacre un article entier à mettre en cause la notion de « jeune » et de « jeunesse », bien au-delà des raisons sociolinguistiques que nous venons de voir :

« Il n'y a rien là que de très banal, mais qui fait voir que l'âge est une donnée biologique socialement manipulée et manipulable ; et que le fait de parler des jeunes comme d'une unité sociale, d'un groupe constitué, doté d'intérêts communs, et de rapporter ces intérêts à un âge défini biologiquement, constitue déjà une manipulation évidente. » (Bourdieu, 1984).

Les dénominations des parlers jeunes apparaissent ainsi toutes porteuses d'ambiguïtés, qui les rendent difficilement utilisables pour une perspective scientifique. Mais l'ensemble des dénominations des variétés de langues utilisées en sociolinguistique pourrait faire l'objet des mêmes critiques. Ainsi du concept de *sociolecte*, sur lequel Claudine Bavoux précise : « généralement défini comme la variété de la langue parlée par une communauté, un groupe socio-culturel [...] ou une classe d'âge » ; il arrive aussi que certains lectes soient « définis en référence à un double critère socio-géographique » (1997 : 265). Une variété pratiquée dans un cadre spatial donné, cela pourrait s'appliquer à la *langue des jeunes de banlieues*. Le concept de sociolecte n'est pas davantage satisfaisant, car il assigne lui aussi une variété linguistique à un milieu social, ce qui risque de conduire à stigmatiser les locuteurs relevant de couches sociales défavorisées.

Les termes de Goudaillier (2002, 2007), comme « langue des cités », « français contemporain des cités » semblent regarder les pratiques langagières comme un ensemble uniforme, alors qu'il ne s'agit sûrement pas de « langues », mais bel et bien de français. Et les traits linguistiques dont il est question ont déjà été attestés dans d'autres endroits que les banlieues :

« Les personnes qui vivent dans des cités de banlieue ou dans des quartiers dits

Conclusion de la partie 2 « Parlers jeunes » et « Vernaculaire Urbain Contemporain »

‘défavorisés’ – entre des tours et des barres – parlent de plus en plus fréquemment une forme de français que certaines d’entre elles nomment ‘verlan’, d’autres ‘argot’, voire ‘racaille-mot’ (< ‘mots de la racaille’). Cette variété de français, que l’on peut désigner par ‘argot des cités’ ou ‘argot de banlieue’ est en réalité la manifestation contemporaine la plus importante d’une variété de français, qui au cours des dernières décennies, tout comme les diverses populations qui l’ont parlée, a perdu tout d’abord son caractère rural, par la suite toute indexation ouvrière, voire prolétaire, pour devenir le mode d’expression de groupes sociaux insérés dans un processus d’urbanisation » (Goudaillier, 2002 : 9).

Le terme *parler* apparaît (un peu) préférable à celui de *langue*, en séparant ce qui est une variété de français de la langue française même (Billiez & Trimaille, 2007). Ensuite, comme le dit Gadet, l’expression *parlers jeunes* (au pluriel) « laisse au moins de l’espace pour la pluralité et la diversité » (2017 : 33), par opposition à « langue des jeunes », au singulier.

Reste une question : les « parlers jeunes » constituent-ils une nouveauté ? Ou bien, avons-nous affaire à une continuité par rapport aux parlers populaires urbains ? Quand on passe en revue les traits linguistiques, les études sur les parlers jeunes font état de peu de différences avec le « français populaire » héréditaire (Guiraud, 1965). Ainsi, Conein & Gadet (1998) ont comparé des formes d’une période antérieure à des énoncés recueillis auprès d’adolescents « de milieu modeste en difficulté scolaire » (p. 107). Ils ont conclu que « sauf pour quelques traits saillant, il n’y a donc pas de ‘langue populaire des jeunes’ : ce qui est en cause n’est pas massivement une question de langue, mais de modalités d’interactions » (*ibid* : 122). En effet, la plupart des traits linguistiques observés, au niveau phonologique, morphologique ou lexical, sont dans la continuité de phénomènes déjà connus. Gadet résume :

« Mais dans l’argot traditionnel comme dans la langue des jeunes, l’effet des procédés héréditaires ne se module guère que par la fréquence : la langue des jeunes intensifie les emprunts et diversifie les sources ; parmi les tronctions, les apocopes sont toujours fréquentes, mais l’aphérèse se répand ; augmentation aussi des redoublements (*leurleur, zon-zon*) » (2003 : 104).

Au niveau lexical, les deux phénomènes qui ont pu être regardés comme « émergents » par rapport à une époque antérieure sont le verlan et l’emprunt¹⁰⁴. Le fonctionnement phonologique du verlan, comme le rappellent Conein & Gadet : « a montré la différence entre règles concernant les différents types de syllabes, et l’intervention d’un son [œ] à la finale des

¹⁰⁴ Certes, le verlan, en tant que forme, est attesté depuis au moins le 17^e siècle (compte tenu de la difficulté à documenter les façons de parler orales et non standard). Mais c’est sa fonction qui apparaît nouvelle. Quant aux emprunts, c’est une caractéristique de toutes les langues. Mais là aussi, selon les époques, les emprunts ne sont pas toujours les mêmes.

monosyllabes couverts » (*ibid.* : 116). Il en va de même pour les emprunts. Le fait d'emprunter n'est pas nouveau en soi mais peut l'être à la fois par les langues auxquelles on emprunte et par les champs lexicaux concernés : l'arabe¹⁰⁵, le berbère, le créole, le romani... langues qui coexistent là où beaucoup de langues et cultures circulent (Guerin & Wachs, 2017).

Les mots empruntés à des langues étrangères, les formes verlanisées et les autres procédés de manipulation, comme l'apocope et l'aphérèse, sont attestés depuis plus ou moins longtemps, dans le français parlé et/ou dans le français populaire (Conein & Gadet, 1998). Pour Goudaillier (1997), la seule originalité réside dans l'accumulation de procédés formels et sémantiques, qui existent dans le français général (p. 102). Guerin & Wachs (2017) vont dans le même sens :

« La réflexion sur le lexique dans le corpus MPF révèle qu'il n'y a pas de procédés linguistiques nouveaux, qui n'auraient pas été déjà observés précédemment : aussi bien pour les manipulations que pour les emprunts, dont les figures sont des constantes de la langue » (p. 123).

Le contact des langues de l'immigration avec le français est à prendre en compte comme un univers culturel des locuteurs : ici non plus, il n'y a pas d'exclusivité des parlers jeunes. Ainsi, pour comprendre par exemple le sens du mot *rebeu*, il ne faut pas le regarder pour un simple doublon de *beur* et/ou de *arabe*, mais comme un mot produit dans un cadre sociolinguistique interprétable en contexte.

Quant aux plans autres que lexicaux, il faut aussi les regarder de façon prudente. La plupart des phénomènes phoniques s'avèrent en continuité du français populaire (syncopes, assimilations consonantiques, chutes du e muet...). Les seuls phénomènes dans lesquels on peut voir du nouveau concernent l'affrication et la palatalisation (voir Candea, 2014), l'accentuation et l'intonation (Paternostro, 2016). Pour l'aspect morphologique, on peut évoquer la non-conjugaison de formes verbales (Cappeau & Moreno, 2017). La syntaxe demeure très largement en continuité, des phénomènes comme la parataxe ou l'extension des usages de *que* ayant été bien observés antérieurement, et dans d'autres variétés de français à travers la francophonie.

Les pratiques langagières des locuteurs observés dans MPF ne sont ainsi pas des exclusivités de locuteurs déterminés par l'âge, l'ethnie, le statut économique, le milieu social, la banlieue

¹⁰⁵ On sait que le français a beaucoup emprunté à l'arabe au Moyen Age : mais les mots d'aujourd'hui sont des mots ordinaires, pas des mots de domaines pointus des sciences. Voir Gadet & Ludwig (2015).

ou le quartier. C'est en reposant sur de telles observations que Rampton (2011) a conçu la notion de *Contemporary Urban Vernacular* (Vernaculaire Urbain Contemporain).

La notion de *Vernaculaire Urbain Contemporain* (désormais VUC) a été forgée par Rampton pour préciser sa notion antérieure de *Crossing* (1995, 1998), que nous allons d'abord rappeler. Dans les zones urbaines multiculturelles, plusieurs langues circulent et se croisent. Dans le groupe d'adolescents que Rampton (1995) a étudié dans une ville de la région londonienne à forte immigration créolophone d'un côté et penjabophone de l'autre, les façons de parler des adolescents ont suscité son intérêt.

En effet, le penjabi rencontre un grand succès par rapport à d'autres langues en présence, c'est une source dont les jeunes font usage dans leurs pratiques langagières ordinaires. Mais il serait excessif de dire que les jeunes londoniens parlent le penjabi, ils empruntent juste quelques mots, qu'ils placent dans les conversations ordinaires. Rampton résume ainsi son étude ethnographique auprès de jeunes :

« It draws on ethnographic research into adolescent friendship groups in one neigh- bourhood in the South Midlands of England, and it focuses on 'language crossing' – the use of Panjabi by youngsters of Anglo and Afro-Caribbean descent, the use of Creole by Anglos and Panjabis, and the use of stylized Indian English by all three » (Rampton, 1995 : 18-19).

Dans un article de 1998, il donne une définition du *crossing* : « The term 'language crossing' (or 'code-crossing') refers to the use of a language which isn't generally thought to 'belong' to the speaker » (p. 291). Le fait qu'un locuteur d'une ascendance ethnique autre que la langue dont relève le mot emprunté fasse usage de ce mot relèverait d'un procédé de *code crossing*.

On observe le même type de phénomènes sur le terrain parisien, avec la présence dominante de l'arabe par rapport aux autres langues qui coexistent dans la région parisienne¹⁰⁶. On voit le « crossing » à l'œuvre dans des extraits de MPF : des mots d'arabe sont utilisés aussi bien par Ibrahima, d'ascendance sénégalaise, que par Amir, qui est d'ascendance marocaine.

(3) Ibrahima : Ouais l'argent va venir tout de suite mais le habs@s aussi peut venir <tout de suite>. (Wajih5 : 2935)

(4) Ibrahima : *Wesh khoya* c'est comme sahbi ou soit on sort pas tu vois des trucs

¹⁰⁶ Gadet & Hambye (2014) soulèvent la question des raisons de la nette domination de l'arabe, langue qui fournit la majorité des emprunts. Elle est certes liée à une question démographique, les populations d'origine arabophone étant en France les plus nombreuses parmi les populations immigrées. Mais ce n'est sans doute pas suffisant pour expliquer ses connotations symboliques. Il est plus utile d'aller chercher des explications du côté des séquelles de la guerre d'Algérie, car ce n'est pas l'arabe en soi qui est en cause, mais ce qui fait qu'il peut fonctionner comme contre-modèle à la culture dominante, en particulier la culture scolaire.

comme ça tu vois. (Wajih5 : 387)

(5) Amir : Wallah@s des cinémas je pouvais avoir des cinémas avec les sièges qui bougent tout ça tu peux avoir il y a personne en France qui les a c'est des tebes@s même les Zavatta et tout ça ils les connaissent ap@s <tout ça>. (Wajih5 : 543).

Si on suit le raisonnement du *crossing*, il s'agirait de code *crossing* dans les deux énoncés d'Ibrahima, qui a utilisé les mots arabes *habs*, *wesh*, *khouya* et *sahbi*, sans être lui-même d'ascendance arabe. Mais il s'agirait de *code mixing* dans l'extrait d'Amir, qui est d'origine marocaine. Mais ce serait supposer que les mots sont une propriété de certains et qu'il n'est pas « normal » que des individus pratiquent une langue et/ou une variété qui n'est pas « la leur ».

C'est ce que critique Hambye (2015) : « un individu qui n'aurait pas l'origine X ne pourrait pas 'normalement' utiliser la langue/variété Y et tout usage de celle-ci par ce locuteur pourrait être considéré comme un *crossing* » (p. 93). C'est ainsi que des pratiques langagières avec des traits linguistiques provenant d'une variété d'exogroupe est un franchissement de frontières sociales : « les groupes dont [elle] soulignait la distinction étaient définis dans l'imaginaire des locuteurs, par une opposition de classe et par une opposition entre 'immigrés' et 'non immigrés' » (*ibid* : 94). Toutefois, l'image étique donnée des locuteurs en environnement de diversité linguistique manque de précision et catégorise les individus en fonction de leur origine ethnique, alors que les mots circulent et que les frontières n'existent que dans l'imaginaire.

C'est ce qui a conduit Rampton à élargir le *crossing* en *Contemporary Urban Vernacular*, qui permet de dépasser les frontières imaginaires. Les milieux urbains sont des espaces multiculturels et plurilingues où il y a du brassage sociolinguistique où les formes circulent, quelles que soient leurs origines.

Le VUC, au-delà de désignations stigmatisantes et catégorisantes, rend compte de la circulation des formes, quelle que soit leur source. Il dépasse ainsi les questions d'âge, au vu de l'inscription de certains traits linguistiques dans la durée (Billiez & Trimaille, 2007 ; Gadet, 2017 ; Rampton, 2011). Leur continuité à l'âge adulte est cohérent avec le fait que les locuteurs ne sont pas mono-style et que les parlers jeunes ne sont pas une exclusivité de jeunes.

C'est dans un espace sociolinguistique où circulent plusieurs langues et différentes variétés d'anglais (à Londres, pour le terrain de Rampton), ou de français pour notre terrain en région parisienne que s'illustre le VUC : « As a way of talking which *recognises* many of the other varieties circulation in the intersection of migration, ethnicity and class stratification but

reproduces none, this style has a hybridity that may itself complicate the business of labelling » (p. 289). Le terme VUC reste volontairement imprécis (Gadet, 2017 : 45), contournant les difficultés de désignations, entre la perspective étique du chercheur-observateur et la perspective émique du locuteur-observé. Chacun des trois mots qui composent le terme VUC est porteur de sens :

« -‘Vernaculaire’ a deux effets : affirmer qu’il s’agit bien d’une forme de la langue de base (l’anglais ou le français) et éviter de catégoriser trop vite les locuteurs qui en sont porteurs, que ce soit par l’âge, par une ethnicité assignée (comme le fait ‘ethnolecte’) ou par le social (comme le fait ‘sociolecte’) ;

- ‘Urbain’ rend compte du lieu essentiel d’émergence de ces parlers, les villes ;
- ‘Contemporain’ ouvre à des interrogations sur ce qui est semblable ou différent par rapport à des façons de parler antérieurs, comme le cockney londonien » (*ibid.* : 46)

Ainsi, le VUC couvre différentes pratiques langagières, différents âges et différents lieux urbains d’origine, pour dépasser les classifications sur les locuteurs. Cette notion permet de considérer les phénomènes émergents dans la durée, comme des façons de parler socio-identitaires et non comme des formes linguistiques qui renvoient à l’âge donné, un territoire urbain ou une ethnicité.

**Conclusion générale, en
forme d'ouverture :**

**La reprise sociale de(s)
parler(s) jeunes dans
l'expression artistique**

Le corpus MPF s'est révélé un outil utile pour étudier le(s) parler(s) « jeunes », mais les connaissances qu'une meilleure connaissance des parlers jeunes permettent de mettre en place sont bien plus larges et manifestent un impact sociétal bien au-delà des travaux universitaires. Ces façons de parler connaissent désormais des manifestations au-delà de la cité et des quartiers dits « sensibles », pour être repris dans différents modes d'expression du monde artistique. Ils sont ainsi à l'honneur dans plusieurs œuvres littéraires relevant de ce qui est parfois appelé « littérature beure », dans le cinéma (où certains commentateurs vont jusqu'à parler d'un « banlieue-cinéma » ou d'un « banlieue-film »), dans des sketches comiques (Jamel Debbouze, Fellag) ou encore dans des chansons (en particulier, des chansons de rap).

1. Des œuvres artistiques représentant les façons de parler et les pratiques de jeunes de banlieue

Pour la littérature, les œuvres de Rachid Djaïdani (en particulier, 2007), de Faïza Guène (en particulier, 2004 et 2006) ou de Nadhéra Beletreche (en particulier, 2013) – parmi d'autres, partent d'histoires vécues pour raconter la vie quotidienne dans des quartiers populaires en général, et plus précisément la vie des jeunes dans les banlieues parisiennes ; ils adoptent un point de vue « de l'intérieur », car les trois auteurs ont été élevés dans des villes situées à la périphérie de la ville de Paris.

Parmi les chanteurs, on trouve parmi les plus réputés *Soprano*, *la Fouine* ou *Rohff*¹⁰⁷, qui ont produit de nombreuses chansons de rap dont les paroles s'inspirent des façons de parler des jeunes, en particulier par l'hybridité (et de nombreux énoncés d'enquêtés de MPF y sont directement empruntés, attestant).

Le cinéma aussi s'est intéressé à ce(s) parler(s) « jeunes », pour le(s) reproduire plus ou moins dans les films comme *l'Esquive* d'Abdellatif Kechiche en 2004, ou *La haine* de Mathieu Kassovitz en 1995 (les deux les plus souvent cités par nos enquêtés). Et, si on remonte un peu plus loin, dans les années 80, on peut déjà évoquer *Le Thé au harem d'Archimède* de Mehdi Charef¹⁰⁸, publié en 1985, qui a tout d'abord été un roman du même auteur, *Le thé au harem d'Archi Ahmed* (1983) ; c'est Charef lui-même qui a écrit le scénario du film.

¹⁰⁷ Tous les trois sont très souvent cités par les interviewés de MPF quand le sujet de conversation vient sur leurs goûts musicaux ou ce qu'ils écoutent comme musique. Nous n'évoquons pas ici Booba (pourtant lui aussi souvent cité dans MPF), parce qu'il est bien connu qu'il n'est pas d'origine banlieusarde, chose pour laquelle il est d'ailleurs souvent critiqué, parce que c'est quand même une thématique de ses chansons.

¹⁰⁸ Rachid Djaïdani, Faïza Guène, Nadhéra Beletreche et Mehdi Charef sont des Français nés de parents algériens, et tous ont vécu dans des banlieues parisiennes. Ces écrivains et cinéastes ont montré dans leurs

Toutes ces œuvres mériteraient d'être regardées de près, et elles soulèvent toutes des questions intéressantes sur la relation entre oral et écrit. Cette relation a fait l'objet de travaux de linguistes, comme ceux de Schlieben-Lange (par exemple, 1998), qui montrent la complexité des correspondances (ou non-correspondances) entre les deux ordres. Les romans posent des problèmes spécifiques, du fait qu'ils sont écrits pour demeurer de l'écrit, qui ne fait alors que *représenter* un oral imaginaire. Les chansons et les films sont au contraire destinés à une oralisation, et posent donc la question du statut des supports écrits qui les précèdent.

Nous allons nous fixer ici sur un film qui a fait couler beaucoup d'encre, *L'esquive*, du réalisateur Abdellatif Kechiche, sorti au cinéma en 2004. *L'Esquive* a été présenté par le journal *le Monde* comme suit : « Abdellatif Kechiche filme la parole en marche avec fièvre, mû par une urgence qui donne au film une grande puissance artistique » ; ou par *Le Figaro* : « Avec le langage et les mœurs des jeunes de banlieue, un film qui parle d'amour, et une approche intelligente d'un milieu mal compris ». *L'Esquive* a remporté quatre césars en 2005 (meilleur film, meilleur réalisateur, meilleur scénario, meilleur espoir féminin). Les acteurs du film sont tous des amateurs issus de milieux populaires et sélectionnés en banlieue, à l'exception de Sara Forestier, alors très jeune, qui tient le rôle de Lydia, la seule actrice professionnelle du film.

Si ce film nous a retenu, c'est à la fois pour sa qualité artistique reconnue, mais aussi pour le langage des jeunes acteurs, qui adoptent largement le « langage de la rue », faisant ainsi écho à au moins certaines des enquêtes de MPF. A mon premier visionnage du film, j'ignorais tout de ce parler et je suis resté stupéfait de l'écart entre le langage de ces jeunes et le français tel que je le connaissais.

Je me suis alors procuré le numéro de *l'Avant-scène* qui présente le scénario du film. On comprend dès la première lecture que le scénario a été rédigé après-coup. Effectivement, Kechiche a confirmé dans des interviews qu'il avait laissé une large part d'initiative et d'improvisation aux jeunes acteurs, en leur expliquant juste la situation et ce qui devait se passer, et en leur laissant libre champ pour imaginer des dialogues.

2. *L'esquive* : des décalages entre le film et le scénario

œuvres une certaine image de la banlieue et de sa vie sociale. Rachid Djaïdani a aussi réalisé un film, *Rengaine* (2012), dont la scène est située elle aussi dans les banlieues. Ce bouillonnement ne se limite d'ailleurs pas aux banlieues parisiennes, comme l'a montré l'ouvrage autobiographique récent de Majid Cherfi, *Ma part de Gaulois*. Cherfi s'est fait connaître comme le chanteur du groupe musical toulousain Zebda, et il a été élevé dans la banlieue toulousaine du Mirail.

Conclusion générale, en forme d'ouverture :
La reprise sociale de(s) parler(s) jeunes dans l'expression artistique

Les décalages entre l'oral du film et l'écrit présenté dans *l'Avant-scène* se manifestent en particulier au niveau des emprunts à l'arabe, des mots d'argot et de verlan et des mots du français non standard (voir chapitres 4 et 5). Compte tenu de la complexité des relations entre oral et écrit (quelle que soit la direction de la transmutation), spécialement pour le français, nous nous intéresserons à ce que nous appelons les « ratages de l'orthographe ». Nous nous appuyerons sur le film pour confirmer que cette façon de parler ne constitue pas l'unique ressource des jeunes, mais une de leurs variétés parmi d'autres, auxquels ils recourent dans des situations précises, et de façon appropriée.

Il a été nécessaire de visionner le film plusieurs fois pour arriver à comprendre ce que les jeunes acteurs disaient ; puis nous avons lu le scénario seul ; enfin, nous l'avons relu en suivant le film, afin de voir la relation entre les deux, ligne à ligne et scène par scène.

La comparaison entre le scénario et ce qui est dit dans le film montre un net décalage :

- Il y a des mots et expressions que l'on entend dans le film, qui ne sont pas présents dans le scénario.
- Plusieurs mots du film sont remplacés par d'autres dans le scénario, ce qui engendre des énoncés souvent assez obscurs.

Le tableau ci-après illustre les points évoqués, avec quelques extraits du film et/ou du scénario :

Exemple	Personnage	Ce qui est dit dans le film	Ce qui est écrit dans le scénario	Sens	Minutage du film	Numéro de ligne dans le scénario
1	Lydia	Qu'est-ce que t'as t'es zaâf aujourd'hui ?	Passage absent	s'énerver	15mn22s	-
	Frida	Bien sûr je me zaâf.				
	Lydia	tu me zaâf j'arrive pas à me concentrer	J'arrive pas ...à me concentrer.	s'énerver	16mn36s	308-310
2	Lydia	<u>Wellah</u> c'est un paranoïaque.	<u>Ben voilà !</u> c'est un paranoïaque.	je te jure	19mn 33s	365-366
	Frida	Elle a le seum, elle a le seum.	Elle a le sang elle a le sang.	la rage		711-712
	Lydia	J'avais le seum	J'avais le somme			

Tableau 1 : Décalages entre le film et le scénario

Le décalage des mots/expressions dans le scénario apparaît relever de trois cas :

- afin de faire disparaître un mot emprunté à l'arabe, des passages de français « standard » sont aussi supprimés, comme : *qu'est-ce que t'as t'es ... aujourd'hui,*

Conclusion générale, en forme d'ouverture :
La reprise sociale de(s) parler(s) jeunes dans l'expression artistique

bien sûr je me ... ; on entend dans le film ; qu'est-ce que t'as t'es zaâf aujourd'hui ? , bien sûr je me zaâf.

- remplacement d'un mot par deux mots : *wellah* remplacé par *ben voilà*.
- remplacement d'un mot par un mot : *seum* est remplacé par *sang*, ou par *somme*¹⁰⁹.

Résultat : dans le scénario, le nombre d'emprunts et de mots de français non standard est très limité, et c'est tout le contraire dans le film.

2.1. Les emprunts à l'arabe

Comme il a été signalé plus haut, les mots arabes sont en inventaire très restreint dans le scénario, alors qu'ils sont au contraire nombreux dans le film. Les emprunts à l'arabe sont dissimulés dans le scénario, soit cachés sous une orthographe francisée qui ne laisse aucune chance aux lecteurs de comprendre en lisant le seul scénario le véritable sens du mot (ni aucun autre sens) et de la phrase en contexte, *j'ai le seum/j'ai le somme* (« j'ai la rage »), soit tout simplement effacés.

Nous allons montrer tout d'abord les occurrences relevées dans le film, puis nous essaierons de montrer comment ces dernières sont traitées.

2.1.1. Dans le film

Ainsi, on entend dans le film des mots récurrents que la plupart des gens qui habitent en France ont déjà entendu, même s'ils ignorent leur sens précis, comme les mots *seum*, *kiffer*, *wesh*, *wellah*, *zaâma*, *kahba...*, qui signifient respectivement : « rage », « aimer », « quoi/comment » en tant qu'interjection d'interpellation, « je jure », « soi-disant », « putain ». D'autres termes présents dans le film sont moins connus du large public. C'est le cas de : *bsahtek*, *naâl chitan*, *mabrouk*, *iselmek*, *aâtay*, *lahchouma*, *starfirallah*, *zaâf*, *bsmellah*, *meskine*¹¹⁰, *dahek*, *khamedj*, *chaâl*, *assoukti*, *gouli wellah*, *wellah alaâdim*, qui signifient respectivement : « à ta santé », « maudit le Satan », « félicitations », « je t'en prie », « pédé », « la honte », « que Dieu me pardonne », « énerver », « au nom de Dieu », « le pauvre », « rire », « pourri », « allumer », « tais-toi », « jure », « sur Dieu le puissant ».

¹⁰⁹ Impossible de savoir ce que c'est censé vouloir dire. Il est probable que la transcription a été faite par quelqu'un qui ne connaissait pas grand chose à ces façons de parler, et qui n'a même pas essayé de comprendre.

¹¹⁰ Ce mot est le seul de cette seconde liste qui soit largement présent dans le corpus MPF, y compris dans la bouche de jeunes n'ayant pas de rapport direct avec une origine maghrébine.

2.1.2. Dans le scénario

Si l'on cherche les emprunts à l'arabe dans le scénario, on en trouve un nombre très limité : *zaama*, *wesh* (dans *wesh bien*, ou *wesh moi ça me gêne de jouer devant lui hein*), *kiffer* (dans *elle [la robe] est kiffante*), *inch'allah* (dans *vas-y ben une autre fois inch'allah*). C'est tout.

Les emprunts de verbes à l'arabe qui ont été recensés dans *l'Esquive* sont *zaâf*, *dahek*, *chaâl*, *assoukti*, *gouli*, que l'on a trouvés dans les contextes suivants :

(1)

Lydia : Qu'est-ce que t'as t'es *zaâf* aujourd'hui ?

Frida : Bien sûr je me *zaâf*.

Frida : Mon père va me *chaâl* avec mon grand frère.

Frida : je vais me faire *chaâl* par mon père et par mon frère.

Frida : *Assoukti* Chouia appelle moi cette pute de Magali.

Frida : *gouli* wellah ?

Les deux verbes *zaâf* et *chaâl* ont été utilisés par les locuteurs sous une forme figée (sans désinence), derrière les verbes *être*, *aller* ou *faire*. Le seul verbe emprunté à l'arabe qui ait pris une désinence française est *kiffer*, largement conjugué dans les exemples suivants :

(2) Zina : elle est kiffante.

Lydia : Moi je kiffe quand y a du public.

Lydia : Toi Frida tu kiffes elle est belle ou pas ?

Frida : Toi aussi tu le kiffes ou quoi wesh tu veux te le serrer

Au moins pour les emprunts à l'arabe, ce qui a été trouvé dans le corpus MPF correspond à ce que montre *l'Esquive* : *kiffer* est le seul verbe emprunté à l'arabe qui soit toujours conjugué (voir Guerin & Wachs, 2017).

2.2. Les mots de français non standard

Comme on l'a vu au chapitre 5, nous regroupons sous le terme « français non standard » tout ce qui est identifié comme du verlan ou de l'argot. Comme la frontière entre français non standard et argot est délicate à tracer, nous avons choisi de ne pas multiplier les catégories et d'englober l'argot dans la vaste catégorie du français non standard, qui va donc d'expressions simplement familières jusqu'à l'argot. Certes, le verlan relève aussi du français non standard, mais comme c'est un procédé de formation facile à reconnaître (procédé formel, et non classement intuitif), nous avons conservé son classement à part, comme on l'a fait dans le chapitre 5.

2.2.1. Dans le film

Carotte (je t'ai pas *carotte*¹¹¹), *tailler* (c'est lui qui a *taillé*), *race* (moi je vais te défoncer ta *race*), *crari* (elle vient taper ses coups de pression *crari* elle commence à avoir les larmes aux yeux), *serrer* (tu veux te le *serrer*, tu veux te le *serrer* oui ou quoi), *prendre la confiance* (tu as trop *pris la confiance*), *galère* (mais attends s'il te plait tu donnes des rendez-vous comme une *tepu* tu fais *galérer*), *gueule* (direct la violence lui (respect ou respire) *wesh* ma *gueule*), *flipper* (vous m'avez fait *flipper* mon frère).

2.2.2. Dans le scénario

P'tain (...*p'tain* elle a la rage), *chantmée*¹¹², *somme* (j'avais le *somme*), *carotte* (elle est belle et il t'a pas *carotte*), *coincer* (qu'est-ce que tu as à *coincer*), je vais te défoncer ta *race*, *sang* (elle a la *sang* elle a le *sang*), *serrer* (... tu veux te le *serrer* ?), *tahib* (après *tahib* et voilà ça passe tout seul).

2.3. Les mots en verlan

Le verlan peut être catégorisé à part, étant donné sa facilité d'identification.

2.3.1. Dans le film

Cimer, *chébran* (ça va être *chébran*), *ouf* (*wellah* c'est un truc de *ouf*), *tèje* (c'est moi qui l'a *tèje*), *meuf* (Vous êtes des *meufs* ou quoi vous avez un cœur ou une merde), *tépu* (...tu donnes des rendez-vous comme une *tépu* tu fais galérer), *noich* (je l'ai pris chez le *noich*).

2.3.2. Dans le scénario

Chantmée, *noich*, *chébran* (*branché*), *ouf* (c'est une *ouf*, t'es *ouf*, parfaitement *ouf*), *meuf* (vous êtes des *meufs* ou quoi ?, ... *elle fait la meuf* qui kiffe pas mais elle le kiffe à la mort). Au premier regard, on voit vite la différence quantitative des mots de français non standard dans le film et dans le scénario.

2.4. Dissimulation des emprunts à l'arabe

Nous trouvons dans le scénario publié un nombre non négligeable d'emprunts à l'arabe qui sont transcrits de façon telle que le sens d'origine est perdu. Ainsi, on trouve *wellah* sous

¹¹¹ Ce vieux terme d'argot, attesté de ci de là dans la littérature dès le début du 20^e siècle, apparaît anciennement plus souvent sous la forme *carotter*, *carotte* semble une relative innovation, aujourd'hui répandue sous cette forme. On en a très peu d'attestations dans MPF.

¹¹² Orthographe retenue dans le scénario. On rencontre plus souvent ce terme orthographié *chanmé*.

Conclusion générale, en forme d'ouverture :
La reprise sociale de(s) parler(s) jeunes dans l'expression artistique

différentes orthographes : *ah là ça fait plaisir, ouais mais là tu vas pas regretter, ouah là c'est vrai ? voilà c'est un truc de ouf, ben voilà ! C'est un paranoïaque...*

Ou encore, ce qui s'écrit en général *seum* se trouve sous les formes *somme*, *sang*, dans j'avais le *somme*, j'avais le *sang*. *Aâtay* s'est transformé en *racaille* dans espèce de *racaille* va, au lieu de espèce de *aâtay* va, *chaâl (se)* est remplacé par *tuer* dans : mon père va *me tuer* au lieu de mon père va *me chaâl*, avec mon grand frère, *zaâf* est remplacé dans la phrase suivante : hé tu *dérailles* pas au lieu de hé tu *zaâf* pas, et pour terminer on trouve *kahiba* au lieu de *kahba* dans : et toi sale *kahba*.

2.5. Simple omission de mots voire de séquences

L'omission est le second procédé de dissimulation d'emprunts à l'arabe et des mots du français non standard. Nous allons maintenant chercher ce qui est omis dans le scénario (ici en *italiques*).

Minutes	Séquences omises	Définition, sens, fonction
12 mn 53 s – 12 mn 55 s	- Lydia : <i>wesh !</i> - Rachid : < <i>bsahtek</i> > - Hanane : < <i>Mabrouk</i> >	interjection, ponctuant (quoi, comment) terme de salut
13 mn 03 s	- Hanane : <i>mabrouk</i>	félicitations
13 mn 18 s	- Lydia : <i>qu'est-ce tu as tu es zaâf aujourd'hui ?</i> - Frida : <i>bien sûr je me zaâf</i>	énervé
15 mn 11s	- Lydia : <i>starfirallah tu as tu as.</i>	que Dieu me pardonne
15 mn 22 s :	- Lydia : <i>qu'est-ce que tu as tu es zaâf aujourd'hui ?</i> - Frida : <i>bien sûre je me zaâf</i>	énervé
16 mn 43 s :	- Lydia : <i>bsmellah</i>	au nom de Dieu

Tableau 2 : Mots/expressions omis(es) dans le scénario

On est bien obligés de parler de l'absurdité de l'orthographe adoptée par le scénario, pour certains mots. Les mots arabes les plus répandus dans le scénario sont *wesh*, que l'on trouve sous les trois graphies *wesh*, *wèch*, *ouich* ; et *wellah*, trouvé sous des graphies qui dissimulent à la fois la forme et le sens : *bah voilà, ouais ouais là... etc.* Le débit rapide et l'intonation des jeunes du film sont des facteurs contribuant à la difficulté de compréhension de ce qu'ils disent (Gadet & Ludwig, 2014 : 16, Gadet, 2017 : 34).

Cette absence d'homogénéisation et de standardisation des mots non standard et des mots empruntés, très répandue, constitue l'un des facteurs qui ont conduit le projet MPF à instaurer, devant le manque de référent fiable (dictionnaire du français non standard ou dictionnaire des emprunts à l'arabe) à construire, avec le tableau ortho-sens, une sorte de norme sur laquelle s'appuyer.

3. Les jeunes sont tous pluristyle

Enfin, *l'Esquive* a une dernière chose à nous indiquer : la confirmation de la capacité des jeunes à circuler d'une variété à l'autre, du fait qu'ils sont montrés dans différentes situations : face à la langue de Marivaux, dans le groupe de pairs, en interaction avec d'autres élèves, avec la professeur de français dans la salle de classe. Or, il y a des écarts entre les façons de parler dans ces différentes situations. Issus de milieux populaires, ils n'ont pas beaucoup d'opportunités de découvrir des espaces autres que « le quartier », ils restent entre eux, à l'école et après l'école. Toutefois, ils ne parlent pas de la même façon selon la personne à laquelle ils s'adressent. Ils ont des styles différents, appropriés à l'interlocuteur. Voici deux exemples de situation d'interactions différentes.

- *Deux protagonistes du même groupe de pairs*

(3) Lydia : Qu'est-ce que tu as tu es zaâf aujourd'hui ?

Frida : Bien sûr je me zaâf.

Fathi : Tu me parles une fois comme ça je te nique ta race c'est compris ?

Frida : Toi aussi tu le kiffes ou quoi wesh tu veux le serrer ?

- *Deux protagonistes différenciés par l'âge*

(4) Fathi : Bonjour Madame.

Mère de Krimo : Bonjour Fathi.

Fathi : comment allez-vous ?

Mère de Krimo : Ça va.

Fathi : Et votre mari ça va ?

Mère de Krimo : Opine en signe d'acquiescement.

Fathi : Vous lui avez dit euh à votre mari pour les îles que je voulais venir avec vous ?

Mère de Krimo : Acquiesce.

Fathi : Qu'est-ce que je voulais dire, au fait il est toujours au bloc D votre mari ?

Mère de Krimo : oui avec la tête.

Fathi : Parce que je dis ça parce que il y a le mari de ma sœur Jakky il va se faire transférer à ce qu'il paraît c'est ma sœur elle me l'a dit.

Mère de Krimo : Ah bon ?

Fathi : Ouais à Fresnes (..) il a obtenu sa lettre de transfert et comme je sais bien que votre mari et Jakky s'aiment bien ça lui fera plaisir, au même temps passez lui bonjour de ma part s'il vous plaît.

Dans l'exemple 1, la situation concerne des échanges entre pairs. Il y a des mots et expressions comme *zaâf*, *kiffer*, *wesh* qui sont empruntés à l'arabe, et *je te nique ta race*, *wesh*

Conclusion générale, en forme d'ouverture :
La reprise sociale de(s) parler(s) jeunes dans l'expression artistique

tu veux le serrer, qui sont du français non standard, peut-être pour certains influencé par des formules arabes. Dans l'exemple 2, l'interaction entre Fathi et la mère de Krimo est d'un tout autre registre langagier : il n'y a pratiquement pas de mots arabes, et il y a des formes de politesse et de respect, comme *bonjour, s'il vous plait, et votre mari ça va*.

- *Mots arabes*

- (5) Frida : elle a le seum, elle a le seum
Hanane : Qui voudrait de khamedj comme ça s'il te plait !
Fathi : Wesh bien ou quoi, bien ?

- *Mots en verlan*

- (6) Krimo : Cimer.
Lydia : ça va être chébran.
Frida : C'est pas moi qui l'a tège.

Au niveau lexical, les emprunts à l'arabe, les mots en verlan, les mots de français non standard, apparaissent réservés aux situations entre pairs et montrent la compétence des jeunes à varier leur parler.

On voit ainsi à l'œuvre, dans *l'Esquive*, deux variétés du français : celle de l'école et du théâtre, et une autre pourvue de formes hybridisées, utilisée dans le quotidien, dans des situations informelles entre pairs : le vernaculaire. Les jeunes s'avèrent ainsi parfaitement capables de s'approprier les variétés les plus hautes, dans la classe quand ils s'adressent à l'enseignante, en parlant avec la mère de Krimo ou avec les policiers. Contrairement au stéréotype, ils ne sont nullement prisonniers de leur parler, ils sont capables de jongler avec les deux variétés, de passer rapidement au français « standard » quand la situation l'exige et de revenir à leur variété courante dans le groupe de pairs.

Ce film nous a permis de voir à l'œuvre quelque chose que le corpus MPF ne peut pas donner (mais c'est une propriété de tout corpus : aucun ne peut tout donner) : du fait que le souhait initial d'enregistrer un même enquêté dans différentes situations n'a pas pu, pour diverses raisons, déboucher sur un grand nombre d'enregistrements, nous ne disposons que très peu d'enregistrements dédoublés et donc d'occasions de vérifier l'amplitude des ressources d'un même locuteur. Cela n'aurait pas de sens de regarder ce constat comme une limitation, étant donné la richesse du corpus, mais il apparaît bien qu'il exige d'être complété d'autres types d'observations.

Bibliographie

- AGIER, M. (2004). *La sagesse de l'ethnologue*. Paris : L'œil neuf.
- AGIER, M. (2005). « Ce qui rend les terrains sensibles... et l'anthropologie inquiète ». In Bouillon, F., Fresia, M. & Tallio, V. (dir.), *Terrains sensibles : expériences actuelles de l'anthropologie*. Paris : EHESS, pp. 175-184.
- ALÉN GARABATO, C. & KIS-MARCK, A. (2015). « Le concept de "communauté linguistique" face à la réalité du terrain ». *Lenga*, n° 77. En ligne : <http://lengas.revues.org/866> (consulté le 15.05.2016).
- ANDERSON, B. (1991). *Imagined communities: reflections on the origin and spread of nationalism* (Revised and extended. Ed.). London : Verso.
- ANTOINE, F. (1998). « Des mots et des oms. Verlan, troncation et recyclage formel dans l'argot contemporain », *Cahiers de lexicologie* n° 72. pp. 41-70.
- ANZORGE, I. (2006). « Du bledos au toubab, de l'influence des langues africaines et des français d'Afrique dans le parler urbain de jeunes lycéens de Vitry-sur-Seine ». *Le français en Afrique*, n° 21, pp. 59-68.
- ARCHIBALD, S. & GALLIGANI, S. (dir.). (2009). *Langue(s) et immigration(s) : société, école, travail*. Paris : L'Harmattan.
- AREZKI, A. (2008). « L'identité linguistique : une construction sociale et/ou un processus de construction socio-discursive ? ». *Synergie Algérie*, n° 2, pp. 191-198.
- AUER, P. (2013). « Ethnische Marker im Deutschen zwischen Varietät und Stil », In : Deppermann, A (éds.), *Das Deutsch der Migranten* [IDS Jahrbuch 2012], Berlin, New York, Mouton de Gruyter, pp. 9-40.
- AUROUX, S. (1998). « Les enjeux de la linguistique de terrain ». *Langages* Vol. 32, n° 129, pp. 89-96.
- AUZANNEAU, M. (2001). « Identités africaines, le rap comme lieu d'expression ». Numéro spécial des *Cahiers d'Etudes Africaines, Langues déliées*, n° 163-164, XLI-3-4, coordonné par C. Canut, EHESS, pp. 711-734.
- AUZANNEAU, M. (2002). « Rap in Libreville, an urban Sociolinguistic space ». In Durand. A.-P. (dir.), *Black, Blanc, Beur. Rap music and Hip Hop Culture in France and francophone Africa*, The Scarecrow Press, Lanham, Maryland et Oxford. pp. 106-123.
- AUZANNEAU, M. (2007). « L'énonciation rap, des places en devenir ». In : *Variations au cœur et aux marges de la sociolinguistique, Mélanges offerts au professeur Jacqueline Billiez*, Collection Espaces Discursifs, éd. L'Harmattan. En collaboration avec V. Fayolle, pp. 129-139.
- AUZANNEAU, M. (2008). « Variabilité linguistique et positionnements dans des interactions de formation ». In : *La mise en œuvre des langues dans l'interaction, Actes du IVème Colloque du Réseau Français de Sociolinguistique*, L'Harmattan, Coll. Espaces Discursif, pp. 219-239.

- AUZANNEAU, M. & JUILLARD, C. (dir). (2012). « Introduction. Jeunes et parlers jeunes : catégories et catégorisations ». *Langage & Société*, n°141, Paris. Maison des Sciences de l'Homme, pp. 5-20.
- BACHMANN, C. (1992). « Jeunes et banlieues ». In : Ferréol, G. (dir.), *Intégration et exclusion dans la société française contemporaine*. Presse Universitaire de Lille, pp. 129-154.
- BACHMANN, C. & BASIER, L. (1984). « Le verlan : argot d'école ou langues des Keums ? ». *Mots*, n° 8. Numéro spécial. *L'Autre, l'Etranger, présence et exclusion dans le discours*, pp. 169-187.
- BACRI, R. (1983). *Trésors des racines pataouètes*. Paris : Belin, coll. Le français retrouvé.
- BAUDE, O. & DUGUA, C. (2011). « (Re)faire le corpus d'Orléans quarante ans après : quoi de neuf, linguiste ? ». *Corpus*, n° 10, pp. 99-118.
- BAVOUX, Cl. (1997). « Sociolecte ». In : Moreau, M.-L. (dir.), *Sociolinguistique. Concepts de base*. Sprimont : Mardaga, pp. 265-266
- BEAUD, S. & WEBER, F. (2010). *Guide de l'enquête de terrain*, 4^e édition. Paris : La Découverte.
- BEGAG, A. (1986). *Le gone du chââba*. Paris : Editions du Seuil.
- BEGAG, A. (1997). « Trafic de mots en banlieue : 'du nique ta mère' au 'plaît-il ?' ». *Migrants-Formation*, 108, pp. 30-37.
- BELETRECHE, N. (2013). *Toxi-cités. Pour en finir avec les ghettos*. Paris : Plon.
- BELHAIBA, A. (2014). *Le langage des jeunes issus de l'immigration maghrébine à Bordeaux : Pratiques, fonctions et représentations*. Thèse de doctorat, Université Bordeaux Montaigne.
- BENTOLILA, A. (2005). « Vivre avec 400 mots ». *Le Monde*, 19 mars 2005.
- BENTOLILA, A. (2010). « Assises de l'illettrisme ». *Conférence d'Amiens*. Novembre 2010. http://www.ac-amiens.fr/fileadmin/user_upload/AGIR/PREVENTION_ILLETTRISME/Intervention_Alain_BENTOLILA.pdf
- BERGOUNIOUX, G. (1992). « Les enquêtes de terrain en France ». In : Bergounioux, G. (dir.), *Enquêtes, corpus et témoin. Langue française*, Paris : Larousse, pp. 3-22.
- BERTHAUT, J. (2013). *La banlieue du '20 heures'*. Paris : Agone.
- BILLIEZ, J. (1985). « La langue comme marqueur d'identité ». *Revue Européenne des Migrations Internationales*, Vol. 1, n° 2, Poitiers, Université de Poitiers, pp. 95-105.
- BILLIEZ, J. (1992). « Le "parler véhiculaire interethnique" de groupes d'adolescents en milieu urbain ». In : *Des langues et des villes. Actes du Colloque de Dakar*. Paris : Didier Erudition, pp. 117-126.
- BILLIEZ, J., KRIEF, K., LAMBERT, P., ROMANO, A. & TRIMAILLE, C. (2003). *Pratiques et représentations langagières de groupes de pairs en milieu urbain. Rapport de recherche établi dans le cadre d'un appel d'offre de la Délégation Générale à la Langue Française*. Grenoble : Université Stendhal-Grenoble 3.
- BILLIEZ, J., KRIEF, K. & LAMBERT, P. (2003). « Parlers intragroupaux de filles et de garçons : petits écarts dans les pratiques, grand écart symbolique ». *Cahiers du français contemporains*, n° 8, pp. 163-193.

- BILLIEZ, J. & TRIMAILLE, C. (2007). « Pratiques langagières de jeunes urbains : peut-on parler de ‘parler’ ? ». In : E. Galazzi & C. Molinari. (éds.), *Les Français en émergence*. Berne : Peter Lang, pp. 95-109.
- BINISTI, N. (2000). « Les marques identitaires du ‘parler interethnique’ de jeunes Marseillais ». In : Calvet, L.-J. & Moussirou-Mouyouma, A. (éds.), *Le plurilinguisme urbain*. Paris : Didier-Erudition, pp. 281-299.
- BINISTI, N. & GASQUET-CYRUS, M. (2003). « Les accents de Marseille ». In : J. Billiez & D. Robillard (de) (dir.), *Français : variation, représentations, pratiques. Cahiers du français contemporain*, n° 8. Lyon : ENS Editions, pp. 107-129.
- BLANC-CHALÉARD, M.-C. (2001). *Histoire de l’immigration*. Paris : La Découverte.
- BLANCHE-BENVENISTE, C. (2010). *Approches de la langue parlée en français*, 2^{ème} édition. Paris : Ophrys.
- BLANCHE-BENVENISTE, C. & JEANJEAN, C. (1987). *Le français parlé. Transcription et édition*. Paris : Didier Erudition.
- BLANCHET, P. & COSTE, D. (2010). *Regards critiques sur la notion d’«interculturalité»*. Pour une didactique de la pluralité linguistique. Paris : L’Harmattan.
- BOUILLON, F. (2005). « Pourquoi accepte-t-on d’être enquêté ? Le contre-don, au cœur de la relation ethnographique ». In : Bouillon, F., Fresia, M. & Tallio, V. (dir.), *Terrains sensibles : expériences actuelles de l’anthropologie*. Paris : EHESS, pp. 75-95.
- BOURDIEU, P. (1984). « La jeunesse n’est qu’un mot ». In : Bourdieu, P. (dir.), *Questions de sociologie*, Paris : Editions de Minuit, pp. 143-154.
- BOURDIEU, P. (1993). *La misère du monde*. Paris: Le Seuil.
- BOUZIRI, R. (2000). *La variation dans les pratiques langagières des jeunes d’origine maghrébine à la goutte d’or*. Thèse de doctorat. Ecole des hautes études en sciences sociales. Paris.
- BOYER, H. (1997). « ‘Nouveau français’, ‘parler jeune’ ou ‘langue des cités’? Remarques sur un objet linguistique médiatiquement identifié ». *Langue française*, n°114, *Les mots des jeunes, observations et hypothèses*. pp. 6-15.
- BOYER, H. (2008). *Langues et identité. Sur le nationalisme linguistique*. Limoges : Lambert-Lucas.
- BRES, J. (1999). « L’entretien et ses techniques ». In : L.-J. Calvet & Dumont. P. (dir). *L’enquête sociolinguistique*, Paris : L’Harmattan, pp. 61-76.
- BULOT, T. (Dir.) (1999). *Langue urbaine et identité. Langue et urbanisation linguistique à Rouen, Venise, Berlin, Athènes et Mons*. Paris : L’Harmattan.
- BULOT, T. (Dir.) (2004), *Les parlers jeunes: Pratiques urbaines et sociales, Cahiers de Sociolinguistique*, n°9, Rennes : Presses Universitaires de Rennes.
- BULOT, T. (2007). « Vous avez dit ‘jeunes’ ? oui, j’ai dit ‘populaire’... Les parlers jeunes comme objet de recherche ». In G. Ledegen (dir.), *Pratiques linguistiques des jeunes en terrains plurilingues*. Paris : L’Harmattan, pp. 295-297.
- BULOT, T. (2011). « Variations et normes d’une langue », In : Bulot, T., Blanchet, P., 2011, *Dynamiques de la langue française au 21e siècle : une introduction à la sociolinguistique*, www.sociolinguistique.fr, consulté le 11/05/2015
- CALVET, L.-J. (1974). *Linguistique et colonialisme*. Paris : Payot.
- CALVET, L.-J. (1981). *Les langues véhiculaires*. Coll « Que sais-je ? ». Paris : PUF.

- CALVET, L.-J. (1994). *Les voix de la ville, introduction à la sociolinguistique urbaine*. Paris : Payot.
- CALVET, L.-J. (2002). *Le marché aux langues, les effets linguistiques de la mondialisation*. Paris : Plon.
- CALVET, L.-J. (2006). « Les fractures linguistiques ». *Bulletin VALS-ASLA*. n° 83/1. Université de Neuchâtel.
- CALVET, L.-J. (2011). *La sociolinguistique*. « Que sais-je ? », 7^e édition. Paris : PUF.
- CALVET, L.-J. (2016). « Pratiques des langues en France. Oui, mais de quoi parlons-nous ? ». *Langage & Société*. Vol. 1, n° 155, pp. 39-59.
- CALVET, L.-J. & DUMONT P. (1999). *L'enquête sociolinguistique*. Paris: L'Harmattan.
- CANDEA M. (2014). « Sortir de 'son' territoire en périphérie parisienne : un mouvement géographique, langagier et idéologique ». In : J. Boissonneault & A. Reguigui (eds.), *Langue et territoire. Études en sociolinguistique urbaine / Language and Territory. Studies in Urban Sociolinguistics*, Sudbury, Université Laurentienne, Série monographique en sciences humaines, vol. 15, pp. 103-132.
- CANTET, L. (2009). *Entre les murs*. DVD. 2 h 8 min.
- CAPPEAU, P. & GADET, F. (2016), « Quand l'œil écoute... Que donnent à lire les transcriptions d'oral ? ». In E. Buchi, J.-P. Chauveau, & J.-M. Pierrel, (éds), *Actes du XXVII^e Congrès international de linguistique et de philologie romanes (Nancy, 15-20 juillet 2013)*, Strasbourg, EliPhi, pp. 1035-1045.
- CAPPEAU, P., GADET, F., GUERIN, E. & PATERNOSTRO, R. (2011). « Réflexions sur les incidences de quelques aspects de la transcription outillée ». *LINX*, n° 64-65, pp. 85-100.
- CAPPEAU, P. & MORENO, A. (2017). « Les tendances grammaticales ». In F. Gadet (dir.). *Les parlers jeunes dans l'Ile-de-France multiculturelle*. Gap et Paris : Ophrys. pp. 73-99.
- CAUBET, D. (2002). « Métissages linguistiques ici (en France) et là-bas (au Maghreb) ». *Ville-Ecole-Intégration, Enjeux. Pratiques langagières urbaines : Enjeux identitaires, enjeux cognitifs*, n° 130, Paris, CNDP, pp. 117-132.
- CAUBET, D. (2007). « L'arabe maghrébin-darja, 'langue de France', dans les parlers jeunes et les productions culturelles : un usage banalisé ? ». In G. Ledegen (dir.), *Pratiques linguistiques des jeunes en terrains plurilingues*. Paris : L'Harmattan, pp. 25-46.
- CAUBET, D., BILLIEZ, J., BULOT, T., LÉGLISE, I. & MILLER, C. (2004). *Parler jeunes, ici et là-bas. Pratiques et représentations*. Paris : L'Harmattan.
- CHAMPION, F. (2009). *Parole de migrant. Le mot et des indices*. Paris : L'Harmattan.
- CHARAUDEAU, P. (2001). « Langue, discours et identité culturelle » *Ela. Études de linguistique appliquée*. Vol. 3, n° 123-124. Paris : Klincksieck, pp. 341-348.
- CHARIF, M. (1983). *Le thé au harem d'Archi Ahmed*. Paris: Mercure de France.
- CHARIF, M. (1985). *Le thé au harem d'Archimède*, film.
- CHERFI, M. (2016). *Ma part de Gaulois*. Arles: Actes Sud.
- CHESHIRE, J., FOX, S., KERSWILL, P. & TORGENSEN, E. (2008). « Ethnicity, friendship network and social practices as the motor of dialect change: linguistic innovation in London ». *Sociolinguistica*, n° 22, pp. 1-23.
- CHESHIRE, J., FOX, S., KERSWILL, P. & TORGENSEN, E. (2011). « Contact, the feature pool and the speech community : the Emergence of Multicultural London English », *Journal of Sociolinguistics* 15-2. pp. 151-196.

- CONEIN, B. (2017). « Deux manières d'énoncer une identité ». In F. Gadet (dir.). *Les parlers jeunes dans l'Ile-de-France multiculturelle*. Gap et Paris : Ophrys, pp. 143-157.
- COSTALAT-FOUNEAU, A.-M. (2001). *Identité sociale et langage, la construction du sens*. Paris : L'Harmattan.
- COVENEY, A. (2011). « L'interrogation directe », in *Encyclopédie Grammaticale du Français*, en ligne <http://encyclogram.fr>
- DEROY, L. (1956). *L'emprunt linguistique*. Liège : Presse Universitaire de Liège.
- DERVILLE, G. (1997). « La stigmatisation des 'jeunes de banlieue'. *Communication et langages*, n° 113. 3^e trimestre, pp. 104-117.
- DETEY, S., DURAND, J., LAKS, B. & LYCHE, C. (Dirs.). (2010). *Les variétés du français parlé dans l'espace francophone, Ressources pour l'enseignement*, Paris / Gap, Ophrys.
- DEVILLA, L. (2011). « 'C'est pas ma France à moi...' : identités plurielles dans le rap français ». *Synergie Italie*, n° 7, pp. 75-84.
- DEVILLA, L. (2015). « La langue des cités à l'affiche: pratiques langagières des jeunes urbains dans le cinéma français sur la banlieue ». *Repères DoRiF, Parcours variationnels du français contemporain*, DoRiF n° 8. Università di Roma. En ligne: http://www.dorif.it/ezone/ezone_articles.php?id=237 (consulté le 15.05.2016).
- Le dictionnaire de la zone, tout l'argot des banlieues* <http://www.dictionnairedelazone.fr/>
- D'HALLUIN, E. (2005). « Vaincre la suspicion, entrer dans une intimité douloureuse : une intenable extériorité ». In : Bouillon, F., Fresia, M. & Tallio, V. (dir.), *Terrains sensibles : expériences actuelles de l'anthropologie*. Paris : EHESS, pp. 55-74.
- DJAÏDANI, R. (2007). *Viscéral*. Paris : Seuil.
- DORTIER, J.-F. (2008). *Dictionnaire des sciences sociales*. Auxerre : Sciences humaines.
- DUCHESNE, S. & HAEGEL, F. (2004). *L'enquête et ses méthodes : Les entretiens collectifs*, Paris : Nathan Université.
- ECKERT, P. (2006). « Communities of Practice ». In : Brown, K. (ed.), *Encyclopedia of Language and Linguistics*, 2^e édition. Amsterdam : Elsevier, pp. 683-685.
- ECKERT, P. (2012). "Three Waves of Variation Study: the Emergence of Meaning in the Study of Sociolinguistic Variation". *Annual Review of Anthropology* n° 41. 87-100. [En ligne] <http://www.stanford.edu/~eckert/PDF/ThreeWaves.pdf>
- FAGYAL, Z. (2004). « Action des médias et interactions entre jeunes dans une banlieue ouvrière de Paris. Remarques sur l'innovation lexicale ». *Cahier de sociolinguistique*, n° 9, pp. 41-60.
- FAGYAL, Z. (2010). *Accents de banlieue: Aspects prosodiques du français populaire en contact avec les langues de l'immigration*. Paris : L'Harmattan.
- FÉRAL, C. de (2012). « Parlers jeunes : une utile invention ». *Langage & Société*, n° 141, pp. 21-46.
- FIHLON, A. (2009). *Langues d'ici et d'ailleurs. Transmettre l'arabe et le berbère en France*. Paris : INED.
- GADET, F. (1997). *Le français ordinaire*, Paris: Masson & Armand Colin, 2nde édition.
- GADET, F. (2000). « Derrière les problèmes méthodologiques du recueil des données ». In Bilger, M. (dir.), *Linguistique sur corpus*, Presses Universitaires de Perpignan.
- GADET, F. (2003). « "Français populaire" : un classificateur déclassant ? ». *Marges linguistiques*, n° 6, pp. 103-113.

- GADET, F. (2007a). *La variation sociale en français*, 2^e édition. Paris: Ophrys.
- GADET, F. (2007b). « Immigrant languages in France ». In: Ammon, U. & Haarmann, H. (Dirs.), *Lexikon der Sprachen des europäischen Westens, vol 1. Klagenfurt, Wien : Wieser Verlag*, pp. 459-469.
- GADET, F. (2008). « L'oreille et l'œil à l'écoute du social ». In : *Données orales. Les enjeux de la transcription*, Bilger, M. (dir.), *Les cahiers*, n°37, Presses universitaires de Perpignan, pp. 35-48.
- GADET, F. (2013a). « Un nouveau corpus recueilli dans la région parisienne ». *Langage & Société*, n° 143, pp. 111-117.
- GADET, F. (2013b). « La variation et les corpus : une entrée méthodologique, avec l'exemple du style ». In : *Variation et variabilité dans les sciences du langage*. JéTou, Toulouse, pp. 121-128.
- GADET, F. (2015). « Le style et le corpus : réflexions à partir d'un corpus de la région parisienne ». In : K. Jeppesen Kragh & J. Lindschouw. (éds.), *Les variations diasystématiques et leurs interdépendances dans les langues romanes*. Actes du Colloque DIA II. Copenhague : ELiPhi, pp. 339-352.
- GADET, F. (2017). « Pour étudier les parlers jeunes ». In F. Gadet (dir). *Les parlers jeunes dans l'Ile-de-France multiculturelle*. Gap et Paris : Ophrys, pp. 27-53.
- GADET, F. (Dir. 2017). *Les parlers jeunes dans l'Ile-de-France multiculturelle*. Gap et Paris : Ophrys.
- GADET, F. & GUERIN, E. (2012). « Des données pour étudier la variation : petits gestes méthodologiques, gros effets ». In : *Cahiers de linguistique* n° 38-1, pp. 41-65.
- GADET, F. & GUERIN, E. (2015). « Le français en contact en région parisienne : le poids des représentations sur les langues ». *Repères DoRiF*, n° 8. [En ligne] http://www.dorif.it/ezine/ezine_articles.php?art_id=236 (consulté le 07.05.2016).
- GADET, F. & GUERIN, E. (2016). « Construire un corpus pour des façons de parler non standard : 'Multicultural Paris French' ». *Corpus*, 15, p. 285-307.
- GADET, F. & HAMBYE, P. (2014). « Contact and Ethnicity in "Youth Language" Description: In Search of Specificity ». In: *Questioning Language Contact Limits of Contact, Contact at its Limits*. R. Nicolaï. (Ed.), Leiden/London : Brill.
- GADET, F. & KACI, N. (2012) [2015]. « Identification en première personne. Le discours d'un 'jeune de banlieue' en entretien ». *Cahiers de Praxématique*, n° 59, pp. 29-44.
- GADET, F. & LUDWIG, R. (2015). *Le français au contact d'autres langues*, Paris. Ophrys.
- GADET, F. & WACHS, S. (2015). « Comparer des données de corpus : évidence, illusion, ou construction ? ». *Langage & Société* n° 154, pp. 33-49.
- GADET, F. & WACHS, S. (2016). « Des innovations lexicales ? Différentes façons d'innover en Ile-de-France ». In R. Raus & L. Bala (éds). *Sul gergo nel XXI secolo. Despre argou in secolul XXI. Sur l'argot au XXIe siècle*. Editura Universitaria Craiova, pp. 77-91.
- GALISSON, R. (1988). « Cultures et lexicultures. Pour une approche dictionnaire de la culture partagée ». *Annexes des Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, n°7, Hommage à Bernard Pottier, pp. 325-341.
- GALISSON, R. (2000). « La pragmatique lexiculturelle, pour accéder autrement à une autre culture par un autre lexique ». *Mélanges Crapel*, n° 25, pp. 47-73.
- GASQUET-CYRUS, M. (2009). « Territorialisation, stigmatisation et diffusion. L'accent

- “quartiers Nord” à Marseille ». In : Bulot. T. (dir.), *Formes et normes sociolinguistiques. Ségrégations et discriminations urbaines*. Paris : L'Harmattan, pp. 209-222.
- GASQUET-CYRUS, M. (2013). « Perspectives dynamiques sur la ségrégation sociolinguistique en milieu urbain : le cas de Marseille ». *Glottopol*, n° 21, pp. 9-21. [En ligne http://glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero_21/gpl21_01gasquetcyrus.pdf] (Consulté le 07/05/2016).
- GASQUET-CYRUS, M. (2015). « “Je vais et je viens entre terrains” Réflexions sur le *terrain* dans la théorisation sociolinguistique ». *Langage & Société*, n° 154, pp. 17-32.
- GAUCHAT, L. (1905). « L'unité phonétique dans le patois d'une commune ». In : *Aus romanischen Sprachen und Literaturen. Festgabe für Heinrich Morf*. Hall, pp. 175-232.
- GAUDIN, F. & SIOUFFI, G. (2015). « La vie avec 500 mots de français : un emprisonnement social qui menace de plus en plus de jeunes ». *Atlantico*. [En ligne] <http://www.atlantico.fr/decryptage/vie-avec-500-mots-francais-emprisonnement-social-qui-menace-plus-en-plus-jeunes-gilles-siouffi-francois-gaudin-2393521.html> (consulté le 5/05/2016).
- GAUTHIER, C. (2011). « Changer de langue pour échapper à la langue ? L' “identité linguistique” en question ». *Revue de littérature comparée*. Vol. 2, n° 338. Paris : Klincksieck, pp. 183-196.
- GOFFMAN, E (1979). "Footing", *Semiotica* n° 25, 1-29, trad.fr. 1981, « La position », In *Façons de parler*, Editions de Minuit.
- GOUDAILLIER, J.-P. (1997a). *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*. Paris, Maisonneuve et Larose.
- GOUDAILLIER J.-P. (1997b) : « La langue des cités », *Communication et langages*, n° 112, pp. 96-110.
- GOUDAILLIER, J.-P. (2002). « De l'argot traditionnel au français contemporain des cités », *La linguistique* n° 38, pp. 5-23.
- GOUDAILLIER, J.-P. (2007). « Français contemporain des cités : langue en miroir, langue du refus ». *Adolescence*, n° 59, pp. 119-124.
- GOYON, M. (2005). « La relation ethnographique : une affaire de genres ». *Socio-anthropologie*, n° 16. En ligne : <http://socio-anthropologie.revues.org/444>. (consulté le 10/03/2017).
- GUENE, F. (2004). *Kiffe kiffe demain*. Paris. Hachette Livres.
- GUENE, F. (2006). *Du rêve pour les oufs*. Paris. Hachette Livres.
- GUERIN, E. & WACHS, S. (2017). « Dynamique des mots ». In F. Gadet (dir.). *Les parlers jeunes dans l'Ile-de-France multiculturelle*. Gap et Paris : Ophrys, pp. 101-125.
- GUIRAUD, P. (1965). *Le français populaire*. Que sais-je ? Paris, PUF.
- HAM, M. (2003). *L'immigré et l'autochtone face à leur exil. Culture d'exclusions et savoirs hors sujet. Essai clinique*. Grenoble : PUG.
- HAMAD, N. (2004). *La langue et la frontière. Double culture et polyglottisme*. Paris : Denoël.
- HAMBYE, P. (2008). « Des banlieues au ghetto. La métaphore territoriale comme principe de division du monde social ». *Cahiers de Sociolinguistique*, n° 13, pp. 31-48.
- HAMBYE, P. (2015). « L'ethnographie comme méthode d'enquête sociolinguistique : « faire preuve » à partir d'un cas singulier ? ». *Langage & Société*, n° 154, pp. 83-97.

- HERITIER, F. (1977). « L'identité Samo ». In C. Lévi-Strauss (dir). *L'identité : séminaire interdisciplinaire, 1974-1975*. Paris : Bernard Grasset, pp. 51-71.
- JASPERS, J. (2008). « Problematizing ethnolects: Naming linguistic practices in an Antwerp secondary school ». *International Journal of Bilingualism*, n° 12 (1-2). pp. 85-103.
- JUILLARD, C. (2007). « Options variables du répertoire dans le champ du français parlé en interaction entre jeunes d'origine variées et des adultes, réunis dans des centres de formation de la protection judiciaire à la jeunesse (région parisienne) ». In G. Ledegen (dir.), *Pratiques linguistiques des jeunes en terrains plurilingues*. Paris : L'Harmattan, pp.45-63.
- KACI, N. (2017). « La construction identitaire d'un 'jeune de banlieue' ». In : Construction/déconstruction des identités linguistiques, sous la direction de Berkaine, M. S., Dahou, C., Kis-Marck, A. & Roche, F.. *Connaissances et Savoirs*. pp. 235-252.
- KACI, N. (à paraître). « Les oscillations identitaires d'un jeune Français de la banlieue parisienne ». In F. Martineau, A. Boudreau, Y. Frénette & F. Gadet (dir), *L'Amérique française : frontières, idéologies et diversité*, Presses de l'Université Laval, Québec.
- KARA, M. (2007). « Les jeunes Franco-Maghrébins et les risques d'une conception agonistique des contacts de langues ». In : Archibald, J. & Chiss, J.-L. (dir.), *Langue et l'intégration des immigrants. Sociolinguistique, politiques linguistiques, didactique*. Paris : L'Harmattan. pp. 213-227.
- KAUFMANN, J.-C. (2004). *L'invention de soi ; Une théorie de l'identité*. Paris : Armand Colin.
- KECHICHE, A. (2004). *L'esquive*. DVD. 1 h 57 min.
- KECHICHE, A. (2005). *L'esquive, un film de Abdellatif Kechiche*. Paris : L'avant-scène Cinéma, n° 542.
- KOCH, P. & OESTERREICHER, W. (2001). « Langage parlé et langage écrit ». In : Holtus, G., Metzeltin, M. & Schmitt, C. (dir.), *Lexikon der romanistischen Linguistik*, tome 1, Tübingen. Max Niemeyer Verlag, pp. 584-627.
- KOTSINAS, U.-B. (1992). « Immigrant Adolescents' Swedish in Multicultural Areas ». In : Palmgren, C., Lövgren, K. & Bolin, G. (dir.), *Ethnicity in Youth Culture*. Akademitryck : Stockholm, pp. 43-62.
- KOTSINAS, U.-B. (1998). « Language contact in Rinkeby – an immigrant suburb ». In : Androutsopoulos, J. & Scholz, A. (éds.), *Jugendsprache, langue des jeunes, youth language*, Frankfurt am Main : Peter Lang, pp. 125-148.
- LABOV, W. (1972). *Sociolinguistic Patterns*, Tr. fr. *Sociolinguistique*, 1976. Paris : Éditions de Minuit.
- LABOV, W. (1993). *Le parler ordinaire. La langue dans les ghettos noirs des Etats-Unis*. Paris : Éditions de Minuit.
- LAMIZET, B. (2004). « Y'a-t-il un 'parler jeune' ? ». *Cahiers de sociolinguistique*, n°9, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, pp. 75-98.
- LECONTE, F. (1997). *La famille et les langues. Etude sociolinguistique de la deuxième génération dans l'agglomération rouennaise*. Paris : L'Harmattan.
- LECONTE, F. (2011). *Appropriation des langues et constructions des identités en contexte plurilingues et pluriculturels*, Habilitation à diriger des recherches, non publiée, Université de Rouen.

- LEDEGEN, G. (dir). (2007). *Pratiques linguistiques des jeunes en terrains plurilingues*. Paris : L'Harmattan.
- LEDEGEN, G. & LEGLISE, I. (2013). « Variations et changements linguistiques ». In : *Sociolinguistique du contact. Dictionnaire des termes et concepts*, ENS Editions, pp. 315-329.
- LEPOUTRE, D. (1997). *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*. Paris : Odile Jacob.
- LIOGIER, E. (2009). « La variation stylistique dans le langage d'adolescents de cité ». *Langage et société*, n° 128, pp. 121-140.
- LÜDI G. (1980). « Métaphore et néologisme », *TRANEL*, n° 1, pp. 9-30.
- MANDELBAUM, J. (2003). « How to 'do things' with narrative : A communication perspective on narrative skills ». In : J.O. Green & B. R. Burleson (Eds), *Handbook of communication and social interaction skills*. London : Lawrence Erlbaum Associates, pp. 595-633.
- MAYER, N. (1995). « L'entretien selon Pierre Bourdieu. Analyse critique de *la Misère du monde* ». *Revue française de Sociologie* n° 36-2. pp. 355-370.
- MÉLA, V. (1997) - « Verlan 2000 », *Langue française* n° 114, pp. 16-34.
- MELLIANI, F. (2000). *La langue du quartier. Appropriation de l'espace et identités urbaines chez des jeunes issus de l'immigration maghrébine en banlieue rouennaise*. Paris : L'Harmattan.
- MENDOZA-DENTON, N. (2002). « Language and Identity ». In : Chambers, J.-K., Trudgill, P. & Schilling-Estes, N. (éds.), *The Handbook of Language Variation and Change*, Oxford, Blackwell Publishing, pp. 475-499.
- MERABTI, N. (1991). *Pratiques bilingues et réseaux personnels de communication. Enquête auprès d'un groupe d'adolescents issus de l'immigration algérienne dans la région grenobloise*. Thèse de doctorat, Université Grenoble 3.
- MONDADA, L. (1998). « Technologies et interactions dans la fabrication du terrain du linguiste ». In : Mahmoudian, M. & Mondada, L. (dir.), *Le travail du chercheur. Questionner les pratiques, les méthodes, les techniques de l'enquête*. Cahier de l'ILSL n° 10, pp. 39-68.
- MONDADA, L. (2000). « Les effets théoriques des pratiques de transcription ». *LINX*, n° 42, pp. 131-146.
- MOORE, E. (2010). « Communities of Practice and peripherality ». *Language and Identities*, Edinburgh University Press, pp. 123-133.
- MOREAU, M.-L. (1997). *Sociolinguistique : Concepts de base*. Sprimont : Mardaga.
- MORENO, A. (2016). *Le discours rapporté dans les interactions ordinaires : l'influence de la proximité et des communautés de pratique sur sa construction*. Thèse de doctorat, Université Paris Ouest Nanterre La Défense.
- MUCCHIELLI, A. (2009). *L'identité*. « Que sais-je ? », 9^e édition. Paris : PUF.
- MUFWENE, S. (1997). « Identité ». In : *Sociolinguistique : Concepts de base*. Sprimont : Mardaga, pp. 160-164.
- NOIRIEL G. (1988). *Le creuset français : Histoire de l'immigration XIX^e – XX^e siècles*, Paris, Éditions du Seuil.
- NOIRIEL, G. (2002). *Atlas de l'immigration en France, exclusion, intégration*. Paris : Autrement.
- PATERNOSTRO R. (2016). *Diversité des accents et enseignement du français. Les parlers jeunes en région parisienne*. Paris : L'Harmattan.

- PAVEL, S. (1989). « Néologie lexicale : transfert, adaptation, innovation », *TTR : traduction, terminologie, rédaction* n° 2-1, pp. 125-137.
- POOLEY, T. (2007). « Analyzing urban youth vernaculars in French cities: lexicographical, variationist and ethnographic approaches ». In : Ayoun, D. (dir.) *French Applied Linguistics*. Amsterdam : John Benjamins, pp. 317-344.
- POOLEY, T. (2012). « Code-crossing and multilingualism among adolescents in Lille ». *Journal of French Language Studies*. Vol. 22, n° 3, pp. 371-394.
- QUIST, P. (2008). « Sociolinguistic approaches to Multiethnolect: Language variety and linguistic Practice ». *International Journal of Bilingualism*, n° 12 (1-2), pp. 43-61.
- RAMPTON, B. (1995). *Crossing : language and Ethnicity among Adolescents*, London & New York : Longman. 2nd edition 2005, St Jerome Publishing Manchester, UK & Northampton MA.
- RAMPTON, B. (1998). « Language and the redefinition of reality ». In P. Auer (ed.). *Code-switching in conversation. Language, interaction and identity*. London : Routledge, pp. 290-317.
- RAMPTON, B. (2011). « From ‘Multi-ethnic adolescent heteroglossia’ to ‘Contemporary urban vernaculars’ ». *Language & Communication*, 31(4), pp. 276-294.
- SACKS, H. (1979), « Hotrodder: A Revolutionary Category ». In: G. Psathas (Eds), *Everyday Language. Studies in Ethnomethodology*, New York, Irvington Publishers, pp. 7-14.
- SAUSSURE, F. de (1916). *Cours de linguistique générale*. Paris. Payot.
- SAYAD, A. (1977). « Les trois âges de l’immigration algérienne en France ». *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol.15, juin 1977. Sociologie historique du mandarinat, pp. 59-79.
- SAYAD, A. (2014). *L’école et les enfants de l’immigration*. Paris : Seuil.
- SCHLIEBEN-LANGE B., 1998, « Les hypercorrectismes de la scripturalité », *Cahiers de linguistique française* n° 20, pp. 255-273.
- SOURDOT, M. (2007). « Les emprunts à l’arabe dans la langue des jeunes des cités : dynamique d’un métissage linguistique ». In : Baider, F. (éd.), *Emprunts linguistique, empreintes culturelles*. Actes de la rencontre internationale de Nicosie du 4 décembre 2004, sous la direction de Marc Arabyan. Paris: L’Harmattan, pp. 17-30.
- SVENDSEN, B.-A. & RØYNELAND, U. « Multiethnolectal Facts and Functions in Oslo, Norway ». *International Journal of Bilingualism*, n° 12 (1-2), pp. 63-83.
- TILLARD, B. (2011). « Temps d’observation ethnographique et temps d’écriture ». *Les Sciences de l’éducation Pour l’Ère nouvelle*. Vol. 44, n° 4, pp. 35-50.
- TRIMAILLE, C. (1999). « Le rap français ou la différence mise en langues ». *Lidil*, n° 19, pp. 79-98.
- TRIMAILLE, C. (2004). « Etudes de parlers de jeunes urbains en France éléments pour un état des lieux ». *Cahiers de sociolinguistique*, n° 9, Presses Universitaires de Rennes, pp. 99-132.
- TRIMAILLE, C. & BILLIEZ, J. (2000). « Enjeux des désignations de ‘sociolectes urbains générationnels’ ». In : Calvet, L.-J. & Moussirou-Mouyouma, A. (éds.), *Le plurilinguisme urbain*. Paris. Didier-Erudition, pp. 209-227.
- TRIMAILLE, C. & BILLIEZ, J. (2008). « Pratiques langagières de jeunes urbains ». In : Galazzi, E. & Molinari, C. (dir.) *Les français en émergence*. Bern : Peter Lang, pp. 95-109.

- TURPIN, B. (2008). « Les jeunes et la banlieue dans les discours de la presse écrite ». In : Boyer, I. & Turpin, B. (dir.). *Jeunesse, médias et lien social*. Centre de recherche textes et francophonies. Université de Cergy-Pontoise : Encrage, pp. 45-61.
- VULBEAU, A. (2007). « L'approche sensible des quartiers sensibles. Une posture de proximité ». *Informations sociales*, n° 141, pp. 8-13.
- WACQUANT, L. (2005). « Les deux visages du ghetto. Construire un concept sociologique ». *Actes de la recherche en sciences sociales*. n° 160. Le Seuil, pp. 4-21.
- WALTER, H. (1991). « Où commencent les innovations lexicales ? ». *Langue française*, n° 90, pp. 53-46.
- WEBER, F. (1987). « Une pédagogie collective de l'enquête de terrain ». *Études rurales*, n° 107-108, pp. 243-249.
- WEBER, F. (1990). « Journal de terrain, journal de la recherche et auto-analyse. Entretien avec Gérard Noiriel ». *Genèses*, n° 2, pp. 138-147.
- WIESE, H. (2009). « Grammatical innovation in multiethnic urban Europe: New linguistic practices among adolescents ». *Lingua*, n° 119, pp. 782-806.
- WIESE, H. (2013). « What can new urban dialects tell us about internal language dynamics ? The power of language diversity ». *Linguistische Berichte*, n° 19, pp. 208-245.

